BIBLIOTHEQUE

MARABOUT

JEAN RAY

LES DERNIERS CONTES DE CANTERBURY

Une terrifiante assemblée de fantômes...

JEAN RAY

LES DERNIERS CONTES DE CANTERBURY

NOUVELLES

à la mémoire de Chaucer,
en hommage au Chat Murr,
et à Celui du côté des Ténèbres.

LE PROLOGUE FANTASTIQUE

Comme il existe des gens stupides par le monde !

Une des plus éclatantes preuves de cet aphorisme sans tolérance devait être, à mon avis, la fondation d'un club littéraire à Upper-Thames, et rétablissement de son siège dans une arrière-salle de la taverne de la « Pie Savante ».

La faute en fut à cette vieille canaille de Sir Daniel Creswell, qui se complut à jouer d'affreux tours posthumes à ses héritiers en léguant de grosses sommes à un tas d'institutions saugrenues.

L'une d'elles fut ce Club Littéraire d'Upper-Thames.

Parfaitement, je le répète, une sombre joie au cœur : Un-club-littéraire-dans-Up-per-Thames ! dans cette hideuse artère où il n'y a place que pour des bureaux de courtiers maritimes, des bars de mariniers, des hangars, des magasins de soldes et des postes de douane et de police fluviale.

L'âme torve de Dan Creswell plane sur ce chef-d'œuvre du déséquilibre.

Son testament fleurant la démence et la malice, comme le diable le soufre et la paix, nous imposa douze membres réguliers, dont un président et un secrétaire, et la faculté d'élire deux ou trois membres honoraires choisis à l'étranger.

On devait se réunir le samedi soir et consacrer la soirée à des travaux littéraires, en échange de quoi nous avions droit à un souper froid, trois pintes d'ale et deux verres de toddy ou de grog, une pipe en terre neuve, une once de bon tabac de Hollande et un jeton de présence de la valeur d'une livre, payable à la fin de la séance.

Un vieil avoué de Twickenham, Mr. Greyhound, avait charge de contrôle.

Le président, Mr. Shield, recevait deux livres et le secrétaire, Tobias Weep, une livre dix shellings.

Je suis le nommé Tobias Weep, et c'est sans joie ni orgueil que je porte ce nom trop banal.

En cette mémorable fin de semaine d'octobre, le club était composé comme

suit : Mr. Milton Shield, président, Samuel Jobson, Herbert J. Pain, Reid Unthank, Robert Littleton, Nicolas Turvey, Charles Rawlidge, Benjamin Bowler, Frank Gobling, John Sapsoon, Philip Braddle et votre serviteur Tobias Weep, secrétaire.

Ce soir-là, on avait élu deux membres honoraires étrangers : Peter Kupfergrun, un Allemand de Hanovre, et le Dr Canivet, un Français de Tarbes.

En l'honneur de ces derniers, le président offrit un punch et l'on ajouta des huîtres de Cornouailles et du saumon mariné au menu.

Alors Mr. Herbert J. Pain – que je déteste – prit la parole pour nous faire part de ses travaux :

— La taverne où nous nous

réunissons, Messieurs, est, comme vous le savez tous, proche de Southwark Bridge. Une fois passé ce pont, et en traversant en oblique le quartier de Southwark, dans la direction de Blackfriars, on atteint les vieilles rues de Borough.

— Cela, murmurai-je à l'oreille de mon voisin Reid Unthank, cela est vrai. Je regrette de ne pouvoir le contredire…

— Au fond de l'une des impasses de ce vénérable quartier se trouve une taverne qui a nom « La Cotte d'Armes ». Dans cette venelle, les maraîchers, et même les crieurs de poisson, remisent leurs petites voitures.

Ici Mr. Herbert J. Pain avala une gorgée de bière et regarda ses auditeurs d'un air malin.

— Vous, Messieurs, qui ignorez – hélas ! – tout de Chaucer…

— Pas moi ! dis-je. Pas moi, je vous prie !...

— Très bien, accepta Mr. Herbert J. Pain en me lançant un regard de serpent, très bien, j'accepte de rendre hommage aux connaissances étendues de Monsieur le Secrétaire, mais qu'il me dise alors ce que l'enseigne de « La Cotte d'Armes » évoque dans son esprit.

Je n'en savais rien, mais mon voisin Reid Unthank me souffla d'une façon fort habile :

— C'est l'ancienne auberge de Southwark où Geoffrey Chaucer rencontra les pèlerins, en route pour Canterbury.

Personne ne s'aperçut de la

providentielle intervention de Unthank et Herbert J. Pain me sembla bien marri de ma réponse.

— Je réitère mes hommages à l'adresse de Monsieur le Secrétaire, dit-il, mais ce qu'il ignore certainement c'est que l'actuelle taverne de « La Cotte d'Armes », aux confins de Borough et de Southwark, et celle où Chaucer situa ses prodigieux récits, ne sont qu'une…

— Rien ne le prouve, dis-je. Depuis six cents années et plus, le quartier a subi quelques changements…

Pour le coup, Herbert J. Pain se fâcha :

— Je dis ce que je dis et bien d'autres peuvent se porter garants de ce que j'avance. Vous ne pourriez pas en dire autant, jeune Weep !

Ah ! ce nom… Comme il sonnait mal aux oreilles et surtout aux miennes ! Mr. Samuel Jobson, qui était l'ami de Pain, intervint sans politesse :

— Nous sommes ici dans un club littéraire, et je me demande pourquoi le jeune Weep en fait partie.

— Pardon, dis-je avec colère, sans compter de nombreux mémoires appréciés par ceux qui s'y connaissent, et vous n'en êtes pas, Mr. Jobson, j'ai publié deux contes dans « Weekly Tales ». Ils étaient fort bons.

— C'est vous qui le dites, grogna Jobson.

— Ils m'ont été payés à raison de deux shellings la petite page et, en sus de l'argent, ils m'ont valu beaucoup d'honneur.

— Ouais ! ricana Mr. Herbert J. Pain.

Le président agita la sonnette de nickel.

— Paix, Messieurs ! Ici, chacun a ses mérites, Pain comme Weep, Weep comme Jobson et Jobson comme tous les autres. Les règlements de ce club exigent la plus entière déférence entre les membres au cours des discussions. Nous mettons la proposition aux voix.

— Il n'y a pas de proposition ! m'écriai-je.

— C'est tout comme, Weep. La question est de savoir si l'actuelle auberge de « La Cotte d'Armes » et celle où sont nées les merveilleuses histoires de Chaucer…

— Sont les mêmes, acheva

triomphalement Mr. Pain.

On vota, les deux membres honoraires s'abstenant, et la « proposition » fut adoptée à l'unanimité moins deux voix, la mienne et celle de Reid Unthank.

— Voilà ce qui reste décidé, dit le président. Nous chargeons notre secrétaire, l'estimable Mr. Tobias Weep, de coucher sur papier le rapport de cette mémorable séance et d'en faire ressortir tout l'intérêt littéraire.

Je m'inclinai, la bouche amère, la rage au cœur.

Pourtant je me consolai un peu en songeant que le président avait le pouvoir de rémunérer spécialement un travail particulièrement apprécié et, comme je vis ses regards bienveillants

posés sur moi, je n'en augurai que du bon.

Milton Shield n'était pas un méchant homme, il s'en fallait de beaucoup, mais il haïssait en toutes choses le désaccord, même sur les piteuses questions de grammaire et de syntaxe, d'aventure soulevées au cours des séances.

Ancien professeur de beau langage dans une institution de Kensington, on lui doit un livre estimé sur l'école de Solerne, et une étude sur la tautophonie dans les écrits célèbres. Comme il s'en prit à Coleridge, et même à Thackeray, il fut déclaré homme de mérite et de belle vaillance.

À ce propos, on se rappelle qu'il procura quelques nuits blanches aux éditeurs de Mistress Barclay en citant, à

l'appui de sa thèse, une phrase pêchée dans le tonneau à mélasse de ce digne bas-bleu :

— Passez une pastille au pasteur, Passerose !

*

* *

Il bruinait sur la River au moment où, Unthank et moi, nous prîmes le chemin de Borough. Mon compagnon était petit et disgracieux, jaune de peau, noir de cheveux, et boitillait ; sa voix était rauque, mais il disait des choses sensées.

— Le seul mérite littéraire de Pain est d'avoir fait admettre que Chaucer naquit en 1329, et non en 1328 comme l'affirment les manuels classiques. Je dis « admettre » parce que je me rallie à

l'hypothèse de ces derniers.

J'allumai ma pipe, car une affreuse odeur de pourriture montait des eaux du fleuve, et j'ajoutai avec un sombre entrain :

— Passons aux mérites des autres membres de notre club, mon cher Unthank. Jobson a traduit une trentaine de pages d'un ouvrage allemand sur la Ta-Hio de la Grande Étude de Confucius. Il en fit une brochure qu'il édita à ses frais et qui fut bien tirée à deux cents exemplaires.

— C'est un peu moins que Littleton, ricana mon compagnon. Il a composé, en tout et pour tout, six sonnets, quinze quatrains et une ode sur la mort de Caligula.

— Bien, dis-je, gagné à ce jeu de

confraternelle médisance. Que dire maintenant de Turvey qui fit couronner, par les gâteux de Kensington, un mince opuscule où il est question de quelques animaux de l'Amérique Australe, entre autres d'une sorte de poule qui court à peu près aussi vite que le favori d'Epsom et que l'on nomme Agami. Quant aux autres…

— Ils n'ont pas leurs pareils pour se taire, fumer leur pipe, boire leur ale, torcher les plats et encaisser leur livre hebdomadaire, voulez-vous dire ?

— Vous me cueillez les paroles au ras des lèvres, Unthank !

— Nous restons deux maintenant, dit mon ami en souriant. J'apprécie vos contes, Weep, bien qu'ils soient jusqu'à ce jour au nombre de deux seulement.

Mais je me suis beaucoup intéressé à votre ouvrage sur les chansons populaires, « La Harpe de l'Enfance ».

Je rougis de plaisir.

— Toutefois, continua Unthank, les méchants esprits pourraient le croire copié sur « Des Knaben Wunderhorn » qu'un ingénieux Allemand – je crois qu'il s'appelait Brentano – fit paraître il y a à peu près cent ans.

— Vraiment, balbutiai-je en avalant la couleuvre.

— Par contre, votre série d'articles sur la « Coupe Magique d'Eden Hall » des Musgrave mérite d'être lue et relue. Je ne vous reproche pas de vous être servi, pour sa rédaction, d'un petit livre sec et ennuyeux de Sir Wharton sur la vie de saint Cuthbert, à qui d'ailleurs cette

coupe fut dédiée.

Je n'en menais pas large et mon orgueil se brisait comme verre, quand Unthank certifia – toujours à regret – qu'il existait une grande analogie de forme et d'expression entre mon conte « Le Sortilège du Cheval » et une méchante œuvrette satirique écrite à la fin du XVIe siècle par le Dr Donne.

— Tudieu ! grommelai-je, vous êtes un garçon étonnant, Unthank, et aussi un bien dangereux confrère !

— Ne prenez pas la mouche, Weep, conseilla doucement Unthank. Nous sommes peut-être faits pour nous entendre. J'ai voulu vous prouver que je sais à quoi m'en tenir sur ceux qui composent le club d'Upper-Thames, vous compris, mon cher.

Je baissai la tête d'un geste de vaincu.

S'entendre proposer par Unthank qu'on peut arriver à une sorte d'entente avec lui, n'est pas chose négligeable.

Ce marmouset à la mine déplaisante s'est fait connaître par un ouvrage de réelle valeur historique et littéraire sur les captifs célèbres du Tower : David Bruce, William Wallace, le roi Jean, Thomas More, la grande Elisabeth, Anne Boleyn et Catherine Howard, Sommerset, Jane Grey, Norfolk, Arundel, Essex…

Tout en parlant, nous avions traversé des rues noires, longé d'abominables vieux boulevards.

— Voici « La Cotte d'Armes », dit-il tout à coup.

— Je n'ai aucune envie de me mettre

à l'ouvrage dès ce soir, protestai-je.

— Soit. Que font quelques journées de relâche au regard de six siècles de poussiéreux oubli ? acquiesça mystérieusement Reid Unthank.

Il me donna une tape amicale sur l'épaule et tourna brusquement les talons.

— Unthank ! m'écriai-je. Ne partez pas encore !

Il avait disparu dans la brume, mais je l'entendis rire.

— Belle nuit pour les fous ! me cria-t-il encore.

— Je vais à « La Cotte d'Armes » ! criai-je.

Il ne répondit pas.

Je faillis me casser le cou dans l'ombre, et par deux fois j'échouai en

plein dans une pyramide de caques vides, sentant furieusement le hareng et le flétan fumés.

Au fond d'un long et ténébreux couloir, je vis tout à coup naître une faible clarté. Elle s'approcha, et j'aperçus un vieil homme gras à lard portant une chandelle allumée.

— Alors, vous aussi vous en venez ? dit-il d'une voix lasse.

— D'où, vieux Basile ? demandai-je avec humeur.

— De Canterbury.

— Hein ! Vous dites ?

— Que c'est long, bon Dieu du Ciel, de marcher au fil des années au lieu de ne suivre que les bornes milliaires de la route, gémit-il, sans paraître m'entendre. Six cents ans… Mon doux

Seigneur, six cents ans !

Je lui pris rudement le bras.

— Combien vous a-t-il fallu de toddies pour être ivre à ce point, Falstaff ? ricanai-je.

— Entrez vite, continua-t-il. Il faut achever ce qui reste à achever.

Et il me poussa au fond du couloir.

J'entrai dans une salle basse où bridait un feu de gros bois de hêtre ; dans un chandelier de fer, trois chandelles de suif pleuraient.

— Bonsoir, Monsieur Weep !

Il y avait de la compagnie, mais elle était noyée d'ombre.

— Bonsoir, Monsieur Weep !

Deux voix différentes m'avaient souhaité la bienvenue.

— Il nous tardait de vous voir venir.

Je m'approchai de deux silhouettes penchées vers les flammes du foyer et je reconnus M. Kupfergrun et le Dr Canivet.

— Chut ! fit le premier comme j'allais prendre la parole. En tant qu'étrangers et par un sentiment de déférence, nous serons les premiers à raconter une histoire. Votre tour viendra, Monsieur Weep.

Un visage barbu sortit de l'ombre, et je vis un gros homme à la mine revêche venir à moi.

Du geste, il m'indiqua un escabeau de bois et posa un énorme cruchon de bière sur la table.

— La parole est à notre cher hôte venu d'au-delà de la mer, Messire Kupfergrun, dit une voix douce et triste.

Bien qu'il ne fût pas du saint pèlerinage de Canterbury, on ne peut lui refuser l'honneur réservé aux invités. Qu'il soit donc des nôtres, tout comme son très estimable compagnon, le savant docteur Canivet.

Je me tournai vers celui qui venait de parler. Lentement son visage sortait de l'ombre. Je vis une figure mince et pâle allongée par une longue barbe en pointe, des épaules voûtées qui semblaient mal supporter le poids d'un lourd manteau de drap brun.

— Chaucer ! m'écriai-je avec terreur.

Il inclina la tête et, comme en ce moment une des chandelles s'éteignait, son visage s'enfouit dans les ténèbres.

— Ah ! murmurai-je, Unthank vient

de me le dire : belle soirée pour les fous.

Un gros chat noir me sauta sur les genoux.

— Il ne faut pas confondre, dit-il.

Je poussai un hurlement de terreur.

— Ce chat vient de parler !

— Et pourquoi ne le ferais-je ? répondit-il. Je suis le chat Murr d'Hoffmann !

— Soirée de fous ! répétai-je avec désespoir.

— Il ne faut pas confondre les fous et les fantômes, dit le chat Murr. Quand ce sera mon tour de parler, vous apprendrez pourquoi je suis venu ici.

De nouveau, la voix douce et triste s'éleva.

— Quand nous sommes partis en pèlerinage pour la sainte église de

Canterbury, où nous attendait la rémission de nos fautes, nous avons fait la solennelle promesse de nous retrouver ici, et de reprendre notre profitable entretien. Nous voici, et à tous je souhaite la bienvenue. Des étrangers se sont joints à nous ; au nom du Seigneur nous les accueillons avec bonheur.

— Mais vous êtes partis d'ici, il y a plus de six cents ans ! m'écriai-je.

— Six cents ans, vraiment ? repartit la voix. C'est une grande et pénible erreur que de compter par années. Le temps existe-t-il devant une promesse faite en évoquant l'Éternel ? Cher étranger, on franchit plus allègrement et bien plus rapidement les siècles et les millénaires que les lieues en songeant à Dieu, qui fit l'espace et non le temps, et

il y a plus loin de Southwark à Canterbury que de l'an mille à l'époque où se situe la vie actuelle.

— Je suis, dis-je, délégué par le Club littéraire de Upper-Thames et…

— J'entends bien que ce soit là le début d'une très belle histoire, dit la voix, mais la parole est à Monsieur Kupfergrun.

Le chat Murr me lança un dur coup de griffe et je me tus.

M. Kupfergrun prend la parole

Monsieur Kupfergrun s'installa en pleine clarté, et le halo d'une des hautes chandelles de suif sanctifia d'or liquide sa bonne face jobeline. Inondé de lumière, il semblait un peu dérouté devant ce monde d'ombres aux écoutes de ses prochaines paroles ; aussi détournait-il le regard de la grande ténèbre d'alentour pour le fixer sur un mince jour-de-souffrance perçant le mur d'en face et légèrement teinté de lune. Puis il soupira, fit un salut plein de politesse aux invisibles et alluma sa pipe.

— Bitte-Bitte – murmura-t-il.

Quand enfin il parla, je pris grand plaisir à sa diction un peu précieuse mais néanmoins agréable.

— Si je ne venais d'écouter un bon discours sur le temps et son importance diminuée, je n'oserais fumer ici cette indigne pipe qui, de fait, deviendrait d'un déplaisant anachronisme. Je le fais pourtant, avec d'autant plus d'intention que mon histoire en fera de même. Je ne vous froisserai pas, je pense, en vous avouant que je me suis cru d'abord installé devant un auditoire de fantômes ; mais, depuis quelques minutes, pour la délivrance de mes esprits, je me rends compte que vous êtes en réalité, Messieurs, des vivants simplement déplacés dans le temps, par ce que j'appellerai un privilège ou une

tolérance de la Haute Sagesse Divine.

— Parfaitement, répondit la voix douce.

— Un être déplacé dans le temps, ou vivant plutôt dans un présent de plusieurs siècles, doit être scient de tout ce qui fut en ces centaines d'années…

« Quel fatras ! » pensai-je ; mais le chat Murr, fixant la double émeraude de ses prunelles sur mes yeux, grogna :

— Il a raison ! Et faites bien attention, Weep, car les pensées vulgaires m'offusquent…

— Ma pipe ne présentant aucune image inconnue à votre entendement, continua M. Kupfergrun, je puis vous raconter une histoire qui se situe dans le mitan du siècle dernier, et cela sans risquer une pénible incompréhension de

votre part, n'est-il pas vrai ?

Pour le coup, je me révoltai.

— À vous entendre, Monsieur Kupfergrun, des gens six fois centenaires nous écouteront et nous parleront. Je ne puis admettre pareille hérésie ! Passe encore les fantômes ; on peut croire, au besoin, que des ombres s'évadent de la tombe. Mais non que des vivants fassent, avec tant d'impudence, la nique à la mort !

— La mort, dit la voix douce, voilà un vain mot, Monsieur Weep, qui froisse et peine la Sagesse Infinie ! On peut admettre qu'il soit né de l'erreur, de l'obstination des hommes à vouloir faire intervenir en toutes choses la notion déplorable du temps.

— Si l'on continue de la sorte, nos

histoires en souffriront, se fâcha le chat Murr. Or nous sommes ici…

— Pour achever… commençai-je.

— On l'a déjà dit.

Monsieur Kupfergrun sourit et s'inclina de nouveau.

— Entschuldigen Sie… J'estimais nécessaire cette petite explication. Qui admet ma pipe pourra tolérer les images évoquées d'une machine à vapeur et même d'un avion.

Les brocs de grès s'entrechoquèrent dans l'ombre ; la bière était vraiment exquise et j'en redemandai à haute voix.

*

* *

Mais Kupfergrün ne parla pas encore.

Il y eut des chuchotements dans

l'ombre et je m'efforçai de voir ce qui se passait. Vanité ! Jamais je ne vis de plus opaques ténèbres narguer les hautes flammes d'un foyer et les feux follets d'une trinité de chandelles.

Heureusement, la nyctalopie de Murr vint à mon secours.

— Hm, grogna-t-il, ce sont là choses hors de la bonne ordonnance. Je connais mes classiques. Vous ne pourrez jamais en dire autant, Weep, et si vous connaissiez l'œuvre de Chaucer comme je la connais, vous n'ignoreriez pas que le Franklin, le Marinier, le Teinturier, le petit Clerc doivent encore prendre la parole. Eh bien ! je ne vois ni les uns ni les autres. Il y a pas mal de figures encaquées dans le noir, mais je ne les reconnais pas. Après tout, il se peut que

le Malin nous joue un tour… Pas tant à nous qu'à cet excellent Chaucer ; ce ne serait pas la première fois d'ailleurs. Comprenez-vous ?

— Pas du tout… me lamentai-je. Oh ! mais pas du tout !

— Quelle affaire, gémit Murr, et quelle honte pour moi d'être installé sur les genoux d'un petit imbécile à quatre sous qui sent le tabac, la mauvaise bière, le barège, et dont le pourpoint est fait de pauvre laine sans douceur !

Je ne l'écoutai plus ; mes regards, habitués à la nuit, commençaient enfin à distinguer des formes confuses.

Il n'y avait pas seulement des hommes, mais des créatures étranges, malhabilement esquissées ; toutefois il me sembla qu'à certains moments le

masque railleur de Reid Unthank accrochait l'un des rayons vagabonds du foyer ou du candélabre. J'en fis la remarque au chat Murr, qui répondit :

— Cela va de soi. Il est bien chez lui !

J'allais m'enfuir, quand je m'aperçus que Murr, couché en Sphinx sur mes genoux, pesait sa tonne de plomb.

— Messieurs, dit Herr Kupfergrun d'une voix triste et soudainement voilée, je vous raconterai une histoire terrible… La guerre de 1914 était terminée, mais elle n'avait pas mis fin à l'inquiétude du monde, ni à ses détresses sans nombre. Sur tant de terres palpitait l'aile noire du malheur… Sur l'Irlande, parmi les autres… Le cauchemar des années

incertaines, 1919, 1920, en appelait d'autres. Celui-ci…

IRISH STEW

IRISH Stew-Muttonshops-Veal-and-Bacon-Mealscones.

Le menu était inscrit à la craie sur une ardoise d'écolier ; celle-ci formait, avec un réverbère à flammes bleues et une enseigne en tôle découpée dont les pluies avaient escamoté l'inscription, un baroque pendentif de misère, au coin de la Night Ravenstreet.

Rien que le nom de la rue était plaisant. Night Ravenstreet : la ruelle du Corbeau de la Nuit. Et, la survoûtant, le ciel lourd de pluie et de suie de Limerick.

Dave Lumley gravit quelques marches, qui aboutissaient à un hall polygonal

comme une toile d'araignée.

Cette image l'obséda, l'espace de quelques instants. Mais comme il sentait la crosse de son Webley dans sa poche, tout contre sa hanche gauche, il haussa les épaules et s'enfonça dans une fissure d'ombre de la toile qui, en l'occurrence, était un corridor où fumait une veilleuse.

L'odeur chaude du ragoût l'accueillit comme un hôte aimable venant au-devant de sa personne trempée par la bourrasque d'octobre.

— Certes, murmura-t-il, je mangerais bien quelque chose.

C'est alors que les réflexes de son esprit analysèrent la singulière atmosphère du lieu, les lumières, les bruits, les odeurs.

La veilleuse n'était qu'un rond de

clarté, un unique rayon évadé d'un trou de tenture.

— Un regard de chat borgne, ricana Dave.

Mais, au fond du corridor, comme une aube rouge de tunnel, il distingua de vagues flamboiements de fourneaux.

Les bruits étaient sympathiques et excellents : des grésillements de graisse chaude, des flonflons de bouilloire, des bruits en fusée de rôtis arrosés, le choc clair des casseroles et de la vaisselle, un glou-glou de bouteilles qui semblait parodier une cascadante série de baisers goulus.

Toute sa sympathie d'homme affamé serait allée vers les odeurs des viandes chaudes et des sauces épicées, si un effluve étrange, doux et terrible, n'était

venu flotter autour de lui.

— Je connais cela, murmura-t-il.

Et, soudain, une cruelle fantasmagorie se déroula en film silencieux dans sa mémoire : il revit les boueuses tranchées où saignaient d'innombrables cadavres de Tommies et de Feldgrauen.

— Cela sent la mort, dit-il, le sang… Pouah !

Au-dehors, une affreuse rafale secoua les pendeloques de fer ; un coup de feu lointain claqua, suivi de la vrille aiguë d'un cri de souffrance.

Et, soudain, des soupiraux rouges, un autre cri monta en écho funèbre. Mais, dans le mur, une porte venait de s'ouvrir toute grande, la lumière déborda en cataracte et un limonaire attaqua, à grand renfort de coups de triangles, de

clochettes et de xylophone, le ragtime du jour.

— Nulle part, disait le voisin de table de Dave Lumley, nulle part vous n'aurez autant de viande pour dix pence.

Pourtant, devant ces tranches de rôti oblongues, roses et molles, Dave avait senti son appétit l'abandonner ; la sauce brune, où flottaient de fins morceaux d'oignon brûlé, se figeait dans son assiette.

— Ah ! murmura le voisin, du rôti de veau à l'oignon… Délicious !

— Croyez-vous réellement que ceci soit du rôti de veau ? demanda timidement Lumley.

— Et si c'était de la baleine, ou du chacal, ou de l'ours blanc, qu'est-ce que cela pourrait vous faire ? riposta l'autre

agressivement. Pour ses dix pence, Sa Seigneurie voudrait, sans doute, de l'esturgeon grillé ou un petit cochon de lait bien tendre avec de la sauce piquante ?

Alors, Dave Lumley remarqua la formidable gloutonnerie de tous ces gens qui s'empressaient autour des petites tables de fer.

Avalées voracement, arrosées de bière trouble, se succédaient les portions roses, gluantes de sauce brune, et les pyramides fumantes de l'irish stew. Puis, dans cette atmosphère lourde, en proie à des mastications bruyantes, des hoquets de béatitude, des déglutitions véloces, comme en un souffle de joie et de stupeur heureuse, ces trois mots passaient en un leitmotiv de gratitude :

— Dix pence seulement… Dix pence seulement !

Au milieu de ces gens, dont une faim sempiternelle et héréditaire avait limé les entrailles, se dandinait un singulier bonhomme en redingote bleue et coiffé d'un chapeau de papier rose.

*

* *

— Un fou ? questionna Dave Lumley. Son voisin leva sur lui un regard plein de courroux.

— Que dites-vous ? Scotty Bell, un fou ? Un original, sans doute, mais un philanthrope pour sûr. C'est lui qui nous sert ces portions à dix pence. Hip, Hip, Hurrah pour Scotty Bell !

— Hip, Hip, Hurrah ! répéta la salle.

La campanule de papier rose s'inclina

gravement devant cet enthousiasme spontané ; il y eut un déclic sec dans le grand orchestion, des borborygmes grondèrent à l'intérieur de l'appareil et la sauvage marche des Mavericks monta sans gloire, et presque avec mélancolie, vers ces éternels opprimés.

— Violettes, sir ?

Une petite main toute blanche tendait vers Dave de grotesques violettes en papier huilé, mouillées de quelques gouttes d'un affreux parfum synthétique, et au-dessus de ce bouquet de misère, il vit la double violette de deux yeux tristes.

Lumley, malgré sa pauvreté, n'avait pas abdiqué sa galanterie d'ancien lieutenant des Rochester Guards.

— Je préfère la couleur de vos yeux à celle de vos fleurs, miss, dit-il en tendant

un shilling.

Un sourire navré, pourtant charmant, le récompensa.

— Puis-je vous offrir quelque chose ? proposa l'ancien officier. Et sa main désigna un nouveau plat fumant qu'un waiter morose, à la tête de vieux clown, venait de déposer devant son voisin.

La bouquetière jeta un regard bizarre sur les tranches juteuses.

— Non, pas ça, murmura-t-elle. De la bière, voulez-vous ?

Dave posa tendrement sa main sur la misérable menotte blanche et sentit qu'elle tremblait violemment ; il suivit le regard de violette et vit, non sans dégoût, qu'il était rivé à celui de Scotty Bell.

Scotty Bell n'avait rien de l'Écossais dur et sec, taillé dans le rocher des

montagnes. Il était petit et graisseux ; ses abominables yeux de chouette, à la pupille fendue en longueur, ronds et immobiles, reflétaient en vert la lumière des lampes.

— Je voudrais partir, sir, murmura la bouquetière, mais je voudrais partir avec vous.

*

* *

Comment cela s'était-il passé ?

Dave Lumley ne le sut jamais.

Il gardait la vague souvenance de son départ, d'un corridor obscur, de la présence frissonnante de la jeune fille à ses côtés, puis de la douleur soudaine et sourde d'un coup sur la nuque, d'une lutte furieuse et d'une chute interminable dans les ténèbres.

Mais ce qui restait et resterait toujours

dans sa mémoire, c'était un cri de femme, un cri d'épouvante, de douleur, suivi d'un gargouillement atroce.

À présent, réveillé, il voyait autour de lui les uniformes kaki de la police montée d'Irlande.

— Vous l'avez échappé belle, lieutenant, dit une voix, amicale auprès de lui. Et vous ne l'avez pas manqué non plus.

Dave Lumley reconnut, dans le sergent de la police, son ancienne ordonnance Big Jones. À deux pas de lui, la tête déformée du waiter morose, à face de vieux clown, ensanglantait le sol.

— Non, vous ne l'avez pas manqué, heureusement, répéta le policier.

Alors Lumley sentit qu'il étreignait convulsivement la crosse de son revolver.

— Non, ne regardez pas par là ! continua Big Jones. C’est assez d’horreurs pour aujourd’hui !

Mais Dave eut le temps d’entrevoir le cadavre de la petite bouquetière, la gorge large ouverte… Et, plus loin, dans la lueur rouge d’une lampe, il voyait les agents de police déposer sur un étal d’affreuses choses : des mains, des jambes, de flasques seins de femmes, et une tête humaine grimaçant hideusement…

*

* *

Une foule muette et horrifiée emplissait la Night Ravenstreet.

Dave Lumley vit qu’on emmenait Scotty Bell solidement enchaîné, un lambeau de papier rose lui adhérant encore au crâne.

— Un client pour Jack Ketch ! cria une voix dans l'ombre.

— Il donnait de la viande humaine à manger à ses pratiques, dirent d'autres voix.

L'ex-officier reconnut à ses côtés, la tête tristement inclinée sur la poitrine, son voisin de table de tantôt.

— Nous n'aurons plus jamais autant à manger pour dix pence, murmurait-il sur un pauvre ton de désespoir.

Le docteur Canivet raconte

— Quand j'ai bu du vin clairet,
Tout tourne, tout tourne.
Quand j'ai bu du vin clairet,
Tout tourne au cabaret !

Monsieur Kupfergrun avait à peine fini de parler, qu'une atroce petite voix de rocaille attaqua cet air.

— Et maintenant que l'on me donne des noix avelines, une boulette de pain tendre et des graines. Connaissez-vous ce que l'on nomme un canivet ? C'est un perroquet grand comme un aigle pêcheur, qui fait son nid dans les fumeterres qui couvrent les mornes des

Antilles. Le canivet est habile logicien, clerc en langues mystérieuses et redoutables, maître en sortilèges, et très savant docteur.

Ainsi discourait M. Canivet, de Tarbes en France, et, tout en lançant ces goguettes sur un mode véloce et discourtois, il dénoua sa cravate qu'il jeta dans le feu, ôta prestement sa redingote puce pour en couvrir la tête de M. Kupfergrun et parut enfin…

Eh ! oui, sous la forme d'un gros et méchant perroquet au plumage bourru et aux yeux affreusement émerillonnés.

— Oyez ! cria-t-il, vilains, marauds et manants, becs-cornus et niquedouilles. Oyez la très véridique histoire du grand docteur Canivet !

LES NOCES DE Mlle BONVOISIN

En l'année 1880, par une brumeuse matinée de fin d'hiver, un voilier venant des Amériques, pris en remorque par un petit toueur hollandais, remonta le canal maritime de Terneuzen et se mit à quai dans l'arrière Dock, dit Bassin de Commerce, de la noble et farouche ville de Gand, dans les Flandres.

À midi, le maître-timonier Tieste de Wildeman, chargé de tout son avoir enfermé dans un gros sac de toile des Indes, quitta le bord après avoir reçu une paie de seize mois en pièces d'or et d'argent.

Tieste de Wildeman portait, en outre, bas contre terre, une curieuse cage en bois de fer, où se tenait, sage et immobile, un gros perroquet gris, sale et huileux comme une chiffe.

— C'est un canivet des Antilles, expliqua-t-il à M. Volders, vérificateur des douanes. Je le vendrai pour beaucoup d'argent à ces messieurs du jardin zoologique.

— C'est douze francs de droits d'entrée, dit le vérificateur.

— Non, protesta Tieste de Wildeman, mais je paie un verre chez madameke De Landtsheere.

— C'est bien, accepta l'homme des douanes.

Ils burent bien plus d'un verre et bavardèrent bientôt en amis.

— Il y a quatre ans aux foins que j'ai quitté Gand, dit Tieste, et je vais retrouver ma femme.

— Eh ! Eh ! ricana M. Volders.

— Pourquoi riez-vous ? demanda Tieste qui n'entendait rien à la moquerie.

— Je ne dis rien, ou plutôt pas encore.

— Tout de même, insista le marin.

— Alors il faut vous dire, Tieste, accepta M. Volders en mettant un peu de commisération dans le ton, que votre femme s'est mise en ménage avec Tone Bosmans, et qu'ils exploitent, avec beaucoup de chance, je dois le dire, un cabaret à l'enseigne de la « Bouteille Verte » dans la rue du Canal.

— Aha ! dit Tieste de Wildeman, c'est donc ça ?

Et il fit servir une pleine bouteille de

bon genièvre de Hollande.

Ils se quittèrent à la nuit tombante. Tieste, chargé de son gros sac en toile des Indes et portant la cage au perroquet, se dirigea vers la rue du Canal.

— Je parie les galons d'argent de mon képi, qu'il y aura du grabuge par là, se dit philosophiquement M. Volders, mais ce n'est pas mon affaire.

Il regagna son bureau dans les souterrains de l'Entrepôt et se mit aussitôt à rédiger un procès-verbal à charge du nommé Tieste de Wildeman, coupable d'avoir introduit en fraude un perroquet des Antilles, taxé à douze francs par le service des douanes.

*

* *

La vilaine nouvelle en courut dès le

petit jour.

— Vous savez, Tone Bosmans et la femme de Tieste de Wildeman ont reçu leur compte. Tudieu… la « Bouteille Verte » a été passée au rouge cette nuit ! On se croirait dans un abattoir ! Quant à Tieste, on l'a trouvé sur le quai de Peerdemeersch, fou comme un polichinelle et criant :

— Ce n'est pas moi… C'est le perroquet… Je vous dis que c'est le perroquet !

Tone Bosmans et sa concubine n'étaient plus que sanglante bouillie quand la police entra dans le sinistre assommoir ; sur le comptoir se trouvait la cage en bois de fer, et le perroquet y achevait tranquillement de déjeuner d'un quart d'orange.

Quand les policiers l'enlevèrent, il criait à tue-tête :

— L'amour !… C'est l'amour !…

À l'extrémité de la rue du Canal se tenait blottie, au fond d'un jardin de lilas précoces, déjà poudrés de vert tendre, la maison de Mlle Sylvie Bonvoisin, une vieille fille haute en graine, noire comme une gaupe, et ressemblant à une immense épingle de nourrice roulée dans une étoffe.

Elle acheta pour cent sous la cage et le perroquet, mis en vente par ordre des douanes, et M. Volders, qui avait habilement empêché les enchères, reçut une caisse de douze cigares.

*

* *

Après avoir inutilement essayé de se faire épouser par un membre de la

Fabrique d'Église, par un chapelier en déconfiture et par un crieur de petite marée, Mlle Sylvie Bonvoisin s'était vouée à un farouche célibat.

Quand, au surlendemain de son acquisition, le perroquet reprit sa sotte rengaine : « L'amour !… C'est l'amour ! … », la vieille fille en eut les sangs tournés et, par tous les moyens, elle s'efforça de le réduire au silence.

Le perroquet n'en cria que de plus belle.

Exaspérée, elle plongea les mains dans la cage et voulut étrangler le bavard.

Le canivet n'a ni la douceur résignée du jacquot, ni la criarde couardise de l'ara, ni la vaine fureur du microglosse de Guinée. Il a l'humeur et la robustesse du trigle et, David du monde ailé, il tient tête

au Goliath.

D’un coup de bec, il cassa l’annulaire gauche de Mlle Bonvoisin.

La péronnelle ferma la cage, se fit soigner le doigt et garda beaucoup de respect au vaillant volatile.

Bientôt, elle se complut à la bizarre invite de l’oiseau parleur.

— L’amour !… C’est l’amour !…

Surtout qu’il la modulait maintenant avec une singulière douceur.

— Je me demande… commençait-elle souvent, sans oser achever sa pensée.

Mlle Bonvoisin avait quelque lecture ; d’aucuns la prétendaient savante en bien de choses.

Elle se mit à croire à la possibilité d’une métempsycose.

*

* *

Un soir, la lampe mettant une brume rose dans la chambre, elle s'approcha de la cage et murmura :

— Je… vous… aime…

Le canivet la considérait de son gros œil rond, où veillait une étincelle de feu vert.

— Je… vous… aime…

L'oiseau fit un effort du gosier et rauqua :

— Je… vous…

Une heure plus tard, il répéta brusquement, sans y être invité :

— Je… vous… aime…

— Mon Dieu ! cria Mlle Sylvie. Personne au monde ne lui avait jamais parlé ainsi.

Alors, des mois durant, chaque soir,

Mlle Bonvoisin et son perroquet parlèrent d'amour.

Et puis, le hasard se mettant du côté de l'enfer, la vieille fille fit la connaissance de Constantin Hannedouche, une créature dévoyée, immonde ; un prêtre défroqué courant salement le guilledou, mendiant la goutte et qui disait des messes noires pour quinze sous.

*

* *

Sur le minuit, il la fit regarder dans une sphère de verre à moitié voilée de drap noir. Elle y vit un vague visage d'homme.

— Il est beau comme Lucifer lui-même, dit Hannedouche. Si vous voulez sacrifier trois pièces d'or, je vous dirai son nom.

— Martin Canivet, dit-il en s'emparant avidement des jaunets. Sacrifiez-en trois autres et je vous unirai à lui, car c'est l'incarnation de votre perroquet.

Elle accepta, folle d'un étrange amour pour l'être qui lui avait dit un jour, et l'avait depuis répété sans se lasser : Je vous aime !

Par une nuit de tempête, Constantin Hannedouche donna rendez-vous à la vieille fille, avec le perroquet, sur le parvis de l'église Saint-Jacques.

Elle apporta la cage, couverte d'un voile de soie noire, à travers vent et averse.

Le défroqué fractura le portillon de la tour des sonneurs, conduisit Sylvie à travers l'église ténébreuse où veillait le

rubis de la lampe du sanctuaire, la fit s'agenouiller sur les dalles et alluma un cierge de cire noire.

— Voulez-vous prendre Martin Canivet comme époux ? demanda-t-il.

— Oui, bégaya la malheureuse complètement éperdue de tendresse et d'effroi.

Chose mystérieuse, à la question posée, l'oiseau répéta en croassant :

— Oui !

— Vous êtes unis ! déclara Hannedouche.

Il glissa un petit anneau d'or à la patte du perroquet et un autre à l'annulaire mutilé de Mlle Bonvoisin.

À ce moment, une terrible clarté rouge incendia le vaste espace sacré : une haute flamme pointue venait de jaillir d'un

bénitier. Hannedouche s'enfuit en criant et Mlle Sylvie ne sut jamais comment elle se retrouva chez elle avec son perroquet.

— Mon mari… Mon mari… hoquetait-elle sans cesse.

*

* *

Dans une belle maison de maître de Gand, la noble et très farouche, habite encore un médecin à peu près centenaire qui assista aux étranges couches d'une dame bien proche de la cinquantaine. Elle mit au monde un enfant hideux à tête et bec de perroquet, aux membres absolument difformes et terminés en serres de rapace.

Le monstre respirait et poussait des cris effrayants, qui ressemblaient bien plus à des grincements de jeune bête de proie qu'aux vagissements d'un nouveau-

né. Néanmoins, les médecins assistant l'accouchée, estimant que la créature n'était pas viable, la firent baptiser sur l'heure.

Mais, à peine l'eau lustrale avait-elle humecté la tête difforme, que le monstre se recroquevilla, poussa une atroce clameur et mourut.

Immédiatement, les docteurs firent apporter un large bocal d'esprit-de-vin et y plongèrent le petit cadavre, dans l'intention bien compréhensible de conserver pareil sujet.

Ah !… Ils comptaient sans le mystère qui entourait cette histoire inouïe ! L'alcool s'enflamma sous leurs mains, le bocal éclata comme une bombe, blessant les assistants, et une immense flamme bleue consuma l'affreuse dépouille.

La mère survécut, mais resta plongée dans un mutisme effrayant qui faisait croire à la perte de sa raison.

Elle disparut une nuit, et nul ne sut jamais ce qui advint d'elle.

Elle s'appelait Sylvie Bonvoisin.

La rumeur publique accusa le détestable Hannedouche de cette épouvantable paternité mais, peu de jours après l'hymen sacrilège, on avait trouvé le cadavre du prêtre renégat dans les herbes folles du Peerdemeersch, la face étrangement mutilée…

— Comme à grands coups de bec, avait dit un policier.

M. Canivet avait achevé son histoire.

Il n'avait plus tout à fait la forme d'un perroquet géant ; lentement je lui

voyais reprendre des apparences humaines.

Mais soudain le chat Murr bondit sur lui, le prit au cou et l'étrangla.

Quelques plumes sanglantes valsèrent autour de la flamme des chandelles. Une main surgit de l'ombre, saisit la dépouille hérissée du volatile et la jeta dans le feu.

Elle y brûla en crépitant et en répandant une très mauvaise odeur.

La clergesse parle

Une voix cria :

— À vous la clergesse !

Une silhouette se détacha du fond rouge du foyer, où elle s'était tenue jusqu'alors, les pieds sur les contre-hastiers.

Je fus très étonné de voir que c'était une femme ; il est vrai que le bon Chaucer en avait admis naguère parmi ses pieux pèlerins. Comme elle s'approchait du candélabre, je lui reconnus un visage lourd et chagrin. Elle était vêtue d'une robe de futaine à petit collet de canepin, de bien séante apparence, et un bonnet à quartiers qui

emprisonnait complètement sa chevelure.

Elle porta une main longue – aux doigts diantrement aigus, à ce qu'il me sembla – à sa puérile coiffure et dit :

— Au fait, j'aurais droit au bonnet carré… Vous en jugerez bientôt par vous-mêmes !

— Au diable les femmes savantes ! s'écria quelqu'un dans l'ombre.

— Vous m'auriez rencontrée certes avec bonheur, ricana la femme, dont le regard se fit soudain féroce, si vous aviez vécu au temps où le quartier de Tyburn était le plus horriblement célèbre de tous les quartiers de Londres.

Murr se tassa plus fort sur mes genoux et de longs frissons lui parcoururent l'échine. Je l'entendis doucement gémir :

— Das Grauen… Das Grauen…

— Je suis née à Epping-Forest, où mes parents gagnaient péniblement leur vie en fabriquant du charbon de bois. Tout mon savoir me vint de l'étude que je pus faire ainsi de la mystérieuse plante que l'on nomme funaire et qui croît à l'endroit où se sont éteintes les meules de charbon.

À l'âge de vingt ans, je connaissais suffisamment le secret de cette herbe, née du feu, pour parcourir le pays comme guérisseuse. Je n'aimais pas guérir, car la souffrance des hommes me laissait indifférente, mais les malades payaient cher mes conseils et mes remèdes, et j'amassai assez d'argent pour m'établir à Londres, dans une belle maison à l'angle de Spite-street et de

Tyburn Place. Or, sur Tyburn Place, on dressait tour à tour échafaud, gibet, bûcher, roue et pilori.

Je pus ainsi jouir, de mes fenêtres, des dernières souffrances des hommes que la justice envoyait à la mort.

Mais je m'ennuyai un jour de ces sanglantes pantalonnades et, l'esprit de la funaire m'aidant, je découvris bientôt le moyen de m'en divertir autrement.

TYBURN

Au mois de mai de l'année 1601, le bourreau de Londres, qui avait nom Besnach, dressa une haute estrade précieusement ornée de drap rouge à franges d'or, ce qui indiquait qu'il traiterait une personne de qualité.

Elle arriva accompagnée de six hommes d'armes et de deux prêtres. C'était une jeune fille à longue et opulente chevelure blonde tordue en tresses ; elle portait une tunique blanche de pur lin et, par privilège, avait pu garder ses chaussures, qui étaient de vair. Les prêtres la quittèrent au bas de l'échafaud et, seuls, deux hommes d'armes l'y firent monter

par une échelle roide, dont les échelons avaient été soigneusement capitonnés de laine écarlate. Après quoi, les soldats se hâtèrent de descendre et de prendre à leur tour place à l'ombre de l'estrade.

Besnach, le bourreau, la fit asseoir sur un escabeau garni d'un beau coussin de soie rouge et attendit.

La foule murmura, car il lui tardait de voir commencer les tourments de la belle, dont j'ignorais le crime, chose dont je ne me souciais guère d'ailleurs.

Enfin, celui qu'on attendait fut annoncé par un bref coup de trompe ; c'était le juge Hundringham, qui avait pour mission de lire la sentence dernière et de régler l'ordonnance du supplice.

Je détestais le juge Hundringham qui était laid, vaniteux et gros comme un vieux

blaireau. Il s'approcha en boitillant de la condamnée et la souffleta légèrement du parchemin qu'il tenait à la main.

C'était contre les règles et j'en fus sincèrement outrée.

Sur quoi Besnach se mit à rire, ce qui, également, était à l'encontre de la bienséance et de ses devoirs de justice.

Je ne sais ce que le juge se mit à déclamer en suivant du doigt l'écriture de son parchemin, mais ce dut être certes effrayant, car la jeune fille se mit à pousser des cris lamentables et à se tordre les bras de désespoir.

En voyant Besnach porter la main à une sorte de calemart de cuir rouge qu'il portait à la ceinture, je compris qu'il allait en tirer les fins instruments d'acier servant à écorcher le visage de ses

patients.

Il brandissait un long trivelin, dont il voulait percer les joues de la condamnée, quand une plaisante idée me vint.

J'invoquai prestement l'esprit de la funaire et je fixai les yeux sur Hundringham, Besnach et les lourdes tresses blondes de la jeune fille.

Aussitôt ces tresses se mirent à se tordre, à fouetter l'air avec des claquements secs de lanières et – aha ! laissez-moi rire encore – saisirent à la gorge et le juge et le bourreau.

La condamnée s'évanouit, mais les tresses tenaient bon et, secouant les deux bonshommes comme des pantins de loques et de son, les étranglèrent proprement.

— Miracle ! Miracle !

C'était la foule qui entrait en jeu,

affirmant hautement son droit de justice personnel en massacrant sur l'heure les hommes d'armes et les moinillons, et en délivrant la jeune fille, qu'ils emmenèrent en triomphe.

Je ne sais ce qui en advint ; du reste, je ne m'y intéressais plus.

*

* *

Ce fut par une journée chaude de juin que le petit Winterset eut la tête tranchée à Tyburn.

Oh ! je n'aimais pas Winterset. Car pire pendard n'avait vécu depuis des années entre Kingston et Tower-Hill et, malgré l'esprit de la funaire, je n'aurais pas songé à faire tort au bourreau d'une si odieuse tête.

Mais j'étais ce jour de joyeuse

humeur ; j'avais bu de la bonne et douce ale de Camden, servie dans un gobelet d'argent, et mangé un pâté d'ortolans gras absolument délectable. Outre cela, Crazy-Crow, le bateleur, s'était installé sous mes fenêtres et m'avait fait rire à m'en faire claquer la rate.

Il fallait achever dignement une journée si bien commencée.

Winterset monta bravement à l'échafaud, s'agenouilla, et la large épée du bourreau s'abattit sur sa nuque.

« Cling ! » fit la lame en vibrant ; et la tête sauta sur le plancher.

Mais au même instant l'exécuteur et ses deux valets se mirent à pousser de hauts cris : Winterset était toujours agenouillé… la tête sur les épaules ! ! !

Heureusement, le juge qui assistait au

supplice était un homme de grand bon sens.

— Sorcellerie ! s'écria-t-il… La tête vient de lui repousser ! Bourreau, faites votre devoir ! Qu'on nous délivre de cette hydre !

Pour la seconde fois, l'épée s'abattit et la seconde tête alla rouler à côté du billot.

— Sor… hoqueta le juge.

Mais il ne put en dire davantage, tant il se sentait horrifié en voyant une troisième tête bien en place sur le cou de Winterset.

« Cling ! » elle fut tranchée, comme les deux autres.

L'instant d'après, bourreau, valets et juge se précipitèrent au bas de l'estrade, tandis que Winterset, nanti d'une

quatrième tête, se levait en disant :

— C’est assez !

Mais je n’aimais pas Winterset et je n’évoquai plus l’esprit funaire quand, trois heures plus tard, on le brûla vif sur un bûcher abondamment arrosé d’huile et de poix.

*

* *

Bah ! on se lasse des meilleures choses.

Un jour, deux heures durant, je fis sonner du cor par un pendu accroché haut et court à la potence.

J’éparpillai une demi-douzaine de bûchers et j’en fis jaillir des torrents d’eau au moment où les bourreaux y mettaient le feu.

Un bonhomme de Twickenham étant

sur le point d'être écartelé par quatre robustes étalons du Sussex, les chevaux se changèrent en colombes et il profita du désarroi général pour prendre le large.

Je dus cesser le jeu, car le Parlement allait décréter Tyburn Place impropre aux futures exécutions, et j'aurais été privée de spectacles qui me divertissaient fort.

Je ne troublai plus les œuvres de justice et je me consolai en allongeant de deux pouces, par la puissance de la funaire, le nez de toutes les habitantes de Spite-street.

Malheureusement, je ne songeai pas à en faire autant du mien et je fus sur l'heure jetée en prison, convaincue de criminelle sorcellerie. Il va de soi que je n'y restai pas longtemps : quelques minutes plus tard, je m'évadai, ayant pris forme de

souris…

Je ne sais quel diable me poussa à m'écrier :

— Belle et très puissante dame, vous ne pourriez plus en faire autant !

— C'est vous qui le dites, jeune présomptueux, se moqua-t-elle. Allons… À moi ma chère funaire !… À moi !…

Sa massive silhouette se fondit comme une vapeur et une petite souris grise monta le long du candélabre de fer et se mit à ronger avec un évident plaisir les larmes de suif des chandelles.

— Et de deux ! glapit le chat Murr en s'élançant.

En un tournemain, la souris fut croquée.

— Peuh ! miaula mon compagnon en

reprenant sa place sur mes genoux, ce n'est pas nouveau, nouveau, et j'en ai bien regret. Mon vieil ami le Chat-Botté en avait déjà fait autant.

L'odyssée de M. *Gallagher*

Gallagher, pour vous servir… Charles Gallagher…

Si jamais, sous le soleil, la lune et les étoiles, pour ne pas parler des nuages, évolua parmi les hommes un être insignifiant, ce fut certes ce Charles Gallagher.

À me souvenir de lui, je me sens l'envie d'écraser sous mon talon un imaginaire cloporte, de cracher par terre, de renifler ou de lancer une plate injure au vent de la rue.

Il était petit, maigre, et devait sentir l'aigre et le rance.

Où diable avait-il déniché ce

tapabord qu'il arborait en guise de coiffure ?

Pourquoi portait-il une cravate roulée à la Robert Peel ?

Et comment sa voix faisait-elle songer tour à tour à une crécelle et à un pipoir ?

— Charles Gallagher, pour vous servir…

Tout en parlant, il se dandinait sur ses courtes jambes, agité par une danse de Saint-Guy que j'attribuais à l'abus des boissons fortes et du gros tabac à priser qui saupoudrait son gilet à fleurs. Mon devoir m'oblige de transcrire son odieuse histoire ; je le fais avec mépris et dégoût.

Cancrelat, fesse-mathieu du diable !

Il me donnait la nausée, vous dis-je,

car son être me semblait tiré hors de la glaise livide et purulente des maries-salopes que les toueurs de dragues prennent en remorque entre Limehouse et Shadwell.

M. GALLAGHER WENT HOME

Que le Seigneur me vienne en aide !

Je suis un pauvre homme qui a vécu dans Sa crainte. La probité fut la première loi de ma vie, et même la charité chrétienne, car je n'ai pas mesuré l'aumône aux misérables, et, si j'ai versé parfois dans le péché, je me suis aussitôt repris par la contrition et le sincère repentir. J'ai eu foi en Sa Justice et en Sa Bonté. Alors, pourquoi m'envoya-t-il des épreuves qui furent au-dessus de mes forces ?

Oh ! my Lord, pourquoi me refusez-Vous la volonté et la grandeur d'âme de

Vous en bénir ? Mais pourrais-je le faire encore ? Ma situation est… euh, un peu exceptionnelle, vous en jugerez.

Vous qui m'écoutez, tremblez à présent, car un malheur semblable au mien peut vous guetter à chaque tournant de votre route.

Je me nomme Charles Gallagher, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et jusqu'au jour de la grande abomination j'habitais la très tranquille Stanworth Street, dans Bermondsey. Je tenais la maison de mon père dont je repris, continuai et amplifiai l'honorable commerce de quincaillerie.

Mon oncle, Barnaby Gallagher, logeait au château de Windsor, dans un des gracieux cottages destinés aux Military Knights, parce qu'il avait rendu

des services à sa Gracieuse Majesté et, de ce chef, avait acquis honneur et dignité. Il était pauvre mais fier, et chaque vendredi soir, je le traitais de mon mieux, dans le cercle de ma famille, où on l'honorait beaucoup.

Ah, ma famille !… Dans quels tréfonds de l'enfer subit-elle d'immérités et horribles suppliées ?

Je vous la présente… Hélas !… Elle n'est plus qu'ombres sanglantes et désespérées, comme vous l'apprendrez bientôt avec terreur et pitié : Jane, née Ware, ma très chère épouse ; mon fils, le jeune Mycroft, doux et beau comme un des enfants d'Edouard, tels qu'ils furent peints par Hildebrandt de Düsseldorf ; ma belle-sœur Elfrida Ware, la vaillante aînée de ma chère Jane ; et ce brave et vieux

domestique Dighton qui, depuis des années qu'il nous servait, en était venu à faire partie de cette belle famille, si unie et si aimante. Je ne veux pas même en distraire Grimalkin, notre chat, si grave et si dévoué, qui défendait la maison contre l'obscure piraterie des rats et des souris.

Ma maison !… La douce et vieille maison de Stanworth Street, sentant bon l'excellente cuisine d'Elfrida, et la fraîche amertume des lauriers-tin en cuvelle de mon jardinet, où un jet d'eau, svelte comme une liane, taquinait les petits rochers de margritin…

*

* *

J'étais fort désolé, ce vendredi soir.

Le vieux Mr. Pankeydrop, se retirant des affaires, offrait un punch à la taverne

du « Long Sergent » à Dockhead et, décemment, je ne pouvais me soustraire à sa cordiale invitation.

Tout au long de la soirée, je souffris le martyre.

On commença par offrir au vieux Pankeydrop un vin d'honneur bien mauvais, une sorte de verdagon qui me râpait la gorge, puis on prononça des discours ennuyeux auxquels je ne compris goutte. Je n'ai pas l'estomac solide et le punch, qui vint en bouquet de feu d'artifice, me tordit les entrailles.

Je songeai avec tristesse à mon agréable intérieur où l'on traitait en ce moment le digne Barnaby. J'avais vu à l'office une croûte de pâté, grasse et dorée, et, en quittant la maison, j'avais senti l'affriolante odeur des rissoles de

veau et de jambon dont je suis si friand.

Quand le vieux Pankeydrop donna le signal du départ, je constatai avec bonheur que l'heure n'était pas bien tardive.

— Je serai de retour pour le dessert, me dis-je. Des chaussons aux pommes, tout chauds, et un pudding aux framboises.

Connaissez-vous chatterie plus délectable qu'un pudding aux framboises dont la crème est arrosée d'un filet de vieux kirsch ? Moi pas…

Il n'y a pas loin de Dockhead à Stanworth Street, surtout quand on prend par un raccourci de ruelles. Je crois même que je courus un peu, puisque mon haleine sifflait au tournant de la rue et que je ressentis un peu d'essoufflement en glissant la clef dans la serrure.

— Coucou ! C'est moi ! criai-je dès le

corridor.

On ne me répondit pas.

Il n’y avait pas de lumière au fond du vestibule.

La veilleuse du bec de gaz était éteinte.

Aucune ligne de clarté ne soulignait la porte de la salle à manger.

Aucun parfum de sauce chaude et de pâte cuite ne vint à ma rencontre.

Un silence énorme coulait de l’escalier en spirale blotti dans l’encoignure du hall.

— Holà ! m’écriai-je. Holà !… Pourquoi faites-vous les morts ?

Je poussai la porte de la salle à manger et un grand souffle froid me passa sur le visage.

Je fis de la lumière.

La pièce était vide, glaciale et morne.

Et toute la maison l'était comme elle.

Où donc étaient passés Jane, Mycroft, Elfrida, Barnaby, Dighton et le chat Grimalkin ?

Pourquoi les casseroles et les plats étaient-ils vides et nets, comme si jamais ils n'avaient servi à une plantureuse et excellente cuisine ? Pourquoi le foyer était-il bourré de cendres froides et coupantes ?

Pourquoi ?

Ces questions je me les suis posées à moi-même, et à tout le monde qui s'est, depuis intéressé à mon mystérieux malheur.

Elles sont restées sans réponse.

Six mois après, j'étais devenu un vieux et malpropre soulard que l'on

ramassait en bordure des trottoirs, dans l'eau et la boue du ruisseau, et auquel le juge d'Old Bailey infligeait avec dégoût des amendes hebdomadaires.

*

* *

Un vendredi soir, comme j'avais bu beaucoup de vin à la taverne du « Long Serpent » à Dockhead, M. Pankeydrop entra et m'offrit du punch. Le barman nous en apporta un saladier rempli jusqu'aux bords et, à ce qu'il paraît, j'en pris largement ma part. Aigrement, M. Pankeydrop m'en fit la remarque, et je le souffletai avec violence.

Je fus mis à la porte.

Je n'en étais pas moins de bonne humeur.

— Tout cela m'arriva par la faute de

ce vieux filou ! me disais-je. Sans son stupide punch d'honneur, je serais au sein de ma belle et bonne famille, j'aurais eu ma part de rissoles de veau et de jambon et j'aurais mangé des chaussons aux pommes et du pudding aux framboises. Rien ne vaut le pudding aux framboises !

Je revins à Stanworth Street et rentrai chez moi.

Je sentis une excellente odeur de choses rôties et je vis une fine règle de clarté sous la porte de la salle à manger.

— Coucou ! m'écriai-je en la poussant.

Un concert formidable, une explosion de cris, une tempête de voix rugissantes, un ouragan de clameurs m'accueillit.

*

* *

Tous étaient là, autour de la table inondée de lumière.

Mais Jane me tirait une langue d'un pied et pendait à côté du lustre. Elfrida, tassée dans un fauteuil de velours, ricanait à ma vue et plongeait ses deux mains dans son ventre débridé d'où s'échappait une fumante tripaille.

Au milieu de la table, baignant dans une sauce sanglante, la tête de Barnaby hurlait et me lançait d'effroyables injures.

Mycroft, atrocement blême, tournait vers moi des yeux de loup luisant de fureur ; de ses mains rougies, il achevait d'écarteler la dépouille pantelante de Grimalkin.

Je me jetai en arrière en meuglant d'horreur, juste à temps pour éviter un abominable spectre rose, un écorché vif,

qui s'élançait vers moi. Je reconnus pourtant Dighton…

Et cet enfer de sang et de clameurs m'accusait d'arriver en retard pour le dessert…

*

* *

Laissez-moi partir, Messieurs, je suis attendu. Je vous dois cette vérité. Oui, attendu quelque part.

J'ai mis le feu à ma maison de Stanworth Street ; cette maison que j'ai tant aimée.

Sept habitations voisines ont brûlé avec elle.

Bien des gens y ont péri. Je fus pendu.

Alors, vous comprenez, maintenant,

quand je dis que je suis attendu…

Une étrange femme s’écrie

— Messieurs !

Sa voix sonnait comme un furieux coup de cymbale.

— Messieurs ! Je ne suis pas ici dans l’intention de consommer des boissons pernicieuses, ni dans celle de me distraire en compagnie de gens de rencontre. En partant, je glisserai, s’il le faut, une piécette à un de vos serviteurs, en paiement de la brève hospitalité dont j’aurai joui parmi vous. Les rues sont noires et en proie à la froidure et à l’humidité du brouillard nocturne. Depuis Montague Street, où j’ai domicile, c’est à peine si j’ai vu trois

fenêtres éclairées, elles voisinaient, hélas ! avec des portes closes, se refusant à ma recherche. Sur le seuil de cette maison, un homme agitait un lumignon dans un geste d'invite, et me voici parmi vous.

Je ne vous connais pas et je ne ressens à votre égard aucune curiosité, aussi je ne tiens pas à ravir vos visages à l'ombre qui les garde si jalousement. Si, à mon endroit, il n'en était ainsi, sachez que je m'appelle Miss Grâce Abercrombie et que j'appartiens à une famille noble des Midlands. Ma route est longue et sans doute y a-t-il loin encore de ce jour à son terme. Mais les dieux me firent obstinée et patiente.

Je cherche M. Hasenfraz !

JE CHERCHE HERR HASENFRAZ !

Un soir, sur les terrasses de l'Université de Bonn, je regardais de l'autre côté du fleuve, les sept têtes du Siebengebirge se coiffer chacune d'un casque lunaire.

Je dis bien que je *regardais* et non que *j'admirais,* car mon cœur n'est sensible qu'aux beautés intérieures et qu'à la grandeur de l'esprit. Ce soir, entre tous les soirs, je m'étais imposé un sujet de méditation particulièrement difficile et captivant.

Le docteur Dalmeyer, dont je continue à honorer la savante mémoire, nous avait, au long d'une admirable conférence, parlé

du traité de paix que Géon, roi de Syracuse, avait conclu avec les Carthaginois. Il voulut, entre autres absurdes caprices, qu'ils abolissent la coutume d'immoler leurs enfants à leur Dieu Baal, ou Moloch.

Le grand Dalmeyer, qui admettait la discussion, m'écouta avec attention quand je lui dis :

— Si, en l'année 311 avant Jésus-Christ les Carthaginois, assiégés par Agathoclès-le-Terrible, furent bien proches de la ruine, c'est qu'ils avaient indisposé contre eux leur puissant dieu Baal, en substituant à leurs propres enfants, qu'il était d'usage de lui sacrifier, des enfants d'esclaves ou d'étrangers.

— Vous croyez donc en la réelle puissance du Moloch, Miss

Abercrombie ? demanda pensivement le professeur.

— Sans elle, Herr Doctor, l'histoire de Carthage ne serait pas ce qu'elle est, répondis-je avec conviction.

— Vous épousez les idées de Herr Hasenfraz, murmura-t-il.

— Mes idées sont absolument personnelles, ripostai-je, piquée. Qui donc, Monsieur le professeur, est ce Herr Hasenfraz ?

— Oh ! répondit-il évasivement, c'est un assez curieux individu. Il a fait de nombreux voyages en Sardaigne et en rapporta une intéressante étude sur le « *Rire sardonien* » ou *sardonique*. Vous n'ignorez pas, Miss, que le Cabinet Cagliari, en Sardaigne, conserve plusieurs statuettes en bronze du dieu Moloch. Les

prêtres sardoniens de Baal ont tiré prophétie de la grimace ultime des victimes livrées à la statue ardente, et ils affirmaient que l'atroce convulsion dernière des visages était le rire de la plus grande joie, éclatant au moment de l'épouvantable communion des sacrifiés avec la déité flamboyante.

— Je voudrais bien connaître Herr Hasenfraz, dis-je.

À ses heures, le grand Dalmeyer aimait plaisanter.

— Il arrivera peut-être à charmer votre esprit, Miss, mais il sera certainement sans péril pour votre cœur. Il est petit, noir de cheveux, jaune de teint, et il boite comme le Kasperl ; en somme, un bien disgracieux personnage.

Et, seule devant la féerie du fleuve et

de la montagne, je répétais ce soir-là :

— Je voudrais bien connaître Herr Hasenfraz !

Le lendemain, je pris le train pour Bâle et, trois jours plus tard, j'étais à Gênes, où je pris passage sur un navire marchand prêt à cingler vers un port de Sardaigne.

À Cagliari, je pris connaissance des œuvres de M. de la Marmora, un savant antiquaire piémontais, qui avait publié de remarquables études sur les figures de bronze représentant le dieu Baal, découvertes au cours des fouilles entreprises dans cette île sauvage.

Mais je n'obtins que des renseignements très vagues au sujet de Herr Hasenfraz ; le conservateur du cabinet de Cagliari me répéta les mots du

grand Dalmeyer : « c'est un petit homme sans attrait, noir de cheveux, jaune de teint et qui boite. »

Je retournai chez moi, dans les Midlands.

*

* *

Non loin des sources de la rivière Ouse, je possède un grand château, Abercrombie-Manor, qui eut malheureusement beaucoup à souffrir de l'abandon, à cause du manque de personnel.

Pourtant, son abandon et son isolement devaient servir mes desseins.

En grand secret, je vis venir d'Italie des ouvriers spécialistes ; un koff, regréé par mes soins d'une nouvelle livarde et d'un hunier, remonta nuitamment, à

plusieurs reprises, la rivière Ouse, avec un chargement de cuivre et d'étain.

Dans les souterrains d'Abercrombie-Manor, les ouvriers installèrent une fonderie et une forge, et grâce à des écrans et des cheminées fumivores, on n'aperçut dans la campagne environnante ni lueurs, ni suie, ni fumées. Six mois plus tard, au milieu de la grande salle d'armes du manoir, sur un plancher consolidé à l'aide de ciment et de fer, se dressait une formidable idole de bronze pur, haute de trente-six pieds.

Le koff fit un dernier voyage, rapportant de New-Castle du charbon de terre et de l'huile.

La statue du dieu Baal avait été fidèlement exécutée selon la description détaillée que m'en avait faite le savant

M. de la Marmora.

Elle avait forme humaine et sa tête était celle d'un taureau, symbole de la virilité et de la puissance. Elle était creuse et avait les bras étendus, légèrement inclinés vers le sol, de manière à recevoir les corps qu'on lui offrait.

Le ventre et l'estomac étaient divisés en sept compartiments, destinés à engloutir chacun une victime vivante.

Je congédiai tous mes ouvriers, sauf un, et j'ajoutai à leurs énormes honoraires le prix de leur passage en Amérique.

L'homme que j'avais gardé était un Maure d'une taille gigantesque et d'une force surhumaine.

J'eus quelque peine à lui faire comprendre ce que je voulais de lui, car il

parlait un sabir effroyable, mais quand j'y parvins à la longue, il parut prendre grand plaisir à mes desseins.

Il ne lui fallut que quinze jours pour capturer sept petits enfants ; il le fit avec une adresse remarquable, car il en prit jusque dans la montagne Cambrienne, bien loin d'Abercrombie-Manor, vous vous en rendez compte.

Il se chargea, à lui seul, de porter au rouge ardent l'immense statue du Moloch, labeur ardu et pénible s'il en fut.

Entre-temps, il me rendit bien service en divertissant les sept petits captifs, par ses grimaces, cabrioles et tours d'adresse et, même, il parvint à me faire comprendre qu'il aimait beaucoup les enfants. J'étais fort satisfaite de la marche des choses ; néanmoins il y avait un légère ombre au

tableau, car je répétai sans cesse :

— Ah ! si je pouvais rencontrer Herr Hasenfraz !

Maintenant tout était prêt et, une fois de plus, l'aide de mon domestique maure me fut très précieuse.

Il déposa avec une douceur presque maternelle les petites victimes sur les bras de bronze ardent.

Et je vis par sept fois, au milieu d'une tempête déchirante de cris et de sanglots, le formidable rire *sardonien* ou *sardonique*.

Ah ! si Herr Hasenfraz avait été là !

*

* *

Une fois la statue du Moloch refroidie et les cendres des victimes scellées dans des urnes d'argent fin, le Maure me quitta,

les poches lourdes de souverains d'or.

À l'heure des adieux, je lui fis quelques recommandations qu'il négligea, hélas ! ou plutôt qu'il dut mal comprendre.

À Londres, lui, l'homme sobre par excellence, s'enivra, se prit de querelle avec un agent de police et le tua.

On le condamna à mort et on le pendit à Pentonville.

Mais, avant de marcher au supplice, il parla…

Un matin, qu'installée en face du dieu Baal, j'astiquais avec amour les sept phiales d'argent, une troupe de la police montée encercla Abercrombie-Manor, défonça les portes et, me chargeant de chaînes honteuses, m'emmena.

Je fis un savant exposé de mes études aux juges de Birmingham, mais ils

n’eurent cure de mon savoir et, me déclarant coupable « d’un crime odieux faisant honte à l’humanité », me condamnèrent à « rester pendue par le cou jusqu’à ce que mort s’ensuivrait ».

En prison, malgré les règlements s’y opposant, je pus néanmoins écrire un mémoire sur le *rire sardonique* et l’adresser au professeur Dalmeyer, de Bonn, avec prière de le faire parvenir à Herr Hasenfraz, s’il en avait la possibilité.

*

* *

Un pasteur décharné, au visage livide, fut introduit dans ma cellule comme j’achevais mon mémoire.

— Mon enfant, dit-il d’une voix larmoyante, préparez-vous à rendre

compte de vos actes au Très-Haut. Repentez-vous, puisqu'il en est encore temps, car demain sera le dernier jour que vous passerez sur terre. Que le Seigneur ait pitié de votre pauvre âme !

— Monsieur, dis-je, je compte bien que le très puissant Baal me tiendra compte du culte fidèle que je lui ai voué. À moi seule, je lui ai offert un sacrifice dont, uniquement, ses grands prêtres de jadis avaient les moyens de l'honorer.

Le clergyman s'enfuit en criant de douleur et de colère.

La nuit était venue. Des gardiens m'enchaînèrent au grabat qui me servait d'indigne couche et, estimant que les ténèbres seraient favorables à mes derniers recueillements, éteignirent la lumière.

J’entendis une cloche conventuelle voisine compter les douze coups de minuit.

— Un, deux… onze, douze…

Et, tout à coup, j’éprouvai quelque stupeur. Je venais de compter treize coups.

Mais ce treizième coup de minuit avait été frappé sur un mode tout autre ; il était large et sourd, et je découvris soudain que, dans le noir, quelqu’un venait, d’un heurt puissant, d’ouvrir la porte de mon cachot.

Cet inconnu marcha vers moi, se pencha sur ma couche et dit :

— Venez !

Mes liens se dénouèrent, je me trouvai debout.

Je parcourus d’immenses couloirs à

peine éclairés par de tristes lumignons, de lourdes portes bardées de fer s'ouvrirent silencieusement devant moi, sur des gonds baignés d'huile, et à mes côtés marchait une ombre.

Soudain, je sentis la délicieuse fraîcheur de la nuit, j'entendis la chanson merveilleuse du vent dans les arbres.

J'étais libre et, derrière moi, s'évanouissaient les murs sinistres de la geôle.

Au loin, très loin, j'entendis un marteau frapper sur du bois, en cadence.

— Qui êtes-vous ? demandai-je à l'ombre salvatrice.

Elle avait disparu, mais une voix étrange et légère comme le souffle de la nuit même répondit :

— Je suis Herr Hasenfraz !

*

* *

Écoutez bien, Messieurs !

Ma maison de Montague Street est une ancienne maison de maître, vieille et spacieuse. On pourrait aisément s'égarer dans ses sombres et profonds souterrains.

J'y tiens cachés sept petits enfants.

Alors… vous comprenez :

Je cherche Herr Hasenfraz ! ! !

Une forme mince et noire se profila devant le jour-de-souffrance et glissa vers la porte.

Une autre forme sortit en ce moment des ténèbres, où se groupait le mystérieux auditoire, et passa devant l'écran rouge du foyer.

— Heid Unthank ! m'écriai-je. La

griffe de Murr entra dans ma chair. Un atroce cri d'agonie déchira le silence nocturne des rues désertes.

M. Tipps raconte sa vie,

Puis-je me permettre ?…

Celui qui demandait la parole semblait rechercher la lumière, car il moucha soigneusement les chandelles et fit en sorte que la clarté avivée l'inondât de son chapeau à ses gracieux petits escarpins.

Ah ! le délicieux bonhomme ! Je ressentis à son endroit une sympathie aussi spontanée que grande.

Il portait un habit de taffetas tigré garni de pompons, de galons et de paillettes, un tonnelet en moire d'argent, peint en longues et étroites feuilles, et une culotte de satin feu.

Il me souvint qu'au temps de la guerre des Amoureux, de vains dignitaires français, appartenant à la suite de la célèbre Marguerite de Valois, s'accoutraient de semblable façon.

Quelques années plus tard, des faquins de Buckingham reprirent cette sotte et chatoyante mode pour leur compte et se firent tour à tour admirer et mépriser par le commun… Peu importe. Le nouveau venu me plut néanmoins par sa figure douce et poupine, sa voix fluette aux séduisantes inflexions et son évidente intention de vouloir faire preuve d'éducation et de courtoisie.

— Messieurs, continua-t-il en faisant courbette, je rends hommage au Seigneur Chat, qui fit justice à une sorcière de basse condition et en même temps grand

honneur…

— En la croquant, murmurai-je, me souvenant d'une fable lue.

— J'espère que l'honorable digestion du Seigneur Chat ne souffrira pas d'un mets aussi grossier que chargé des pires venins de l'enfer ; à cette intention, je formule des vœux sincères et je mets, s'il devait en éprouver des incommodités, mon humble science à sa disposition. Personne de mes bons contemporains ne faisant partie de l'estimable assemblée, je me vois obligé de me présenter moi-même : Benjamin Tipps, que Sa Gracieuse Majesté faillit anoblir pour de multiples et dévoués services rendus pendant douze années entières de son auguste règne. D'aucuns m'ont nommé Sir Benjamin Tipps et

même Sir Benjamin tout court, mais je n'oserais en demander autant à personne, bien que je sois sensible à cette considération. Chirurgien et barbier de Son Honneur Sir Billoughsby, je fus nanti de la charge de Bram Besnach, Seigneur de Tyburn, et exécuteur des hautes œuvres de justice de Sa Majesté, quand il décéda de mort triste et violente sur la route d'Upper-Kingston. La détestable magicienne – elle s'appelait Déborah Mapp et que son nom soit honni pour l'éternité dans l'esprit des hommes – déshonora Tyburn par d'odieux sortilèges. Qu'il me soit permis, Messieurs, de réhabiliter ce noble endroit de la cité de Londres qui, pendant des siècles, fut inondé de la gloire pure et sévère de la Justice,

comme il le fut du sang des criminels, des hérésiarques, des sacrilèges et des ennemis de Sa Gracieuse Majesté.

SUITE À TYBURN

Quand Tyburn n'était pas obligé de porter le masque sévère du justicier, son visage n'était que sourires et promesses de douces et estimables joies.

Sa forme triangulaire faisait songer à un grand bonnet de mitron couché par terre, dont la muraille de ceinture des Groves aurait figuré l'entrée, et l'excellente taverne du « Pécheur repenti », le gland. Encore cette muraille cachait-elle sa grise austérité derrière une verdure fraîche et plaisante aux yeux. Louez la charité des juges et des édiles de la Cité, qui permettaient ainsi aux misérables, rendant leurs derniers

comptes aux hommes, de mourir dans un cadre charmant et d'emplir leur dernière vision d'images agréables.

Quand je pendis au gibet le fameux coupeur de route Tad Fenwick, il me supplia de lui laisser tourner la face du côté de la taverne du « Pécheur repenti ».

— J'y ai bu pas mal de gallons de bonne bière, Tipps, me dit-il, et il n'y a pas auberge à Londres où l'on boit de meilleur genièvre de contrebande, sans oublier le pâté de pintade au vin d'Espagne…

Je n'eus garde de lui refuser une aussi juste consolation, et j'ose affirmer que Fenwick mourut satisfait et content, car l'ayant accroché très haut près de la traverse, il avait vue dans la salle basse de la taverne et même dans la cuisine aux

grands feux clairs.

Je vois que vous admirez les atours qui ornent ma personne ; je les porte avec un plaisir d'autant plus grand qu'ils me rappellent un beau geste de gratitude de la part du Très Honorable Sir Warlowe, qui mourut de ma main à Tyburn.

Convaincu de trahison, de concussion, de simonie et de conspiration contre la Couronne, il fut condamné à avoir la tête tranchée.

— Sir Tipps, m'avait-il dit, veuillez donc tourner le billot vers le Sud-Ouest, car dans cette direction je vois une très jolie fille se pencher à sa fenêtre. Je ne veux pas mourir en tournant le dos à un si frais et délicieux minois.

— Je ne demande pas mieux que d'obliger Votre Honneur, dis-je en

déplaçant aussitôt la lourde pièce de bois cerclée de cuivre.

— Vous hériterez de mes six plus beaux habits, dit-il.

Et, se tournant vers le chapelain qui l'assistait, il le prit à témoin de ce dernier et bien honnête désir.

— Non, ajouta-t-il, alors que je voulais lui voiler les yeux d'un bandeau de taffetas noir. Cet endroit est vraiment enchanteur, et je regrette fort de l'avoir tant négligé au temps jadis ; laissez-moi en jouir jusqu'à la dernière seconde.

Les jours d'exécution, de torture publique ou d'exposition au pilori, la place regorgeait de monde et était fort bruyante, mais une fois l'échafaud démonté, les gens lui faisaient grande injustice en la fuyant, la laissant déserte et

silencieuse.

Cela me faisait mal, car il me semblait alors que mon beau Tyburn souffrait de ce malhonnête abandon, aussi lui consacrais-je mes plus belles heures de loisir.

Je fréquentais assidûment la taverne du « Pécheur repenti » et j'y prenais fréquemment mes repas, surtout aux jours du pâté de pintade au vin d'Espagne. À l'un des angles de Spite Street, s'ouvrait la boutique du boulanger Miffins, un bien digne commerçant à qui je réservais ma pratique et qui devint mon ami.

Les jours de fête, il confectionnait à mon intention un gibet en pain d'épices, et je me souviens avec émotion d'un de mes jours d'anniversaire où il m'offrit une épée de justice en sucre argenté, sur laquelle le sang des suppliciés était

représenté par du sirop de framboise.

Aux pauvres gens qui habitaient un peu plus loin, vers Wardour Ham, je laissais emporter les fagots non consumés des bûchers ou les rondins tournés au charbon, et je leur offrais le vieux chanvre du gibet impropre à un nouvel usage. Ils m'en surent si bien gré que, bientôt, ils ne m'appelèrent plus que le « bon Sir Benjamin » et ils poussèrent même la reconnaissance jusqu'à me proclamer leur principal bienfaiteur après Dieu et le Roi.

Les commerçants et les boutiquiers de l'endroit, tout en tenant un langage plus modéré, affirmaient avec conviction « qu'après tout, le bon Sir Tipps faisait vivre le quartier en y faisant mourir les malandrins ». Quant à moi, j'avais coutume de proclamer « que les

méchantes gens ne venaient à Tyburn que pour y mourir ». Un mot qui fit fortune depuis.

J'avais droit à un logis gratuit dans le Tower ; à vrai dire, le Parlement ne s'y montra pas généreux, car ma maison se composait de deux misérables petites chambres derrière les écuries, où je vivais en lutte perpétuelle avec les rats et les mouches bleues. Je renonçai finalement à ce privilège, et un logement convenable étant devenu vacant chez Mistress Squeak, la mercière, voisine du boulanger Miffins, je le louai pour un prix fort raisonnable. Depuis ce jour, je fus l'homme le plus heureux de Tyburn. Que dis-je ? De Londres, sinon de la terre entière !

On m'a prêté quelques mots heureux ;

je ne sais si ma modestie me permet d'en accepter la complète paternité. Mais on ne prête qu'aux riches, n'est-il pas vrai ?

Ainsi, en me voyant brandir la hache, un condamné se mit à pousser des cris lamentables.

— Allons, lui dis-je, est-ce ainsi que vous saluez la clé du paradis ?

La sentence, qui me livrait le terrible égorgeur Bob Smiles, stipulait qu'avant de subir l'estrapade il aurait les yeux crevés par la main du bourreau.

Le juge qui lisait l'arrêt au pied de l'échafaud était l'Honorable Sir Bricknose, dont la laideur était proverbiale.

Comme j'approchais le double poinçon des yeux de Smiles, je lui glissai dans l'oreille :

— Chançard ! Vous ne verrez plus Sir Bricknose !

Les spectateurs ont prétendu que le misérable se tordit de souffrance, quand mon instrument le frappa. Ce fut là une grande erreur : il se tordit littéralement de rire, tant mon bon mot lui donna du plaisir ! Et le chapelain Peeppy disait, à ma louange :

— On ne peut plus prétendre à Londres que la Justice ait la main lourde depuis que Benjamin Tipps lui prête la sienne. Ce serviteur de l'équité est réellement un homme plein d'adresse et de tact.

*

* *

Tyburn, qui me donnait mon pain et me valait beaucoup d'honneur, me destinait

également la plus parfaite des félicités : l'amour.

Mistress Squeak, ma bonne logeuse, veuve depuis plus de quinze ans de l'honorable Mr. Squeak, me distingua entre bien des prétendants.

Les jours où mes devoirs ne m'appelaient pas sur la place, je l'aidais à servir les pratiques.

Je devins très vite habile à auner le gros drap d'Écosse, la douce toile de Preston, le taffetas, le satin, la gaze et le tapissendis venu de France.

Parfois, des dames de qualité demandaient mon avis sur les réseaux argent ou or, chenilles de vert ou de cerise, qui devaient rehausser l'éclat de leur toilette. Elles réclamaient mes conseils avant d'arrêter leur choix sur les

glands, les barrières de perles, les tassettes et les bracelets de moire destinés à achever la splendeur de leurs robes.

D'homme d'esprit, j'étais devenu homme de goût aux yeux de tout le monde.

Deux fois par mois, Mistress Squeak attelait la bonne jument Wheepy à sa tapissière et, aidée par son fidèle domestique, le vieux Nick Due, se rendait aux marchés de Kingston, de Deptford, de Southwark ou de Stoke-Newington.

Pendant ses absences, qui duraient parfois plusieurs jours, je la remplaçais au magasin et, jamais, la clientèle n'eut à en souffrir.

Ah ! la belle et mémorable journée où je lui offris mon nom et où, rougissante et heureuse, elle l'accepta.

J’avais revêtu mon plus bel habit, legs du Très Honorable Sir Warlowe. Il était garni de rosettes en rubans bleus chenilles d’orange et garni de franges d’argent ; et, tout en faisant ma révérence, j’offris à l’élue de mon cœur un bouquet de roses purpurines que je payai, d’une couronne d’argent non rognée, au jardinier de Sir Billoughsby. Le lendemain, nos fiançailles furent rendues officielles, et je donnai une grande fête.

Au matin, j’avais traité à l’huile bouillante un célèbre faux-monnayeur, à qui je fis part de mon bonheur avant de le précipiter dans la cuve ardente. Il tint, au moment de faire le plongeon, à saluer ma fiancée qui se tenait à la fenêtre du bel-étage et elle lui répondit le plus gracieusement du monde.

— Cela nous portera bonheur, me disais-je. En effet, avant de mourir, le condamné s'était repenti d'une façon si édifiante qu'on ne pouvait douter de son salut. J'étais convaincu qu'au séjour des élus, il se souviendrait de mes bonnes manières et de celles de ma future épouse.

La fête fut charmante. Elle fut grandiose le jour de notre mariage, béni par le Très Révérend chapelain Peeppy en personne. Le juge Bricknose m'envoya la traduction qu'il fit d'un ouvrage de Ciceron, « De Tortionis », revêtue d'une flatteuse dédicace, et le tavernier du « Pécheur repenti » confectionna un pâté monstre, pour lequel il employa la chair de trente-deux pintades et douze flacons d'excellent vin d'Espagne. Quant à Miffins, il émerveilla nos invités en

présentant, au dessert, un pilori en sucre et en nougat, moitié grandeur nature.

Un bachelier d'Oxford prononça un discours dont la dernière phrase me restera à jamais dans la mémoire :

« En ce jour, Sir Benjamin, la Justice, dont vous êtes le digne et dévoué serviteur, ôte le bandeau de ses yeux pour vous gratifier d'un doux sourire. Elle charge les plateaux de sa balance de l'odorante floraison de l'oranger et orne son glaive de roses et de lauriers. »

Le restant d'huile ayant servi à l'exécution du très civil faux-monnayeur suffit à garnir cent quatre-vingts lampions, qui illuminèrent magnifiquement la grand-place, une fois la nuit venue.

Alors, comme dit l'Écriture, mon cœur a fleuri comme une rose, fleur

merveilleuse dont le parfum inonda mon cher Tyburn, témoin souriant de ma fortune et de mon bonheur.

*

* *

À quelques mois de là, mon confrère Dick Wallet, le bourreau de Kingston, tomba malade et me fit prier de le remplacer, pour accrocher au gibet de cette ville, trois hideux coupe-jarrets faisant partie de la fameuse bande de « Knives and Axes », qui terrorisait la région.

Je ne pouvais refuser ce service à un vieil ami comme Wallet, bien que le jour de justice fût mal choisi à ma convenance.

Ma chère femme devait en effet se rendre au marché de Deptford, et il nous peinait fort de devoir fermer boutique.

Mon départ subit un regrettable retard, par la faute des six hommes d'armes et de leur sergent, qui devaient m'accompagner et qui ne purent se mettre en route qu'après vêpres.

— Nous prendrons au plus court, par Hampton, me dit le sergent, mais cela n'empêche qu'il fera nuit close quand nous traverserons Bushy Forest, de bien vilaine renommée.

Je ne pus réprimer un frisson : la bande de « Knives and Axes » avait établi ses repaires dans cette forêt sombre et dense, qu'une unique route traversait.

Mais six hommes d'armes, commandés par un sergent, sont de bonne compagnie, au cours d'une pareille équipée, et je me dis avec raison que je n'aurais rien à craindre des horribles

bandits de grand chemin. Il faisait nuit noire quand nous arrivâmes à l'orée de la sinistre forêt et, pour comble d'infortune, un mauvais brouillard se leva des marais proches.

Après deux heures d'une marche fort pénible, le sergent commanda le repos.

— Je veux y laisser ma paie de la semaine, maugréa-t-il, si nous ne sommes pas égarés dans ces damnés bois !

— La route s'est bien rétrécie, dit un des hommes. Je crois que nous l'avons quittée depuis belle lurette et que nous suivons une sorte de piste qui nous mène au beau milieu de cet enfer d'arbres !

— Bah, ripostai-je, en essayant de faire montre de bonne humeur, si tous les chemins conduisent à Rome, à plus forte raison doivent-ils nous conduire à

Kingston !

Sur cette excellente parole, qui nous mit du cœur au ventre, nous reprîmes la route.

— Une heure à ajouter aux deux autres, gronda le sergent.

Tout à coup, l'homme qui marchait en tête revint vivement vers nous.

— Le brouillard se lève, dit-il, et il me semble avoir aperçu de la lumière entre les arbres.

— Knives and Axes ! murmura une voix effrayée.

— Silence ! ordonna le sergent. Et apprêtez vos armes. Si nous pouvions mettre la main sur « Silver Cat », cela nous vaudrait honneur et profit !

— Silver Cat ? demandai-je.

— La Chatte d'argent ! C'est ainsi que

l'on appelle le chef – ou plutôt la femelle du diable – qui s'est mise à la tête de la bande de « Knives and Axes ». Oui, mon bon Monsieur Tipps, cette horreur en jupons n'a pas sa pareille pour manier couteaux et hachettes, et pourfendre, égorger, étriper les pauvres voyageurs tombés dans ses rets.

Le soldat envoyé en estafette revint sur ces entrefaites :

— Il y a une clairière et une maison fort louche en son milieu !

Soudain, je me mis à trembler, et j'eus grande peine à retenir un cri de détresse.

Un cheval venait de pousser un long hennissement et je n'avais aucune peine à reconnaître l'appel de notre bonne jument Wheepy, car la brave bête, que je choyais particulièrement, me sentait venir de loin

et exprimait aussitôt sa joie en hennissant longuement.

— Ma pauvre femme a été faite prisonnière par les bandits, sanglotai-je. Ah ! monsieur le sergent, allons la délivrer, s'il en est encore temps.

Je ne songeai pas sur l'heure que ma chère compagne s'était rendue au marché de Deptford, et non à Kingston…

L'un des soldats me prêta son sabre, et nous nous approchâmes en tapinois de la mystérieuse demeure forestière.

Wheepy ne hennissait plus, mais je l'entendais frapper du sabot avec frénésie ; l'intelligent animal, me sentant proche, m'appelait à son secours et à celui de sa chère maîtresse.

— Tout semble bien silencieux, murmura le sergent.

À peine avait-il dit cela que la porte fut ouverte et que deux coups de pistolet claquèrent.

Un de nos hommes poussa une plainte atroce et s'écroula.

— En avant ! tonna le sergent. Et pas de quartier à cette canaille !

Je fus un des premiers à atteindre la porte, et vis vaguement la silhouette d'un homme qui tapi dans l'ombre, me mettait en joue. Mon sabre brilla comme l'éclair et le bandit s'abattit, la gorge béante.

À ce moment un de nos soldats accourait, brandissant un énorme flambeau de résine crachant des flammèches et des étincelles. La rouge clarté tomba sur le scélérat auquel je venais de faire si prompte justice.

Je hurlai d'horreur, incapable de

comprendre ce qui arrivait.

Le cadavre qui ricanait hideusement à mes pieds était celui de notre domestique Nick Due…

Permettez que je n'allonge pas le récit de cette épouvantable aventure, car ce serait trop éveiller ma douleur et ma honte.

Silver Cat fut capturée, ainsi que le reste de sa bande.

Je me tenais caché dans l'ombre, incapable de retenir mes larmes et mes sanglots, car la femme chargée de chaînes que les hommes d'armes entraînaient, et dont la bouche proférait les plus atroces blasphèmes, c'était Mistress Squeak en personne… l'ex à présent. Hélas !… Mistress Benjamin Tipps. Mon épouse…

*

* *

Les juges firent preuve de pitié et de grandeur d'âme.

Eu égard à mes bons et loyaux services, Mistress Tipps fut condamnée à être pendue et non à monter sur le bûcher ; la torture lui fut également épargnée.

Le chapelain Peeppy l'assista et la réconcilia avec le Ciel, en lui faisant prendre en aversion toutes ses fautes passées.

Elle marcha au supplice avec vaillance et résignation.

— Benjamin, dit-elle, il ne faut pas trembler ainsi. Vous vous feriez mal voir par vos chefs si vous démontriez quelque faiblesse. Les juges ont été bien généreux, car ils n'ont pas prononcé la confiscation de mes biens. Je vous les ai légués par un

testament en due forme. N'oubliez pas, mon ami, que vous devez porter six aunes de taffetas rose à Miss Parsons et que Mistress Bitterstone nous doit encore trois couronnes deux shellings pour la dentelle et les lacets qui furent livrés pour la robe de noce de sa fille. J'ai commandé du miel noir de Hongrie à Miffins ; n'omettez pas d'en prendre tous les soirs, car vous avez une tendance à vous enrhumer depuis quelque temps. Au revoir, mon ami. De Là-Haut, je veillerai sur vous et sur notre boutique.

C'était une femme d'ordre, Messieurs, et je suis certain qu'elle m'a beaucoup aimé malgré ses erreurs.

*

* *

Je me désistai de ma charge en faveur

d’un lointain cousin, dont la réputation était sans tache et qui, j’en étais certain, ferait honneur à Tyburn.

J’achetai une petite ferme sur les confins de Dulwich… Oui, Messieurs, j’eus le triste courage de quitter Tyburn.

J’élevai des poules et des canards et, dans mon jardin poussèrent, des roses purpurines dont les plants provenaient de la closerie de Sir Billoughsby.

En l’année 1783, les démolisseurs firent leur besogne à Tyburn, qui disparut de Londres. Comme je n’étais plus de ce monde, cette douleur me fut épargnée car, là où je prends ma part d’éternité, les peines et les joies sont d’une autre essence.

À l’endroit où se trouva jadis la mercerie de Mistress Squeak, on a bâti

une belle maison de maître ; j'y reviens tous les ans, le jour ou plutôt la nuit d'anniversaire de l'affreux drame de Bushy Forest. Les habitants, après quelques frayeurs premières, ont fini par s'habituer à ma tranquille apparition. Si d'aventure, sur le coup de minuit, ils me rencontrent dans les corridors, ils me disent gentiment :

— Bonne nuit, Sir Benjamin !

Et je leur rends leur politesse en leur faisant une belle révérence.

Ce soir, comme ces braves gens étaient absents, et comme je ressentais un incontestable désir de bonne compagnie, je me suis laissé conduire par mon étoile, et j'ai eu grand plaisir à me trouver au milieu de vous. Bonne nuit, Messieurs, et si, d'aventure, des dames se trouvaient

encore dans l'auditoire sans que mes regards ne les découvrissent, et pour autant qu'elles ne soient ni sorcières ni filles de mauvaise vie, je leur présente mes hommages.

Il se fondit en une petite vapeur blanche qui flotta quelque temps au-dessus de la braise du foyer et finit par s'envoler, comme à regret, par la cheminée.

Histoire d'un fantoche

Je suis Mayeux… Eh ! que dis-je ? Je suis Uriah Chickenhead !

Un ridicule polichinelle, haut comme trois pommes, gibbeux et bancal, odieusement accoutré à la mode de 1830, avait pris soudainement la parole.

— Citoyens, reconnaissez le Bonhomme Mayeux, né en France, à l'ombre du Louvre… Oho ! c'est-il du saumon mariné que vous voulez ?… Pardon, vous ne pourriez me comprendre ! J'ai bien dit « Mayeux », ayant par émigration forcée acquis droit de cité en Angleterre ! Si parfois je mêle à mon discours de mesquines offres de

service, pour vous vanter l'excellence de certaines denrées délectables, veuillez n'y prendre garde ! C'est là justement le mystère de ma personne.

... La voix douce murmura une formule de bienvenue et ajouta :

— Parlez donc, Monsieur Mayeux. J'ai bien dit « Monsieur Mayeux » et non « Uriah Chickenhead »...

— Ah ! s'écria le nabot, vous êtes certainement un grand magicien, monsieur, car voici que je sens une étrange légèreté régner sur mes esprits et une lumière pure les baigner ; je vais enfin pouvoir parler comme je l'entends.

» Il faut que je vous fasse un cours d'histoire.

» 1830 ! Année éternelle et prodigieuse ! Un trône chancelle :

Charles X tombe de cheval et Louis-Philippe apparaît, un parapluie sous le bras. C'est un bon et solide bourgeois, tout comme moi !

» Car je suis le bourgeois de France, le citoyen au bon sens, à l'esprit en bel et juste équilibre. Atlas en redingote, je charge une partie du monde sur mes épaules dévouées.

» Et pour se venger de toutes ces vertus, les malicieux et les factieux me firent ainsi que vous me voyez : bossu, bancal, chassieux, ridicule et repoussant dans ma chair comme dans mes habits. Car je ne fus qu'une caricature, qu'un être immobile à deux dimensions, consigné dans l'opprobre et la risée, sur du méchant papier à trente sous la rame et né de la haine et du mépris.

Ainsi je restai jusqu'au jour où le roi, faible devant la multitude, s'enfuit en Angleterre en l'année 1848.

Mais il en fut de la forme comme du Verbe qui devint chair.

— Oyez, citoyens, comment de caricature bafouée, je devins homme de mérite mais de vie décevante.

LE BONHOMME MAYEUX

En 1849, je n'étais qu'une sotte image, tavelée de rouille et tachée de graisse, épinglée sur une porte de placard dans les cuisines du château de Claremont, à cinq lieues françaises de Londres.

Le cuisinier Trochard, soldat de Valmy et demi-solde, dévoué au roi en exil et à sa fortune, dans un geste de rancune, me cloua à cette place comme à un pilori.

— C'est toi, sale merle, bavard et stupide, qui portes la faute de la perte royale, me criait-il après boire.

Et, non content de m'accabler d'injures, il me lapidait de rogatons et

d’ordures.

Un historien lui aurait certes donné tort, mais Trochard savait à peine épeler les gazettes venant de France.

Heureusement, aux créatures idéalement plates les peines et les souffrances des êtres à trois dimensions sont épargnées, et je n’éprouvai ni goûts de révolte ni désirs de vengeance.

Jusqu’au jour… à la nuit, pour être plus véridique…

Il y avait un fantôme à Claremont.

Les raisons de ses errances nocturnes et de sa lamentable survie, je n’ai pu les connaître que plus tard.

C’était une chose pâle et chétive glissant silencieusement dans le clair de lune, parfois soupirant et gémissant.

Je crois bien que, au début, il fit peur

aux domestiques, à l'exception de Trochard qui, l'ayant surpris une nuit qu'il s'était attardé à boire du dognose, le traita de moisissure et essaya de le chasser à coups de torchon.

Par une nuit particulièrement maussade et brumeuse, il passa à travers la porte close et s'arrêta devant le placard où je faisais si pauvre figure.

— Bonsoir, dit-il.

Les tristes créatures bidimensionnelles n'ont pas le privilège de la parole, et je ne pus lui rendre sa politesse.

— Pourquoi prenez-vous ma place ? continua-t-il plaintivement. Car, en vérité, elle m'appartient.

Mon silence semblait le peiner.

— Mon nom est Chickenhead, dit-il,

Uriah Chickenhead… Et, de l'avoir entendu dire par le très grossier et incivil M. Trochard, je sais que l'on vous appelle le Bonhomme Mayeux. Bonsoir, Monsieur Mayeux !

Sur quoi il partit, car une horloge sonnait une heure du matin.

Quand il revint une des nuits suivantes, il se dirigea droit vers moi et reprit la parole.

— Ce placard est à moi, Monsieur Mayeux, parce que j'y ai volontairement laissé ma vie. J'étais valet de chambre au château de Claremont, quand j'y tombai amoureux de la cuisinière. Elle se nommait Sarah Pinkslop, Monsieur Mayeux, mais elle préféra donner son cœur et sa main à un lourdaud du voisinage, le fermier Parkinson. Je ne pus

survivre à une si grande douleur et, dans ce placard, je mis fin à mes jours en me pendant à l'aide d'une cravate de soie brune. Je ne sais pourquoi je reviens chaque nuit à l'endroit de ma grande peine, Monsieur Mayeux, mais je crois bien que j'en ai l'obligation.

Depuis cette nuit, je devins en quelque sorte le confident du spectre de feu M. Uriah Chickenhead, mais je dois avouer que ses discours étaient sans grand intérêt.

Une nuit pourtant il me parut qu'un changement était intervenu dans son chétif esprit de revenant.

— J'ai pu m'entretenir avec un fantôme de grandes connaissances, dit-il. Il paraît que le fait d'avoir pris ma place dans mon placard, vous a créé quelque

obligation à mon égard. Je pourrais, par exemple, vous contraindre à errer en mon lieu et place dans ce château, mais comme je suis bon et honnête, et ennemi des querelles, je préfère m'entendre avec vous.

Il se passa encore quelque temps avant qu'il voulût s'expliquer davantage.

— Un et deux font trois !

Ce fut cette vérité arithmétique qui décida de notre double sort, celui de Mayeux, image, et de Chickenhead, fantôme.

La vaporeuse figure de mon compagnon de minuit ne cessa de répéter l'axiome des chiffres, comme s'il proclamait les aphorismes sacrés de l'Évangile. Pourtant, c'était la Bonne Parole qui coulait de ses lèvres feues.

— Un et deux font trois ! Mon collègue savant du monde de l'au-delà de la mort est, selon les murmures éternels que ma mémoire retient sans que mon esprit les comprenne, versé en des sciences anciennes et nouvelles, appartenant au trésor infini du savoir de la divinité : science tantrique, connaissance hermétique des prêtres comme des initiés… Il m'enseigne que les fantômes, formes simples de la vie pensante, sont créatures à dimension unique… Vous, Monsieur Mayeux, né d'une vaste pensée humaine, avez acquis une dimension double… N'en tirez aucun orgueil, hélas, car chacune de ses dimensions ajoute un poids effroyable à l'essence !… L'homme et les choses qui sont de son domaine, créations tridimensionnelles, sont lourdes

et grossières au-delà de toute imagination. Il se peut qu'une science de l'avenir, encore jalousement cachée dans l'inconnu, leur octroie la connaissance des êtres qui se meuvent sur un plan encore fort mystérieux : celui d'une quatrième et dernière dimension. Les rêveurs qui les auront revêtus des incroyables atours des dieux, mourront d'effroi et de douleur en les découvrant des millions de fois plus denses que le fer et le plomb, écrasés par la matière, incapables d'un geste vers la lumière… Ah ! Monsieur Mayeux, c'est la dernière fois qu'il me sera donné de tenir le langage des êtres proches de l'essence des dieux. Mais peu m'importe ! Je n'ai su m'évader des liens de la terre. J'ai continué à chérir éperdument mes propres chaînes… À cette heure, vous jouissez de

l’insensé privilège de toucher de tout près à la plus grande erreur des hommes.

Le fantôme d’Uriah Chickenhead se tut. Sa voix qui paraissait naître de la pâle vibration des rayons de lune, reprit sur un mode monocorde :

— Un et deux font trois !

Son regard d’eau verte s’attacha à mon immobile silhouette.

— De pensée vous serez bientôt homme, Monsieur Mayeux, et moi je le redeviendrai, car nos dimensions vont s’unir.

Il se mit à faire des gestes assez étranges, qu’on aurait pu prendre pour d’inhabiles exercices de gymnastique.

Il élevait les bras, tordait la tête, balançait les jambes, agitait les mains.

Lentement je le vis fondre dans la

clarté lunaire. Un vent glacé souffla, arracha de la cloison le papier qui retenait ma figure captive et le fit valser dans l'espace à la façon d'une feuille morte.

Je tombai tout à coup à plat sur le sol et je ressentis pour la première fois la souffrance, celle que vous vaut une chute de trois pieds sur un carrelage de grès rouge.

Monsieur Mayeux, image, était devenu, par une magique fusion de dimensions, Monsieur Mayeux, homme.

*

* *

J'avais gravi en clopinant un escalier de marbre bleu, quand je fis ma première rencontre.

Elle se tenait sur un vaste palier dans la lumière rose d'un lampadaire, et se

courbait sur une canne à pommeau d'ivoire.

Je reconnus d'abord un gros jabot, puis une redingote puce, puis un visage un peu lourd où les soucis et les désenchantements sans nombre avaient laissé des sillons pleins d'ombre : le Roi Louis-Philippe. Il me vit et m'observa sans émotion.

— Bonhomme Mayeux, dit-il d'une voix douloureuse, vous voilà enfin ! Il est juste que vous ayez pris place parmi cette lamentable armée de fantômes qui m'annoncent ma fin prochaine.

— Sire, dis-je, je ne suis pas un fantôme, mais à vrai dire…

Il ne parut guère m'entendre.

— Je mérite votre ultime visite, Bonhomme Mayeux. Vous êtes le symbole

de ma chute, la raison de ma faillite, la forme hideuse de ma désespérance. Car j'ai cru en vous, et j'ai eu l'immense tort de ne pas croire en votre laideur. Vous êtes la limace sur la salade, le sale bourgeois, celui qui perd, par sa sottise, le régime qui l'accueille et essaye de bâtir sur sa bosse et ses pieds bots.

Il éclata d'un rire terrible et me tourna le dos.

— Sire, m'écriai-je, vous vous trompez. Je suis… euh !… euh !… je suis Uriah Chickenhead !

Il ne m'écouta pas et s'éloigna, accompagné par le staccato de sa canne.

Il décéda dans la semaine.

*

* *

Je m'établis dans Borough, où

j’ouvris une épicerie de bonne apparence.

Comment et par qui je reçus ample crédit, voilà ce dont je ne puis me souvenir, si même je l’ai jamais su.

Mais je sentais bien qu’en moi s’agitaient et agissaient des forces contraires.

Ainsi, quand il fallut faire peindre l’enseigne, j’avais bien l’intention de voir figurer sur la façade : « Mayeux – Épiceries fines – Vins, liqueurs, spécialités de France ».

Pourtant le peintre traça en grosses lettres de couleur : « Uriah Chickenhead – Épiceries ».

J’avais beau me présenter aux clients comme Monsieur Mayeux, ils ne m’appelaient pas moins très poliment : Monsieur Chickenhead, et les

fournisseurs, ignorant mes lettres signées Mayeux, m'adressaient des factures au nom d'Uriah Chickenhead.

Je suis homme de discours et comme, de l'autre côté de mon comptoir, les auditeurs ne faisaient pas défaut, je débutais souvent par un sonore : Citoyens !

J'avais l'intention de leur parler chartes et libertés, et pourtant j'ajoutais aussitôt : – je vous affirme qu'il n'existe de meilleur cirage que celui de Warren !

J'avais connu en France un joli garçon au visage pâle et doux de jeune fille, M. de Musset, qui écrivait, ma foi, de bien jolis vers, dont certains me chantaient encore dans la mémoire.

« Pâle étoile du soir, messagère

lointaine. »

Je me promettais parfois de les réciter à quelque jolie pratique, mais je n'arrivais qu'à glapir avec une voix de colporteur :

Cirage Warren pour souliers
Vous met du soleil aux pieds.

Un jour, un ivrogne ouvrit la porte de ma boutique d'un coup de pied tellement brutal que ma sonnette se détacha.

— Tonnerre de Valmy ! rugit-il en me voyant. Voici le Bonhomme Mayeux !

Je reconnus avec colère l'infâme Trochard.

— Pardieu ! m'écriai-je, voilà un geste dont vous allez vous repentir, sac à

vin !

Et je sautai sur ma canne… Euh ! c'est-à-dire…

En vérité, je m'inclinai en murmurant :

— Vous vous trompez, Sir, je suis Uriah Chickenhead.

Et au lieu de m'emparer de ma canne pour infliger au faquin une bastonnade méritée, je pris un cigare et le lui offris.

Et ceci est l'histoire, Messieurs, du bonhomme Mayeux… euh !… non… d'Uriah Chickenhead…

*

* *

— *Monsieur Mayeux, dit le Chat Murr comme le curieux bonhomme allait se retirer dans l'ombre, vous souvenez-vous des gestes que fit le fantôme d'Uriah Chickenhead, la nuit mémorable*

où vos dimensions, se fondirent ?

Le bonhomme se gratta le menton.

— Eh ! sans doute… Ce n'est pas plus difficile que cela.

Il se mit à gigoter comme un lapin aux mains du boucher, tordit ses jambes cagneuses, fit des grâces et des courbettes, et…

Soudain il s'effondra.

Un carré de papier, où on pouvait distinguer les formes et les couleurs d'une méchante caricature, tournoyait lentement dans le vide.

Elle glissa vers le foyer où une flamme s'empara d'elle et la dévora.

— Et de trois ! soupira Murr.

Un marin raconte…,

Chaucer comptait parmi ses pèlerins un brave homme barbu, sentant le goudron et le chanvre, qui écouta attentivement les histoires de ses compagnons sans prendre lui-même la parole.

Pourtant un marin a généralement bien des choses passionnantes à raconter à ceux qui restent enfermés entre les horizons étroits de la terre ferme.

L'homme qui se montra à nous prit la place de son taciturne collègue, perdu au fond des âges.

Et son histoire nous parut, entre toutes, étrange et incroyable, bien qu'elle se passât de la magie des mers

lointaines et des terres inconnues.

« L'aventure a souvent des jambes de plomb, et choisit comme nef un fauteuil au coin de l'âtre. »

LA TERREUR ROSE

Socrate Birdsie hocha pensivement la tête et me dit :

— Je regrette, Biddy, que tu ne repartes avec nous. Non, non, ne promets rien, *poor old fellow !* Quand nous reviendrons tu ne seras plus ici… Tu ne serais pas le premier que ces damnées carrières de kaolin auraient rendu fou.

Goorman, le timonier flamand, approuva.

— Nous ne serons plus que quatre pour conduire le « May Bug » de Fowey à R'dam avec un plein chargement de china-clay. Ce n'est pas trop, mais le vent est bon et la mer est de belle humeur. Tu n'es

pas un très bon matelot, Biddy, mais tu as de l'instruction et ta conversation sert à bourrer les heures creuses, quand le vent tombe et que les marées sont contraires. Tu m'as appris beaucoup de choses qui ne se rapportaient pas à la mer, car aux choses de la mer… aha !… il ne faut pas m'en vouloir d'en rire un peu, tu t'y entends comme un zèbre, mais tu cours moins vite…

Socrate Birdsie, le patron, me serra la main.

— On s'en va… Dans deux heures, il nous faut être sortis de la baie. Si tu veux suivre le conseil d'un homme qui n'est pas tout à fait une bête, tourne le dos à ce patelin de poudre de riz et prends la route de l'ouest vers Salisbury, ou de l'est vers Winchester.

Je déclamai quelques vers qu'à tort ou à raison j'attribuais à Coleridge :

Je ne serai pas du voyage,
Mais qui dira bu s'en ira mon cœur ?

— Bien, dit Goorman, du moment que tu parles à la manière des petits faquins à la Sainte Valentine, il est temps de se dire adieu.

Pendant quinze mois, j'avais fait partie de l'équipage du petit schooner, le « May Bug », qui transportait du kaolin de Fowey et du ciment de Portland en Hollande et en Belgique, et le capitaine comme le second, m'aimaient bien, malgré des états de service sans grands mérites.

— À propos, murmura Socrate, il ne

faudra pas trop rechercher la compagnie du clergyman de Barnstaple. À mon avis, cet homme du Severn…

Il chercha une fin de phrase et, ne la trouvant pas, s'en alla en balançant la tête d'un mouvement pensif et attristé qui lui était familier aux graves instants de réflexion.

Je restai seul sur la jetée, à trente pas d'un petit butor étoilé, juché haut sur la pièce médiane d'un vieux duc d'Albe ; une barnache fila à grands coups d'aile au ras des vagues et, à l'intérieur des terres, une locomobile, actionnant les treuils de l'une des carrières, siffla éperdument.

Un poignant sentiment de solitude me pinça le cœur. J'aurais voulu me lancer au pas de course à la suite de mes compagnons, dont les silhouettes penchées

avaient disparu derrière le môle, mais un sot amour-propre me retint.

J'étais encore là, dans la silencieuse compagnie du butor gris, quand le schooner, focs gonflés, glissa sur l'eau, son beaupré pointant du bec vers la côte française.

— Je me demande ce que Socrate a bien voulu dire en faisant allusion à l'homme de Barnstaple…

— Rawoo ! fit le butor en virant brusquement sur l'aile et en se perdant dans l'éblouissement azuré de la vastité marine.

— Ah, dis-je, comme tout cela est délicieusement *bleu !*

Je gardais les yeux obstinément fixés sur l'immense nappe de la mer et du ciel conjugués, faisant un effort pour ne pas

tourner la tête.

Car, une fois le regard tourné vers la terre, je savais que le *bleu* disparaîtrait et ferait place à une teinte envahissante, hallucinante, irrévocablement *rose* : le chemin qui fonçait à travers la dune couverte de chardons d'une teinte tendre qu'on ne rencontre que là, les deux sémaphores peints à la chaux rose, les étamines roses d'un mât à signaux, et enfin la formidable carrière de kaolin rose, abandonnée aujourd'hui parce qu'on ne chargeait plus que le kaolin blanc et jaune, par les jeux de l'offre et de la demande étrangère.

— Je sais ce que c'est, mon ami. Cela commence par un enchantement sans bornes. On se croit au cœur d'un paradis, d'une précieuse et monstrueuse pierre

d’Orient. C’est la magie rose qui vous a saisi, qui vous garde dans son emprise, qui opère par envoûtement sur vos sens et vos esprits…

C’était sur ces mots que j’avais pris congé la veille de l’homme de Barnstaple, celui contre qui mon brave Socrate Birdsie avait essayé de me mettre en garde, au moment de nous séparer.

*

* *

Le rose n’est pas une couleur, c’est le bâtard du rouge triomphant et de la lumière coupable ; né d’un inceste où l’enfer comme le ciel ont joué un rôle, il est resté la teinte de la honte. Mais cela, je ne l’ai senti que plus tard, quand il m’était devenu impossible de sortir encore de la géhenne.

La connaissance d'après coup, celle qui arrive trop tard pour vous sauver, me rappela que le rose est jumelle à l'horreur.

Pleur sanglante des poumons phtisiques, mousse aux lèvres des hommes qui meurent la poitrine percée, tissus visqueux des fœtus, prunelles affreuses des albinos morbides, témoin du virus et du spirochète, compagnon des sanies et de toutes les purulences, il a fallu l'innocence et l'admiration des enfants et des jeunes filles pour l'entourer de désirs et de préférences, et cela même démontre sa malice et sa ténébreuse essence.

*

* *

La carrière béait à ciel ouvert, profonde de cent vingt pieds, son fond

envahi par les eaux pluviales qui en faisaient un lac où se blottissait la tendresse des aurores – la seule excuse du monstre.

Les parois étaient abruptes, d'une netteté de muraille de précipice, et éveillaient cette horreur verticale, qui précède d'une seconde le plus fatal des vertiges.

Leur matière grasse et cohésive avait permis aux machines d'y couper comme dans une monstrueuse pâtisserie, n'y laissant ni protubérances, ni sillons, ni ombres portées.

Cela ne permettait au regard ni point d'appui, ni repos ; la vue tombait à pic dans le lac, avec une rigidité de fil à plomb.

J'y revenais depuis dix jours,

recherchant avec une fièvre bizarre le minuscule cercle, heureusement sombre, dépassant le haut bord et qui était le reflet de mon visage inquiet penché sur cette terrible féerie.

Je prenais de hâtifs et rebutants repas à une demi-lieue de là, dans une auberge aux murs de calcaire rose, mangeant de filandreuses viandes roses, un pain rosi par l'ergot, buvant une bière rosée comme un petit vin d'épicerie et servi par une maritorne aux joues, aux lèvres, aux mains roses, roses, roses.

Je m'enfuyais, la nausée aux lèvres, pour reprendre aussitôt ma place de damné au sein de cette douceâtre splendeur.

L'homme de Barnstaple n'apparut qu'à l'heure où un bien curieux projet

venait de germer dans mon esprit.

*

* *

— Que voulez-vous faire de cette ligne, cet hameçon et ce morceau de viande crue ?

Il ajouta à mi-voix :

— De viande rose ?

Il se tenait à mes côtés, détournant la tête des profondeurs du lac, et je lui sus gré de porter un costume noir de clergyman et non un des atroces complets roses que les rares insulaires que je rencontrais, revêtaient avec une prédilection marquée.

— Je veux pêcher, dis-je. Je vais amorcer cette ligne, qui est très longue comme vous le voyez, et la jeter dans cette eau.

Il passa la main sur son front en sueur.

Pouah !… Je vis des gouttes grasses et *roses* perler sur ses tempes, et mon cœur se souleva de dégoût.

— Naturellement vous ne prendrez rien, dit-il avec effort. Ces eaux se refusent à toute eclosion de vie.

— Naturellement, approuvai-je.

Et je jetai ma ligne.

Elle y resta trois jours et quand je la remontai, l'amorce était intacte ; seulement, d'avoir reposé sur le fond, elle était complètement engluée de rose tendre.

*

* *

Je crois pourtant que l'envoûtement rose, comme je l'appelais, commençait à perdre son emprise sur mon esprit ; des projets de départ se formaient lentement ;

je commençai même une lettre à l'adresse de Socrate Birdsie où je sollicitais un nouvel engagement à bord du « May-Bug ».

Le soir, je retrouvais l'homme de Barnstaple – il s'appelait Tartlet, un nom amusant et un peu ridicule – dans une taverne proche des carrières blanches où l'on échappait enfin à la hantise rose, et où l'on buvait une assez honorable bière brune de Portland.

Peu à peu, nos conversations dévièrent de la norme première, jusqu'au soir où Tartlet poussa un cri et frappa la table d'un tel coup de poing que nos verres furent renversés.

— Cela ne mord pas, cria-t-il, et pour cause !

— Que voulez-vous dire ? demandai-

je, car j'étais à mille lieues de pensée de ma pêche inutile.

— Il ne mord pas, parce que vous vous servez d'un appât *rose*. Pourquoi la grenouille ne mord-elle pas à un bout de chiffon vert, et se jette-t-elle avidement sur un bout de laine rouge ? Pourquoi le taureau méprise-t-il une écharpe bleue et s'en prend-il avec fureur aux oriflammes écartâtes ? Pourquoi le toucan orange pourchasse-t-il avec rage les passereaux gris et laisse-t-il en paix les oiseaux au plumage bariolé d'Arlequin ? Demain, c'est *moi* qui irai à la pêche, et j'accrocherai un morceau d'étoffe noire à l'hameçon. Ah !… je l'obligerai bien à sortir de sa paix affreuse après tout ce qu'*il* m'a fait souffrir avec son sale rose !

Il bégayait de colère et l'écume lui

venait aux lèvres.

Devant cette étrange fureur, je n'osai lui demander qui était cet *i l* mystérieux qu'il accusait de sa souffrance.

*

* *

Au petit jour, comme je gravissais la dune, je vis Tartlet s'avancer jusqu'au bord de la carrière rose et apprêter sa ligne.

L'aube se levait à peine, mais sa silhouette se détachait très nettement sur l'horizon, hélas !… rose à souhait.

Il est heureux pour moi que je n'étais pas à ses côtés, sinon son épouvantable sort aurait été le mien.

D'une main sûre, il jeta le filin. Je vis un large carré d'étoffe noire voltiger dans l'air et disparaître dans la profondeur.

Alors…

Je crois bien que le sol trembla, car je fus jeté face contre terre. Quand je levai les yeux, je vis la sombre silhouette de Tartlet, les bras levés dans un geste d'ultime horreur, se découpant sur le ciel matinal.

Mais quelque chose avait changé dans l'aspect lointain de la carrière.

Un cône gigantesque d'un rose *éblouissant montait de son centre, forme massive qu'on aurait pu prendre pour un volcan naissant brusquement dans la vastité. Mais cette forme était agitée d'une vie monstrueuse ; bien vaguement, il est vrai, je crus y distinguer d'abominables apparences humaines, et cela grandit, monta vers le ciel.*

Puis j'assistai à une scène d'inexprimable horreur.

Tartlet s'était mis à grandir également. Il devenait gigantesque ; sa tête heurta un nuage et s'y enfouit, mais au fur et à mesure de cette infernale croissance, son corps devenait brumeux, vaporeux, pour n'être bientôt plus qu'une ombre démesurée.

Un immense éclair déchira le ciel, une explosion épouvantable ébranla la terre et je voyageai comme un oiseau au-dessus des dunes qui s'effondraient, le long d'une mer qui envahissait la grève de ses vagues rugissantes.

*

* *

Il faut croire que la Sagesse Infinie a

voulu conserver la vie à l'unique témoin de cette abomination.

Une tornade colossale ravagea la contrée, mit Salisbury et Winchester en ruines, atteignit Londres après avoir porté la désolation dans le pays des Downs. Un raz de marée monstrueux cueillit en pleine Manche des cargos de deux mille tonnes pour les mettre à sec sur le sable, loin de la mer.

Alors que des milliers d'hommes perdirent la vie dans le cataclysme, je m'en tirai sans la moindre égratignure.

Pourtant, je n'eus garde de souffler mot de mon aventure, car l'asile de Bedlam est de trop bénévole accueil pour les bavards sans connaissance.

Deux ans plus tard, ayant repris service à bord du « May Bug », j'étais de

passage à Altona, quand une collision avec un vapeur suédois envoya notre pauvre schooner pour trois semaines en cale sèche. Alors que mes compagnons regagnaient l'Angleterre, je restai à Altona comme garde-bord.

Je ne suis pas un pilier de taverne et je préférais aux kneipen, certes accueillantes, une salle de conférences populaires où des hommes de grand savoir prenaient la parole.

Je m'y liai bientôt d'amitié avec un gros professeur, barbu et chevelu, de mine terrible, mais au demeurant l'homme le plus doux du monde.

Herr Doctor Graupilz avait été attaché pendant vingt ans à l'observatoire de Treptow et, après sa retraite, il continuait à partager sa science avec les humbles

d'Altona, sa ville natale.

Entre deux verres, je lui racontai mon aventure et, à mon étonnement, il garda un visage très grave.

— Je me rappelle, dit-il d'une voix altérée, qu'il y a deux ans – oui, c'était à l'époque du grand cataclysme dont vous venez de me parler – un grand nuage cosmique fut visible dans le champ de la constellation du Sagittaire. Nous l'avons photographié à plusieurs reprises et avons constaté, non sans en rire un peu, qu'il avait une forme vaguement humaine. À ce moment, Hopps, de Mount Wilson, observait une nova parue dans le champ de cette même constellation, et il remarqua que le nuage se dirigeait vers elle avec une vélocité inouïe. Nos appareils ne nous ont pas permis de le

suivre plus longtemps ; mais Hopps estima qu'une nouvelle galaxie naissait dans cette région désolée de l'espace céleste.

Le Dr Graupilz avait davantage parlé pour lui-même que pour moi, et je ne comprenais goutte à ses savantes paroles.

Il daigna pourtant se mettre à mon niveau en expliquant :

— En supposant qu'un homme soit désintégré, non en atomes, ni en électrons, mais en énergie pure, dont peut-être certains nuages cosmiques sont composés, il prendrait presque forme d'univers dans l'espace. Ainsi, peut-être, l'Intelligence Suprême en a-t-elle agi avec les Grands Révoltés de Sa première création… Mais l'esprit – l'âme si vous voulez – aurait-il participé à cette monstrueuse

transformation ? Je ne le crois pas.

— Ainsi, murmurai-je, Tartlet ?…

— Est peut-être posé à la naissance d'un univers. Dans un ou dix milliards d'années, cent peut-être, car le temps est un minime facteur dans la vie du Ciel, Tartlet aura formé une galaxie avec des globes habités, un ou plusieurs soleils, des satellites, des systèmes planétaires, et son esprit sera sur elle, lui assignant ses lois, bonnes ou mauvaises selon son intelligence.

— Dieu ! m'écriai-je.

— Tartlet-Dieu, répliqua le savant en souriant ; et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ?…

— Mais le cône rose ?… balbutiai-je.

Il haussa les épaules.

— Ne m'en demandez pas tant, cher

garçon. Appelez cela, si vous voulez, la catalyse rose. Pour ma part, j'ai toujours cru reconnaître dans ce mystère que les savants nomment ainsi, une certaine intelligence froide et ordonnée.

— Ce sale rose ! m'écriai-je à bout d'arguments et de compréhension.

— Eh ! dit le professeur Graupilz, je me souviens que l'analyse spectrale du fameux nuage cosmique révéla cette teinte, mais cela ne prouve rien, beaucoup moins que rien. Et sur ce, l'ami, fermons la parenthèse, car c'en est une parmi les innombrables erreurs et hypothèses dont se compose la science des hommes…

L’histoire du fou

Et, dans la tremblante clarté des chandelles, parut un homme qui, manifestement, était fou…

LE UHU

Mes compagnons étaient passablement ivres.

— Je voudrais savoir, commençai-je.

Six têtes se levèrent, méfiantes.

Les gens de la mer et de la côte n'aiment pas qu'on les interroge, même après avoir eu les boyaux lavés de whisky gratuit comme l'eau du bon Dieu.

Surtout quand des schooners suspects rôdent par les brumes déchirées d'appels mystérieux, la méfiance règne en maître.

— Je voudrais que vous me racontiez…

Six grognements de bête traquée, six regards de haine et de crainte.

Un décor de vétuste misère entourait leur défiance et ma vaine curiosité : une auberge-chaumière, où l'on tirait le whisky à même la futaille goudronnée, une immense caisse de bois rougeâtre servant de comptoir et encombrée de gobelets de fer, une table et des escabeaux poisseux, un tenancier d'une laideur de sujet de musée – un nain bossu, trapu et noir comme une locomotive, au regard fou – et tout cela sous la lueur de sang et de crime d'une gigantesque lampe de cuivre, splendide, à la flamme ronde et grosse comme une pomme d'un verger d'enfer.

— Oui, j'aimerais beaucoup savoir…

Peinés et furieux d'avoir été pris au piège des boissons généreusement offertes, ils ne touchaient plus au whisky, noir comme une mauvaise saumure.

La pouilleuse auberge était au centre d'une immense lande déserte, aux marécages féroces, qui ne rendaient jamais la proie de leurs boues fétides, où la jungle grise des ajoncs était peuplée par toute la gent madrée et maléfique des eaux stagnantes : courlis qui crient à la mort et poignardent les ombres de leurs becs de cauchemar, foulques mécaniques, bécassines criardes, jaquets téméraires, sarcelles tourmentées, canards siffleurs ivres de pourriture, tadornes guetteurs, macreuses brutales, chevaliers mélancoliques, grèbes mystérieux, butors lamentables, pluviers pleurards, poules d'eau malodorantes et vilainement griffues, vanneaux souples et râles boueux.

Au Nord, courait la ligne d'encre pâle

de la mer ; vers l'Ouest, trois ou quatre toits de chaume fumaient chichement sur le bord des tourbières ; ailleurs, c'était l'horizon vide où surgissait parfois le vol solennel des échassiers migrateurs.

— Eh bien ! dis-je, je voudrais savoir… Je voudrais qu'on me parle du Uhu.

— Damnation !

Six bouches tordues de stupeur et de colère crièrent le juron ; les petites vitres noires et luisantes de nuit en frémirent.

Je baissai la tête.

— Je ne savais pas… commençai-je.

— Il faut savoir, dit l'un.

— Vous avez osé, dit l'autre.

— Vous êtes fou et mauvais.

— S'il nous arrive quelque chose cette nuit, on vous tue.

— Oui, nous vous tuerons.

— Mais… protestai-je faiblement, le cœur fouillé par l'angoisse.

— Parler de cela cette nuit !

— Cette nuit entre toutes les nuits !

J'entendis alors les gifles du vent contre le torchis des murs, et des voix au-dehors raillèrent étrangement notre terreur.

— Des tadornes, dit l'un des hommes.

— Non, la tempête qui se lève, fit un autre.

— Des tadornes quand même, dirent-ils enfin rassurés.

— Versez du whisky, dis-je alors à la locomotive humaine.

— Nous ferions mieux de prier maintenant, dit l'un des hommes.

Un murmure d'abeilles lasses emplit

la pièce ; il monta en un crescendo douloureux, pour se terminer en un amen sec et net comme un claquement de mâchoire.

Une vague de silence passa, plus affreuse qu'un ouragan de colères et de rages – et je vis que toutes les figures s'étaient tournées vers la poix luisante de la fenêtre.

Une fenêtre dans la nuit est une épouvante. J'ai connu des gens qui devinrent fous rien que pour avoir attendu l'être de cauchemar, surgi des ténèbres, qui collerait sa mortelle face aux carreaux. Mais la nuit, derrière le verre, était si sombre qu'elle envoyait des reflets noirs dans la chambre comme pour voler notre lumière et notre chaleur.

Tout à coup, un grand cri d'effroi

monta de nos gorges.

On courait sur la lande.

— Dieu !… Seigneur Dieu !… Ces pas au-dehors, souffla un des hommes.

— Ce sont des pas humains ! dit une autre voix.

— Cette nuit, Seigneur !

— Cette nuit entre toutes les nuits !

Contre la porte, il y eut une ruade désespérée, des cris, des larmes, de furieuses prières sanglotées.

— On ne peut pas ouvrir, dirent les hommes.

— Pitié, pour l'amour du Seigneur ! clama une voix de femme derrière la porte.

— C'est une femme ! dis-je. Ouvrez…

— Non, dirent-ils tous. – Et leurs yeux devinrent durs et mauvais. – C'est votre

faute ! Parler cette nuit de…

Mais j'avais déjà tiré le lourd verrou ; sur une bordée de jurons terrifiés, j'ouvris la porte et la femme roula dans la pièce sous une invisible poussée.

— Ciel ! s'écria quelqu'un. C'est Margaret.

— Malheureuse, que faisais-tu ?…

Mais tous se turent. Les yeux de la femme s'ouvrirent… Des yeux invraisemblables, *des yeux qui avaient vu l'Épouvante*. Un frisson la parcourut, ses dents claquèrent, puis elle murmura d'une étrange voix de rêve :

— Le Uhu…

— Damnation ! répétèrent les hommes.

Margaret s'écroula, se tassa comme un paquet de vieilles hardes et resta sans

mouvement.

Alors, du lointain de la lande, un bruit monta, insensé, impossible.

— Seigneur, nous sommes dans tes mains, gémirent les hommes.

— Seigneur, nous sommes perdus ! renchérit la locomotive humaine.

— Le Uhu, gémit Margaret.

— Silence, gueuse, charogne, bête de malheur ! hurlèrent-ils tous.

— Évoquer la chose par cette nuit, se lamenta une voix.

Le bruit sur la lande se rapprocha, plus terrifiant, plus formidablement horrible parce qu'il échappait à toutes les définitions de la mémoire et de l'intelligence.

C'était le rythme d'un pas, mais d'un pas d'une monstruosité sans pareille, la

marche d’un être inouï dont le front devait frôler les étoiles.

— Impossible, dis-je.

Et, soudain, la lande entière cria sa peur affreuse.

Un concert infernal de cris, de sifflements, de plaintes et de battements d’ailes entoura la cabane d’une tempête frénétique.

Une vitre creva comme une peau de tambour, puis une autre, et un goéland se tordit, sanglant et déchiré, sur le sol.

— Éteignez la lampe ! cria la femme. Cela les attire ! Ils vont…

On n’eut pas le temps d’obéir : une armée de monstres blancs surgissait de la nuit vers la flamme affolée.

Un cri déchira ce mascaret de folie, et j’eus la rapide vision d’un immense

courlis plantant d'un coup furieux son horrible bec dans l'œil du nain ; un long jet sombre gicla, et ce fut la nuit, le tintement aigre des bouteilles brisées, une courte chevelure de flamme bleue courant au plafond, et puis des plaintes, des plaintes…

Une vie redevenue tout à coup peureuse, depuis qu'il faisait nuit, grouillait autour de nous.

Voluptueusement je tordais des cous duvetés, j'arrachais des plumes, je brisais des pattes grêles ; à travers le bouclier tiède des plumes, mes ongles cherchaient des chairs et des entrailles visqueuses.

J'éprouvai une joie de damné à faire mourir les bêtes qui, cette nuit, n'étaient pourtant que nos frères dans la peur.

Mais la femme cria de nouveau.

— Le voilà…

La semelle monstrueuse se levait, s’abaissait près de nous ; le vent, de ses mouvements géants, battait la cahute comme des sautes d’ouragan.

Et ce fut soudain le tonnerre définitif d’un écrasement, des craquements secs, des ruptures bruyantes, des éclaboussements atroces, et mes membres s’aplatirent comme s’ils voulaient s’enfoncer dans la terre battue.

Autour de moi des agonies commencèrent, monotones, dans les ténèbres.

*

* *

Pendant des heures, j’écartai des débris de bois, de boue et de pierre, je repoussai d’ignobles choses tièdes et

gluantes, puis je vis, à travers des enchevêtrements grotesques, se glisser la lueur sale et pauvre de l'aube.

Je sentais déjà le souffle de l'air libre, iode de la mer lointaine et pourriture des fondrières proches, quand le pas sonna de nouveau, loin… loin… feutré par la distance, mais il sonna.

J'ai fermé les yeux, et puis j'ai osé.

J'ai osé regarder.

Oh Dieu ! j'espère que ce n'est pas vrai, car ce fut plus bref, plus rapide qu'un œil qui se ferme.

Je veux croire que ce fut un nuage, une fumée, un brouillard, un dernier lambeau de ténèbres.

Là-bas s'enfonçait dans l'horizon, *qu'il occupait tout entier,* un masque formidable… Deux yeux fixes regardaient

au ras de la lande, comme un rôdeur de cauchemar guette sur la ligne de faîte d'un mur…

Non, non, ce furent deux énormes trouées glauques sur l'Est, dans l'ombre de la nuit disparaissante… Ce fut cela et rien d'autre ; souvent les nuages du ciel se prêtent aux plus abominables fantasmagories… Je le répéterai toujours : *ce fut cela et rien d'autre*... car je sens qu'un Être pareil ne permettrait à aucune créature terrestre de l'avoir entrevu.

Sinon, pendant les heures de quart, au milieu des mers solitaires et livides, il reviendrait guetter au ras de l'horizon les fourmis que nous sommes, et son pas résonnerait sur le fond des abîmes marins, comme sur la lande, là-bas…

Non, je ne l'ai pas vu !… Je ne veux

pas avoir vu le Uhu !…

L'homme de la Rum-Row lit trois histoires

Un gentleman de bonne mine nous gratifia d'un large sourire.

— Je suis bien content de pouvoir vous lire, non une seule histoire, mais trois. Voyez-vous, au temps merveilleux de l'Amérique sèche, mes amis et moi avons gagné quelque argent en faisant la contrebande des spiritueux au profit de ces pauvres Yanks. Connaissez-vous la Rum-Row ? L'Avenue du Rhum ? Au large des eaux territoriales américaines, elle s'est établie en un tournemain. Là-bas, les schooners gavés de rhum, les cargos lourds de whisky attendaient le

moment propice pour faire la nique aux douaniers et aux policiers yankees, et passer leur pacotille liquide. Ah ! Messieurs, ce fut la plus belle aventure depuis les siècles de la grande flibuste. La Rum-Row a connu ses forbans, ses bourreaux, ses traîtres et ses argousins, mais elle eut également ses poètes et ses chroniqueurs. C'est une partie de l'œuvre d'un de ces mauvais, mais au fond très excellents garçons, que je vous lirai cette nuit, pour payer mon écot à votre attention.

Et l'homme de la Rum-Row parla…

LA PLUS BELLE PETITE FILLE DU MONDE

Mare… mare… the nightmare.

Cette voix de terreur montait du roof humide et moite comme un visage de condamné à mort.

Il y avait du reste un condamné à mort qui hurlait son effroyable appel de secours, au seuil de la grande épouvante divine, car Teddy Ruddle allait mourir.

Parfaitement, reprenez encore un petit verre de cette très honorable liqueur. Teddy Ruddle attendait le dernier emballage à faveurs de chanvre pour les requins et les bonites, tout comme Jack Brass, Ludwig Schnabel et Herzlich, deux

braves bougres d'Allemands qui venaient d'Altona ou de Brème, et Sammy Cow, le nègre, qui étaient partis avant lui.

Teddy Ruddle voyait des choses bien curieuses. Figurez-vous que, chaque fois qu'il ouvrait les yeux, deux ou trois petits bonshommes pas plus hauts qu'une bouteille de whisky, en pourpoints de peaux de hareng saur, venaient lui dire des choses désagréables.

Alors il accusait le cauchemar et criait de cette voix plaintive que les soirs de grand vent j'entends encore derrière le mica de cet excellent calorifère.

Mare… mare… the night mare…

Ce qui est fort bizarre, c'est qu'après la mort de Teddy Ruddle les trois petits hommes soient restés à bord pour mon plus grand ennui.

Pensez donc, ils me brouillaient drisses et filins, faisaient de grands trous dans ma misaine et riaient follement quand une voile de foc partait au souffle de la tempête comme un immense oiseau noir qui s'en allait dévorer un morceau de nuage.

Je leur ai dit souvent qu'ils n'étaient pas des gentlemen, mais ils riaient plus fort, ce qui démontrait qu'ils étaient gens mal élevés, sans amour-propre et de fort basse condition.

Mais ceci m'éloigne de mon histoire ; je vous dirai peut-être bien des choses encore au sujet de ces trois méchants pantins en casaque d'huile dorée, un soir quand on entendra jusqu'ici pleurer la mer, quand le vent, la pluie, la grêle et les choses méchantes qui habitent les nuages

de tempête se querelleront dehors, comme des buveurs de whisky peu convenables que le barman a flanqués dehors en pleine nuit froide.

Voilà, Monsieur, et je vais vous raconter mon histoire et celle de la « May Smiles », parce que vous avez une petite fille qui s'appelle… Comment donc ?

Ah ! oui, moi aussi j'ai une petite fille. Elle est bien plus belle que la vôtre, parce que c'est la plus belle petite fille du monde, mais elle s'appelle Winnie. Elle dort maintenant, et vous devez parler très bas, parce que si vous lui faites de la peine je vous frapperai avec cette bouteille et je vous ferai beaucoup de mal.

Voyez-vous, quand Ivy, la maman de Winnie, mourut, cela n'allait plus bien pour nous, et ce fut la plus bête des

misères dans une chambre fort sale de Bromley.

Ma douce Ivy avait raconté de belles histoires de « Babies in the Wood » à Winnie ; et maintenant celle-ci pleurait beaucoup dans la chambre, seule, sans maman pour la consoler, et elle me disait qu'elle voulait un grand château dans une forêt verte, avec des moutons, des voitures et des pages.

Je lui dis alors qu'elle aurait cela et je crois, Dieu me voit, que je l'ai juré.

Je suis allé trouver Isaac Pfeil, l'usurier, et je lui dis que je voulais gagner énormément d'argent.

— Bon, dit ce méchant homme que Dieu punira certainement, connaissez-vous quelque chose de la mer ?

— Non, dis-je.

— Tant mieux, dit-il, j’ai ce qu’il te faut…

Et il m’expliqua l’affaire.

— Ça va, dis-je, je conduirai ta pourriture de schooner sur la Rum-Row, mais jure-moi que, si je ne reviens pas, tu prendras soin de Winnie comme d’une princesse.

Il jura tout ce que je voulus.

— Crache d’abord par terre, dis-je, on ne peut prendre assez de précautions.

Il cracha par terre et jura encore une fois. Je fus donc très rassuré.

Non, il ne tint pas parole et pourtant il avait craché par terre. Dieu le punira horriblement.

Mais j’eus la bonne idée d’aller trouver le Krol, qui buvait du whisky au bar du « Site Enchanteur ».

Le Krol est un homme de bon conseil et dont les connaissances sont sans bornes.

Par exemple, il sait vous dire d'un trait, comme s'il buvait un verre honorable, tous les noms des Whiskies de la terre, et où on les boit, Schiedam de Hollande, Akavit de Suède, Vodka de Russie, Schnaps d'Allemagne… Vous comprenez ?

— Krol, dis-je, vous êtes un homme d'une intelligence réelle… et… – je cherchai – un grand mot pour lui plaire… – et… subreptice… Subreptice est un mot difficile et qui convient aux vastes esprits comme le sien.

Le Krol me regarda d'un air autoritaire et m'ordonna de le régaler avec le meilleur whisky de

l’établissement.

— Isaac Pfeil me donne le schooner « May Smiles », chargé de whisky et de rhum à conduire sur la Row. Cette savate de bateau tient l’eau comme une passoire ; elle ne sera pas à cent milles de Galway qu’elle descendra comme une balle de plomb. Alors nous attendrons dans la petite yole un steamer sauveteur et, au retour, cet usurier du diable nous donnera une belle prime.

— Bon, dit le Krol, l’assurance paie, ça va, mais il y a mieux à faire pour vous autres.

Il se pencha vers moi et me parla dix minutes à l’oreille.

— Exige que les caisses et les barils soient bien remplis de rhum et de whisky et non d’eau claire, comme ce damné

homme ne manquera de vouloir le faire. Il gagnera toujours assez sur le dédommagement, que sa Compagnie lui versera pour sa « May Smiles ».

Et ainsi il fut fait.

Isaac jura, hurla et pleura, mais je tins bon, disant que souvent les courants marins amenaient les caisses ou les barriques vers la terre et que je ne voulais pas m'expliquer avec les canailles du tribunal maritime.

Le fils de chienne embarqua de l'alcool à plein bord, qu'il assura du reste copieusement et scandaleusement au-dessus de sa valeur.

Mais cela n'est pas mon affaire.

Huit jours après, le Krol et trois excellents mariniers quittèrent mon bord sous une avalanche de bénédictions.

— Crois-moi, dit cet homme éminent, maintenant il tiendra gentiment jusqu'au retour, car pour du bon rafistolage, c'en est du bon.

Cette même nuit j'embarquai mon équipage : trois matelots et un cuisinier nègre – et, aux premières heures du jour, la « May Smiles » cinglait vers l'aventure toute jaune du beau soleil levant.

*

* *

À peine les brumes avaient-elles avalé l'ombre d'Ouessant dans leurs gueules énormes de goules blanches, que je fis jeter trois bouées à la mer, la yole, un bout de planche où on lisait « miles », et quelques bouteilles, qui contenaient un écrit du capitaine Mapple Rubbish, commandant la « May Smiles », apprenant

au monde que ce digne marin était mort avec calme, sérénité et beaucoup d'honneur.

Mapple Rubbish, c'était le nom que Pfeil m'avait mis sur de faux papiers, fort bien contrefaits, ma parole.

Ensuite, je me fis descendre sur une planchette à calfat le long du bord, muni d'un pot de bonne couleur blanche, et notre schooner devint le « Lovely Winnie ».

On passa ensuite une merveilleuse soirée à vider une caisse de whisky et à battre le nègre Sammy Cow.

*

* *

Et maintenant…

Oh, Dieu ! Il y a comme un grand trou dans ma tête ; on pourrait voir, à travers,

la mer, le ciel et les oiseaux qui volent.

Mais, un matin, on s'amarra au large de Long-Island. Il y avait beaucoup de steamers et de schooners qui attendaient l'humeur et l'audace des bootleggers.

On attendit. Ils ne vinrent pas.

L'horizon était piqué de longs panaches de fumée. La damnée flottille de l'Union nous surveillait sans relâche.

C'est alors que vint la tempête.

Elle arriva sur nous, noire et cuivrée ; elle sortait de l'horizon comme un monstrueux paquet de viscères d'un ventre ouvert.

J'ordonnai à Sammy Cow de dire des prières et aux matelots de carguer le moindre bout de toile, puis je dis très poliment :

— Seigneur Dieu, nous sommes entre

tes mains.

La tempête nous flanqua alors un énorme coup de pied au derrière. Ah ! la nuit bénie !

Trois patrouilleurs américains et cinq vedettes des douanes se perdirent avec tout leur sale monde à bord, et nous, nous jetâmes l'ancre dans une petite baie ravissante, au nord de Providence, où des gens bien convenables nous achetèrent tout ce que nous avions à bord à des prix impériaux, même que Herzlich pleura une heure durant parce qu'on n'avait pas demandé davantage, et que je dus lui faire entendre raison avec une corde dans laquelle j'avais fait deux nœuds.

Alors, un magnifique vent d'Est, sec comme un whisky d'Irlande, arriva majestueusement des « mountains », ou je

ne sais d'où, et nous poussa à souhait vers l'Angleterre. Tout juste comme si on l'avait commandé à l'heure fixe et à la journée, comme disait Teddy Ruddle.

Je me mis alors à faire de la philosophie.

*

* *

Hamburg ist eine schöne Stadt
Siehst du wohl !
Ja, da sind so schöne Mädchen
Siehst du wohl !
Ja, da sind so schöne Mädchen
Aber nicht so schön wie du !

Herzlich chantait.

— Herzlich, dis-je, nous avons beaucoup d'argent à nous partager. Qu'en feras-tu !

— Je vais m’acheter un ocarina en argent, me répondit-il sans hésiter.

— Cela n’est rien, dis-je.

— Alors, dit-il, je vais m’asseoir dans une Kneipe avec mon ocarina, et je n’en sortirai que lorsque je n’aurai plus un pfennig.

— Moi, dis-je, je vais acheter un château ; un château dans une forêt pour ma petite Winnie. C’est la plus belle petite fille du monde, vois-tu…

— Tu n’auras pas assez, dit-il. Cela coûte cher. Bois plutôt ton argent.

Je pourrais allonger cette histoire en vous racontant les projets de Brass, de Schnabel, de Ruddle et du nègre, mais cela a si peu d’importance. En général, ils voulaient boire, chanter et aimer les filles. Ruddle, lui, voulait parier aux courses. Je

me dis que seul mon projet était beau et pur, et que Dieu excuserait tout ce qu'un papa ferait pour la plus belle petite fille du monde.

Alors je fourrai du poison dans leur soupe.

*

* *

Ce fut Cow, le nègre, qui passa le premier en faisant des grimaces affreuses, qui nous firent rire à en mourir nous-mêmes ; mais, une heure plus tard, tous hurlaient et pleuraient, et je hurlai et je pleurai avec eux.

— Fieber… Gelber Fieber, hoqueta Schnabel.

— Oui, dis-je en contrefaisant son hoquet.

Il mourut sur l'escalier du roof.

Peu à peu, il n'y eut plus que des gémissements, puis le ronron du chat géant des voiles.

Herzlich était affalé contre la barre, les yeux grands ouverts, et les jambes raidies de Jack Brass dépassaient d'un gros paquet de cordages et de toiles goudronnées.

Teddy Ruddle avait pu regagner le roof et s'y mit à dire un tas d'insanités.

Je donnai aux morts une sépulture convenable, dans de bons sacs, et pour chacun je dis une prière.

Qu'auriez-vous fait de plus ?

Seul, Teddy Ruddle ne voulait pas mourir, mais je vis à sa figure que cela n'allait pas bien, car il bavait vilainement du noir sur ses couvertures.

*

* *

— *Mare… mare… the night mare.*

Bien que la journée fût triomphante de soleil et d'azur, il ne rentrait qu'une fumeuse lueur dans la cabine.

Ruddle et Brass avaient l'inconvenante habitude de cracher sur les hublots, ce qui les avait rendus ternes comme des tranches de corne fumée.

J'eus beau pousser doucement la porte et regarder par la fenêtre, je ne vis pas le cauchemar.

— Trois bonshommes… hauts comme une bouteille, hoqueta le mourant.

Je ne vis que deux grands cancrelats sombres qui, sur le bord d'une gamelle, se faisaient mille politesses.

— *Ils sont trois…*

— *Ils sont trois…*

Et cette phrase revint, sempiternelle comme un coup de balancier d'horloge dans une chambre où dorment de vieilles gens las de tant d'années.

— *Ils sont trois…*

Cette fois, c'était la grande voile qui ronronnait cela ; je la regardai d'une manière fort revêche, mais elle continua :

— *Ils sont trois…*

La longue houle de l'Atlantique chantait la maudite phrase maintenant, et puis le cri de la barre la répéta, et puis le vent, rabotant allègrement le gréement et les vergues, et puis de curieuses petites voix de gramophone dans la cale, parmi la pourriture de trente années de bourlingue par toutes les mers.

Je descendis dans le roof, où Ruddle invoquait toujours le hideux fantôme des

nuits sans sommeil, et je lui donnai une grande tape sur la tête avec une bouteille.

La bouteille se brisa en criant de plaisir ; Ruddle se tut.

Alors, trois petits bonshommes sautèrent sur le plancher en criant d'une voix de crécelle.

— Your Soul ! Ah ! Ah ! Your Soul ! …

Ils s'enfuirent dans la nuit qui venait. Et, tout à coup, le vent sauta.

*

* *

Le vent sauta !

Il tourna comme si l'on renversait la vapeur d'une machine.

La « Lovely Winnie » hurla, craqua, siffla, se coucha sur tribord et fouetta les vagues de ses mâts.

Le beaupré, entortillé de focs en lambeaux, pendait comme un bras cassé dans une chemise sale.

Et je poursuivis, en bavant de rage, les trois petits bonshommes qui sautaient, dansaient, en criant beaucoup de choses inconvenantes à mon adresse.

*

* *

Oui, je suis revenu ! Seul !

Je n'ai pas dormi ; je n'ai pas mangé ; j'ai réparé le beaupré, ce qui est le plus affreux ouvrage qu'un damné pourrait faire.

J'ai tenu la barre, et j'ai fait la hideuse manœuvre des voiles. J'ai…

Mais qu'importe… Je disais à Dieu, et je ne disais que cela : – Seigneur ! Punissez-moi, brisez mes mains, crevez

mes yeux, mais faites que j'arrive !

« C'est un papa qui apporte un château dans une forêt, et une voiture et des pages à sa petite fille. Et c'est la plus belle petite fille du monde. »

Et Dieu mena la « Lovely Winnie » à Galway.

*

* *

Fidèlement, je vous ai rapporté ici ce que me raconta Bob Bunsby, dans l'appartement luxueux qu'il occupe dans le sanatorium du docteur aliéniste Marden, parmi le glissement feutré et respectueux des valets de chambre et des infirmiers blancs.

Bunsby, qui revint de la Row, la main gauche brisée, une gangrène naissante au

pied, l'œil droit crevé, vidé comme un ventre de poisson – Bunsby qui revint avec cent mille livres sterling bien à lui – qui loua avions, trains spéciaux et autos pour arriver vite, vite, très vite à Bromley.

Et qui arriva – Oh Dieu ! laissez-moi, à mes yeux, à mes lèvres, à mon cœur, les êtres que j'aime ! – qui arriva pour entendre dire que Winnie, la plus belle petite fille du monde, était morte de froid et de faim dans une chambre sale, et que son pauvre petit corps était parti sans l'ardente chanson d'un sanglot, sans l'immense caresse d'une larme, sans le tendre fantôme d'un regret, vers la fosse commune.

*

* *

Cent mille livres sterling ! Oh ! Damnation !

Dix mille livres d'orchidées sur la fosse des gens qui sont morts faute d'un penny de soupe.

Vingt mille aux églises, dont les tours tremblent sous les formidables appels des bourdons secoués de fièvre, d'où d'interminables cantiques montent en harmonieuses marées, d'où le flot des prières déferle pour battre là-haut de son rythme impérieux l'or des plages célestes, pour demander à Dieu de donner à Winnie son château, dans la forêt verte, et les voitures et les pages.

*

* *

Je vous jure sur mon salut éternel que Bunsby le forban, Bunsby le pirate,

montera un jour vers Dieu, dans une auréole inouïe de lumière, et que les archanges balaieront devant lui les marches du ciel de leurs ailes de poussières d'astres.

*

* *

Pardonnez-moi, à moi qui raconte ceci – et je suis homme à vous casser à tous la figure sans l'ombre d'un remords –, pardonnez-moi maintenant si, jetant mon verre dans le feu, je me fourre les poings dans les yeux et je me mets à pleurer affreusement, comme une bête.

LA DANSE DE SALOME

J’ai horreur des préfaces et des préambules.

Vivent les histoires dans lesquelles on rentre comme un couteau dans la chair !

J’ai toujours aimé les petites bicoques qui, dès la porte poussée, vous accueillent avec le sourire de leur feu, les regards de leurs habitants et les parfums de leurs casseroles.

Les longs corridors, qui sonnent faux comme un rire de femme, m’ôtent toute envie de voir les fumoirs ou les vérandas qu’on a greffés au bout de leur pylore.

Pourtant, il faut bien que je vous dise ce que c’est que le « Mermaid », cette

flottante saleté de « Mermaid », si vous Voulez comprendre quelque chose à la sotte aventure de Newman Balkan Sull.

Newman Balkan Sull, aussi archi-millionnaire, aussi idiot, aussi fat, aussi hypocrite qu'un âne de Yankee peut l'être…

Un jour, sur l'horizon bordé de bleu et de rose par Nantucket, parut ce steamer crachant la suie et le cambouis et, aussitôt, une joie formidable secoua toute la flottille, amarrée sur la Rum-Row, de l'attente anxieuse.

Le « Mermaid », ce rafiot qui ne demandait qu'à couler honorablement par cinq cents brasses de fond, avait un plancher de sapin posé sur les scories de son lest ; plancher sur lequel on avait vissé des tables de fer peintes en bleu et

en blanc crème, ainsi qu'un colossal comptoir en tôle sur lequel les balles ricochaient à merveille, et qui était ma foi une épatante forteresse, d'où le barman pouvait envoyer des bouteilles vides sur la clientèle et, parfois, une excellente balle de revolver en maillechort et plomb.

Ainsi paré, le « Mermaid » était ce que nous appelions un dancing flottant, car parmi les tables vissées et le comptoir-forteresse se mouvaient de pauvres girls peintes, elles, en rouge et en blanc crème (je vous ai déjà dit que les tables étaient en bleu et blanc crème).

Ces girls vendaient la lassitude de leurs jambes, de leurs hanches et de leurs lèvres au rythme de plus de cent vingt fox-trots que chantait un gigantesque gramophone.

Voilà pour le « Mermaid ».

Quant à sa clientèle, c'étaient les honorables marins qui attendent patiemment, hors des eaux territoriales de l'Union, l'audace et l'argent des bootleggers, parfois ces bootleggers en personne, et des espions de la police américaine qu'on reconnaissait à leur manie de fourrer les mains dans les poches des matelots ivres, et d'arrogants propriétaires de yachts qui venaient se saouler là, hors de l'atteinte des lois.

Et Newman Balkan Sull était parmi ces derniers.

*

* *

La nuit où le yacht « Fancy » accoste le « Mermaid », il y a beaucoup de monde dans le dancing et l'on boit énormément.

— Je pense que Mister Newman Balkan Sull commet une erreur, dit le capitaine Archibald Midlay, en voulant aller seul à bord de ce coupe-gorge flottant.

— Certes, c'est une erreur, approuvent Kentucky Jones, le mécanicien, et Bradford Pili, le matelot.

— Comme s'il n'y avait pas moyen de boire à bord du « Fancy », gémit le steward.

Mais ils se taisent, car Newman Balkan Sull sort du minuscule et lumineux salon, toussote à l'aigre brise marine et, de toute sa grêle et visqueuse silhouette de viveur, toise la masse sombre du « Mermaid » qui se dresse devant la coupée.

« Un mille-pattes jetant un défi à un

brontosaure. »

Si telle est l'image qui se fixe dans le cerveau du capitaine Midlay, il ne l'exprimera jamais, car sa main se fige respectueusement en un salut militaire à sa casquette galonnée.

— Puis-je faire remarquer à Mr. Newman Balkan Sull le danger qu'il y a…

— Accostez, commande la petite voix de timbale fêlée de l'homoncule millionnaire.

*

* *

Devant la bouteille dorée qui émerge, fine et stupide, en tête de poule d'eau, de la collerette de glace blanche, devant la girl secouée par les houleuses nausées d'un mal de mer naissant, Newman Balkan Sull ne se sent pas trop à l'aise.

La cale est grotesquement décorée d'affiches criardes et de guirlandes de fleurs monstres, sillonnée d'un fantastique *flaggen gala* de papiers multicolores.

Les rares ampoules, clignotant au gré d'une dynamo quinteuse, sont plus prodigues d'ombres tassées que de clartés.

Les lucioles des cigares et des cigarettes brasillent dans des faces affreuses, fendues de bouches mauvaises et puantes.

Deux matelots chinois médusent leurs visages de fleur de soufre sur des couples hésitants et mélancoliques.

In the last Night
On the Back Porch

clame le gramophone.

Newman Balkan Sull remarque avec

une certaine terreur qu'à une table voisine une tête de cauchemar, posée sur un corps d'hercule, l'observe avec une hallucinante arrogance.

— Champagne, Waiter, commande-t-il.

In the last Night
On the Back Porch.

La brute a des cheveux d'un blanc incroyable. « Un blanc chair de poisson, se dit le propriétaire du « Fancy » – et cette comparaison est déplaisante à son esprit – Et des yeux… »

Ah ! ces yeux…

Un Œdipe de la mer.

Il a dû se les crever tant ils sont rouges, abominablement rouges, et des poches d'ombre y simulent des caillots tremblants.

Bah !… Newman Balkan Sull grimace un sourire : contre la muraille de bâbord passe une caresse têtue, c'est le « Fancy » qui s'y est amarré – le yacht avec son équipage de gars solides et ses revolvers à lourdes balles blindées.

Mais…

Soudain la frôlante caresse n'est plus ; un appel de sirène décroît dans la nuit.

— La… sirène… du… yacht…, balbutie le chétif Crésus.

— Vous comprenez, lui explique le barman goguenard, une forte houle se lève. Cela fatigue les coques et c'est dangereux. Il a pris le large, le bateau de Monsieur. On viendra reprendre Monsieur.

S'il comprend, Newman Balkan Sull !

Il est seul, livré à la foule du crime. Il

va mourir, assassiné comme une vieille concierge de Paris.

In the last Night
On the Back Porch.

Les magots de Chine ont tourné leurs regards d'anthracite vers lui.

Les girls sont tassées vers l'avant, en une compacte masse de chair peinte où s'allument des paillettes et la poussière diamantée des tarlatanes.

Alors, mû par un fanatique désir de vivre, le petit homme riche se jette sur la brute aux yeux de fanal, lui pousse son copieux portefeuille dans les mains, lui pique sa princière épingle au lourd solitaire dans le suroît huileux, laisse couler la lumineuse cataracte de ses bagues sur la table poisseuse.

La brute fixe un regard qui saigne sur

ce petit homme au teint de ver solitaire, et d'une voix curieuse de fer rabotant le fer :

— Ah ! le sale homme. Je ne veux pas de ces choses.

Et il le bat copieusement.

Saignant, meurtri, sanglotant, Newman Balkan Sull regagne sa chaise.

Un jeune homme en béret de matelot s'approche avec un affreux sourire et, sortant un étui de nickel de sa poche, il en tire des bouts de graisse colorée, se peint les lèvres et se charbonne les yeux.

— Mais moi pien… susurre-t-il avec l'accent vache du bas-fond.

Et il prend le portefeuille et l'épingle.

*

* *

Une ampoule verte s'est allumée.

Elle semble voguer dans la lourde

fumée comme une lueur hâve dans un ciel de tourmente.

Newman Balkan Sull regarde avec horreur un abominable tableau de mort.

Tout le monde est mort !

Tous – matelots, rum-runners, coolies, barman, girls – sont morts, verts, décomposés.

L'ampoule verte les a tous tués ! Ah ! Ah !

La pourriture humaine des culs-de-sac marins est montée à bord.

Toute la chair qui a pu se sauver des pinces des crabes, des suçoirs des poulpes, de la lente et sûre déglutition des mollusques, de la sanglante voracité des squales, de l'enlisement féroce des boues glauques, toute cette carie gluante a péniblement fendu la lourde voûte des

eaux, pour écouter des fox-trots, voir danser des girls affamées et boire du whisky.

Newman Balkan Sull saisit fébrilement son verre et le repose aussitôt avec un violent dégoût.

Un liquide sombre y dort, morne, sans reflets ; un jet de bile l'a rempli.

Pouah !

— C'est la lumière verte, dit-il. Je n'aime pas cela, mais ce n'est que cela.

— Waiter, du…

Il ne finit pas l'appel au champagne, lancé en défi à sa peur, car une danseuse nouvelle s'avance, grande, grande, mince, irréelle.

« Un fil de chair amincie », se dit-il – et il veut rire, mais il sent que sa comparaison n'est pas si drôle.

Ainsi les âmes doivent plonger droites, grandes, affreusement sveltes et belles, dans le gouffre sidéral où Dieu les attend.

Le gramophone s'est tu. À présent, sa gueule de cuivre avale les fumées.

Seule dans la nuit, monte la lamentation de la mer éternellement blessée par les étraves des hommes.

Et, sans que rien ne l'accompagne, sinon le rythme de cette plainte de géante ou que le douloureux coup d'archet d'une saute de vent sur une drisse tendue, l'apparition danse.

Newman Balkan Sull voit se détendre les muscles minces et puissants, avec une lenteur de réveil millénaire ; puis la danse s'amplifie, grandit, devient tumultueuse comme une vision de fièvre, les bras se

tordent, le buste halète, les mains griffent, les yeux paraphent l'ombre de flammes comme les éclairs la page du ciel.

Et voici que ce tourbillon passionné se transforme en une nouvelle lenteur, terrible cette fois-ci, la lenteur des tigres à l'affût dans la jungle, celle des pieuvres dans les cavernes abyssales.

Un groupe lugubre s'approche de la danseuse devenue statue de passion et de fureur. Deux hommes noirs poussent vers elle un homme vêtu de blanc à la figure effroyablement blême, un homme qui chancelle, qui semble vouloir supplier, et du fond de l'ombre verte un bras surgit. Le bras de la ballerine brandissant un sabre.

C'est une lame courte, lourde et inexorable. Un arrêt de mort en acier

verdi.

« C’est une fantaisie, voudrait dire Newman Balkan Sull. Une fantaisie trop macabre… »

Mais la lame est d’acier, et l’homme en blanc se tord dans un désespoir immense.

Ah ! AH ! AH !

La danseuse a crié, la danseuse a bondi, la danseuse a frappé.

Et maintenant un chant d’une infinie tristesse monte, un violon invisible pleure.

Sur un large plateau d’argent, la jongleuse de la mort a déposé la tête tranchée et, avec des sanglots fous, elle en caresse les lèvres, les cheveux, l’immense plaie qui saigne.

Aux pieds de Newman Balkan Sull, un corps blanc tressaille encore faiblement

et, de la section formidable et nette, un flot noir coule, coule, coule.

*

* *

— Encore ! encore ! Encore !

C’est la foule qui hurle.

Encore !

La danseuse a disparu d’un bond de bête, emportant la tête tranchée, tandis que les hommes noirs s’emparent du corps mutilé.

— Encore !

La danseuse reparaît, dure hautaine ; elle a gardé la lame et attend.

Brusquement, Newman Balkan Sull se sent enlevé par une poigne de démon et jeté aux pieds de la goule.

— C’est à lui qu’il faut couper la caboche maintenant, ordonne une affreuse

voix de rocaille.

L'infortuné reconnaît la brute aux yeux de plaie vive.

— Je veux voir sa sale tête sur ce plat, hurle le forcené.

— Bravo ! Oui, oui, approuve la foule.

La danseuse reprend sa pose première, hiératique ; la mer pousse son gémissement de monstre en gésine. L'ampoule verte s'est rallumée.

*

* *

— Arrière, tas de brutes !

L'équipage du « Fancy » était là : le capitaine Archibald Midlay, Kentucky Jones, Bradford Pill et le steward.

— Eh ! quoi, grogne la brute, on ne peut donc pas rigoler !

Un coup de matraque lui écrase le nez. Il regagne sa table, s'essuie la figure et pleure.

Et toute l'hirsute assemblée, tout à coup, se met à rire, formidablement.

*

* *

— Moi, m'a dit le Krol, je connais le truc. C'est un petit bonhomme qui fait le type à qui l'on ôte la citrouille.

» Il a une longue chemise blanche qui l'entortille des cheveux à la plante des pieds et un petit plateau rond peint en rouge sur la tête, et là-dessus on colle une tête en cire.

» Je crois bien qu'il y a une diablerie dans cette tête pour faire chavirer les yeux comme dans les poupées à six shillings.

» Alors la môme qui danse lui allonge

un coup avec son bout de sabre, et la tête qui est collée avec du mastic va par terre, et le petit bonhomme dans la robe de nuit aussi, parce qu'il connaît le truc et qu'on lui donne une demi-couronne et un peu de whisky.

» Non, je veux dire beaucoup de whisky, car c'est un secret du métier.

» Alors, votre Seigneurie me donnera beaucoup de whisky à boire parce que j'ai dévoilé un secret, n'est-ce pas ?

» Le petit bonhomme qui est par terre presse une grosse poire de bicyclette qu'il porte sous sa camisole, et il sort beaucoup de café noir par trois ou quatre trous faits dans le plateau.

» Du café ? demandez-vous.

» Et pourquoi pas ? Sous la lumière verte, le sang semble noir comme du jus

de chique ; alors on prend du café qui tache moins la robe de nuit du petit bonhomme que de l'eau colorée en rouge.

» C'est de l'économie bien placée.

» Il arrive parfois que la danseuse tape un peu plus bas avec son couteau, et alors le petit bonhomme hurle sous sa chemise et saigne pour de bon. Cela augmente la grande attraction de la danse, mais le petit bonhomme ne reçoit pas plus que sa demi-couronne.

» Est-ce juste ? Non ! Parlons revendications sociales, voulez-vous ?

*

* *

Une avenue attenante à Broadway.

Dans un lit bas, large, immense, divinement blanc, Newman Balkan Sull gigote comme un dégoûtant petit phoque

sur le velours polaire d'une banquise.

— Je ne veux pas ! hurle-t-il. Je ne veux pas qu'on mette ma tête sur un plat.

Alors, le valet français, narquois, méprisant, admirable, s'approche :

— Que Monsieur se rassure, l'heure du lunch est passée.

— Sur un plat, gémit le malheureux.

— Moi-même, et Monsieur connaît le respect et l'estime que j'ai pour lui, je n'en mangerais pas.

— Sûr ? implore Newman Balkan Sull.

— Pas même à la sauce Bercy, je le jure à Monsieur.

Et Newman Balkan Sull se rendort, rassuré : le valet français aurait mangé avec délices un talon de botte à la sauce Bercy.

L’ASSOMPTION DE SEPTIMUS KAMIX

Tout à coup, la danseuse poussa un cri de bête blessée, et ses deux mains lacérèrent la soie rose de sa tunique.

— Seigneur, je n’en puis plus !

Le barman saisit un verre à moitié rempli de whisky et lui en lança le contenu en pleine figure.

L’alcool lui brûla les yeux, qu’un spasme de douleur avait écarquillés, et la malheureuse hurla plus fort.

— Ça n’est pas bien, dit Septimus Kamin.

Et sa main formidable cueillit le barman derrière le comptoir, le balança

une minute en l'air, puis l'envoya sur un groupe de consommateurs hostiles.

Il y eut des cris, des jurons, des plaintes et un beau bruit de verre cassé.

Des menaces de mort grondèrent comme des hyènes terrées.

— Si l'on n'est pas sage, dit une voix très douce, presque triste, je cognerai sur vous tous avec une table en fer.

À côté de Septimus Kamin, un être herculéen venait de se dresser en ami.

On reconnut Jim Holloway, le géant de la Row, et le silence qui suivit fut presque respectueux.

— Si donc vous ne fichez pas la paix à cette petite dame et ne la laissez pas soigner son bobo, je vous frotterai à tous le museau avec une poignée de verre cassé, dit Septimus Kamin.

Alors quelqu'un remonta le gramophone.

*

* *

Cela se passait sur la « Mermaid », la flottante saleté de dancing dont je vous ai déjà parlé.

Il n'y avait pas de monde, parce qu'un brouillard noir, gras comme une coulée de suie, stagnait sur la mer.

Le yoles ne s'y aventuraient pas, car les transatlantiques meuglaient ferme dans la nuit épaisse comme un sirop de pommes brûlées, et par deux fois en ce jour on avait entendu ce craquement formidable, suivi d'atroces clameurs de mort et du bruit ironique et satisfait des larges pales d'hélices brassant de l'eau, de l'écume, du brouillard et du sang.

Tout cela résume le drame bref d'une collision, dans le brouillard, d'un schooner et d'un grand courrier de la mer…

— Ce n'est pas parce qu'on fait de mauvaises affaires qu'on doit être malhonnête avec les dames, opina Septimus Kamin en déposant la danseuse sur l'étroite couchette d'une cabine de machiniste.

— Oh ! Oh ! gémit la malade. Ne me quittez pas… Je vais…

— Ben, si ça peut lui faire plaisir, grogna Holloway.

— Ah ! Oh ! Oh ! Aïe…

— En voilà une chanson, dit Septimus. Voulez-vous boire quelque chose ?

La malheureuse fit non de la tête, puis elle poussa un cri tellement aigu que les

deux matelots sursautèrent.

— C’est sérieux, dit Holloway.

Septimus ne dit rien, lui, sidéré par une étrange chose qu’il venait de voir, et qui, après dix secondes d’un silence étonné, lui fit pousser une série de *Goddam* et de *Verflucht* des plus retentissants…

Car ses yeux venaient de se fixer sur une petite chose rose et gluante, qui ensanglantait les bas beiges de la danseuse et se mit soudain à geindre doucement.

— C’est… murmura Jim.

— C’est mon gosse, pleura la malade. Il est venu plus tôt… que je ne l’attendais… Dieu ! comme je souffre.

Sa pauvre figure se crispait en un masque de suppliciée.

— J’ai voulu danser… jusqu’à la dernière minute, sanglota-t-elle. Il nous faudra de l’argent pour deux maintenant…

— Eh ! La danseuse ! La danseuse ! braillèrent des voix de l’autre côté de la cloison.

— Attendez une minute, dit doucement Septimus.

*

* *

— Alors, c’est entendu, n’est-ce pas ? Une tranquillité de souris dans une maison bourgeoise, et maintenant je vais faire la quête pour la dot du nouveau-né, car c’est une fille. On donne ce que l’on veut, mais à celui qui mettra moins de cinq dollars dans ma casquette, je casserai quelque choses, son nez… ou peut-être toute la figure.

— Hurrah pour la petite fille !

— On l'appellera Mermaid !

— Tu entends, patron, triompha Septimus, c'est bien de l'honneur qu'on fait à ta futaille flottante. Mais je suis d'accord.

— Vive l'enfant de la Rum-Row !

— C'est un porte-bonheur !

La quête fut belle malgré le peu de monde ; la pauvre petite loque humaine, où palpitait la divine étincelle de la vie, apportait un grand frisson de douceur parmi ces cœurs trempés à la peine des jours.

— Septimus ! Eh ! Septimus ! Que faut-il faire de cela ?

Tout effaré, Holloway venait de tirer Septimus par la manche.

— Elle veut qu'on baptise tout de

suite la petite, parce qu'elle est catholique.

— Diable ! dit Septimus. Voilà une autre histoire.

— Oui, dit un matelot, si le mioche meurt et s'il n'est pas baptisé, il n'ira pas au ciel, et sa petite âme viendra tout le temps se plaindre à bord des bateaux de la Row. Voilà ce que je dis, moi.

— Ce gentleman a raison, affirma Jim Holloway.

— Et comment faire ? demanda Septimus Kamin au barman.

— On lui verse de l'eau sur la tête et l'on dit : Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— De l'eau ? dit Septimus, méfiant.

— De l'eau ! répéta le barman.

— Pas possible ? grogna Holloway.

— Je sais ce que je dis !

— Si tu le dis, c'est par avarice et méchanceté, trancha Holloway, pour que notre filleule soit mal baptisée et que cela ne te coûte rien. Voilà toujours pour toi, cul de bouteille.

La figure du barman craqua telle une coquille de noix. Il disparut derrière le comptoir comme un épi fauché.

— Bien fait, dit Septimus Kamin, mais cela ne baptise pas la gosse. À mon avis, rien n'est trop bon ni trop beau pour la gloire de Dieu et pour notre filleule.

— Bravo ! cria-t-on.

— Alors, je commande la bouteille de whisky la plus chère qu'il y ait à bord, cria Septimus au waiter. Et ne me trompez pas ! La meilleure et la plus chère, entendez-vous ? Ou vous irez dans l'eau

comme une tête de morue.

— Et tout le monde dira ce qu'il connaît de prières et chantera des hymnes, dit Holloway, car on ne me fera pas accroire qu'un baptême cela se fait en deux ou trois mots.

— Très juste, dit Septimus Kamin.

Il versa jusqu'à la dernière goutte de whisky sur le nouveau-né en prononçant les paroles sacramentelles, et tout le monde pria et chanta des hymnes, puis quand l'aube mit quelques misérables traînées jaunes dans la purée sale de la brume, ils posèrent tous un maladroit baiser sur le petit être qui vagissait aigrement dans les bras de sa maman, pâle, épuisée, mais si heureuse.

*

* *

Comme Septimus Kamin et Holloway regagnaient leur bord, un immense monstre jaillit soudain devant eux de la muraille ténébreuse du brouillard. L'éclatement sec d'une amande broyée, une double clameur, une ombre géante trouée de mille hublots lumineux qui fuit dans la brume, la mer… la mort.

*

* *

Hello ! compagnons de la Row. Un bout de pavillon à mi-mât ; deux des nôtres sont morts !

*

* *

Et leurs âmes montèrent droit au ciel.

— Est-ce toi, Septimus Kamin ?

— C'est moi, Holloway.

La terre fuyait sous eux, bulle terne et

lente ; des astres nouveaux palpitèrent.

Des ombres aux yeux suppliants ou terrifiés les croisaient, muettes et rapides.

— Des âmes, murmura Holloway.

— Comme nous, Septimus.

L'Infini était bleu, d'un azur éperdu.

— Regarde, dit Holloway.

— Je crois que nous y sommes, répondit son compagnon.

À même l'immense saphir sidéral, des portes d'or géantes brisaient le vol obstiné et douloureux des âmes.

Oh ! elles s'effondraient comme des pluviers sous le plomb d'un chasseur… Elles tombaient rapides et lourdes vers un point de ténèbres de cette immensité bleue, point que les deux marins n'osaient regarder et qu'ils devinaient terrible.

Et voilà que devant eux les portes d'or

s’ouvrirent.

*

* *

Oui, elles s’ouvrirent sur un nouveau gouffre plus bleu que jamais, d’où montaient des harmonies.

— C’est le paradis, dit Holloway.

— Faut le croire, dit Septimus Kamin.

Et il salua très bas l’immensité vide de toute présence visible.

Les hymnes montaient toujours en marées de sons et de mélodies ; des ailes diaphanes palpitèrent.

— C’est beau, dit Holloway. Qu’est-ce qu’on joue là-bas ?

— C’est un opéra, dit Septimus.

— On pourra peut-être aller voir, dit Holloway. Pour moi, voyez-vous, je préfère le dancing, mais…

— Tais-toi, raclure, interrompit son compagnon. Voilà du nouveau.

Du fond de la sidérale splendeur, immuable et muette, une lueur naissait. Elle trembla d'abord comme une larme à un cil, puis elle grandit, affermit sa puissance et son éclat.

— C'est… murmura Holloway.

Mais il ne continua pas ; les deux pauvres bougres sentaient que la Minute allait être Suprême. Éternelle.

La lumière fut soudain un chatoiement de toutes les couleurs et des plus impossibles nuances, et avec elle les chansons précipitèrent leur rythme. Chaque atome de l'Infini sembla soudain vibrer de clartés et de sons.

— Je reconnais cette chanson-là, dit Septimus Kamin. Ma mère me la chantait

autrefois… Mais tiens, c’est la voix de ma mère…

— Non, dit Holloway, c’est la chanson du vieux maître d’école de Cricklewood. Ma première chanson… Je l’ai apprise…

— Mais non, c’est le chœur que nous chantions tous les soirs, dans notre petite rue tranquille. J’étais encore un petit enfant. Ah ! j’aimais chanter.

— Impossible ! Habitais-tu Cricklewood ? C’est le couplet de mon père quand il couvrait de peinture verte la petite grille du jardin.

— C’est…

— C’est…

— Tu pleures, Septimus ?

— Et toi, âne, as-tu craché sur tes joues pour les mouiller ainsi ?

— Mais… Oh ! Septimus, regarde donc la lumière.

— Diable ! s’exclama l’interpellé.

Mais il se retint d’en dire davantage, sentant l’inconvenance de pareille évocation en ce lieu.

Il y avait pourtant matière à s’étonner pour les deux marins.

La lumière s’était soudain figée… Et, sur l’écran azuré de l’Infini, se profilait, immense, radieuse, taillée dans le flanc ardent de mille soleils… une bouteille de whisky !

*

* *

Alors une voix monta.

Hymne des hymnes, mélodie des mélodies, cantique des cantiques.

— Pour cette seule bouteille de

whisky que vous n'avez pas bue, Septimus Kamin et Jim Holloway.

» Pour cette bouteille de whisky qui gagna une petite âme à mon ciel.

» Pour cette bouteille offerte par vos cœurs simples à ma gloire, vous entrerez chez moi, ce soir, et vous serez mes hôtes aimés jusqu'à la fin des siècles.

» En vérité, les ex-voto les plus fastueux de mes églises seront poussières pauvres sur le col de cette bouteille d'or et de soleil.

» Pendant des millénaires, des rois, des cardinaux, des princes et des grands de la terre se prosterneront désespérés devant les portes de ce ciel, qui en un millième de seconde s'ouvrirent devant vous.

Et, à travers leurs larmes heureuses,

les deux mauvais garçons virent s'avancer au-devant d'eux la divine silhouette du Christ, qui leur tendait des bras de lumière.

Alors, Septimus Kamin, montrant la bouteille, demanda d'une toute petite voix qui tremblait fort, terrifié par sa propre audace :

— Est-ce que parfois, Seigneur Jésus-Christ, on pourrait en boire… un petit peu ?

*

* *

C'est le Krol qui m'a raconté cela.

Il avait bu énormément, ce qui ne change rien à l'histoire.

Le Krol est un homme éminent et qui connaît bien des choses ; toutefois, je doute fort que le Bon Dieu le tienne au

courant de ses affaires.

Pourtant, il est absolument vrai que Septimus Kamin et Holloway moururent dans le brouillard fuligineux, happés par l'étrave meurtrière d'un transatlantique.

Mais les prières d'une pauvre girl, d'une douloureuse maman qui, par un soir d'affreuse détresse, rencontra un peu de sympathie dans l'enfer de sa vie, ces prières n'auront-elles pas aidé beaucoup à entrebâiller les lourdes portes du ciel devant les âmes des deux mauvais garçons ?

M. Kupfergrün reprend la parole

Un souffle de lassitude passa.

On sentait que les pensées étaient détachées des paroles et des images, les attentions relâchées, et que les sempiternelles incompréhensions, les plus redoutables ennemies des histoires, pesaient sur les cerveaux.

Et, tout à coup, naquit un tumulte de cabaret dans ce coin du diable où se devinaient tant de présences.

— Moi qui vous parle, j'ai vu de mes yeux, ce qui s'appelle vu, sur le parvis de Saint-Paul, un homme qui n'avait pas de pomme d'Adam. Il vendait un remède

souverain contre le haut mal…

— La mer des Algues ! Hérodote en parle, mais sans connaissance de cause. En 1375, quand parut l'Atlas Catalan, qui est peint sur bois de cèdre et se replie comme un volet…

Bertram le chevalier feri et assena
Sur l'escu de son col, oultre le transperça
Et le haubert aussi et l'auqueton creva
Mais adont nullement la char n'entama.

— Si l'homme de Tyburn était encore ici, il en témoignerait certainement. Trois poules noires et un coq borgne avaient été condamnés pour crime de sorcellerie. Quand on les brûla vifs, ils éclatèrent comme grenades, et cent douze personnes furent tuées !

— Si c'était mon tour de prendre la parole, je raconterais l'histoire de Peterkin Heaven qui avait fait cuire une mandragore pour la manger.

— On la connaît. Son estomac et ses boyaux furent changés en or et, sous leur poids, son ventre se déchira.

— Le fantôme de Greystoke-Manor avait sept têtes, une pour chaque nuit de la semaine. Six vilaines à faire peur et une très belle, qu'il réservait aux dimanches.

M. Kupfergrün réapparut alors et, dans la louable intention de faire battre chamade aux vains bavards, reprit la parole.

LE FLEUVE FLINDERS

Je vous raconterai l'étonnante aventure de mon grand-père maternel, Bernhardt Klapperstorch, qui fit partie de l'énorme troupe d'émigrants allemands qui partit de Mannheim pour l'Australie, en une des années calamiteuses qui suivirent de près le grand incendie de Hambourg.

Bernhardt Klapperstorch, qui reçut aussitôt le petit nom de Berry, et ne le perdit plus jamais, dut interrompre d'excellentes études à Bonn par suite de graves revers de fortune.

En compagnie d'une centaine de solides paysans venant des provinces du Sud, hommes doux, robustes et honnêtes,

il quitta la bonne et hospitalière cité de Mannheim, par une triste journée sans soleil, à bord d'un puissant bateau à vapeur descendant le Rhin. À Biebrich, puis à Coblence, et enfin à Cologne, d'autres émigrants s'ajoutèrent aux premiers.

Pendant une courte escale dans la ville prodigieuse du Dôme, il fit la connaissance du Dr Isemgrim qui, lui aussi, tournait à jamais le dos à la patrie, pour des raisons bien obscures et sans doute peu honorables. C'était un grand homme, maigre à faire peur, aux yeux jaunes de basilic et vêtu à la mode de 1830. Mais ses manières étaient courtoises et sa voix agréable à entendre ; il disait des choses sensées et son jugement, clair et net sur bien des sujets,

séduisit mon grand-père en moins de temps qu'il ne faut pour le conter.

À Deutz, d'où un dernier trajet en convoi à vapeur devait, en quinze heures, les conduire à Brème, un petit homme, grassouillet et de mine plaisante, compléta un trio de compagnons d'aventure qui ne devait se dissoudre de longtemps.

Il se nommait Peter Holz, venait de Mecklembourg-Strelitz et avait connu Fritz Reuter aux jours où il composait à Neu-Strelitz son adorable roman « Sa petite Altesse ».

À l'en croire, il avait même fourni les principaux éléments de cette histoire amusante et tendre entre toutes.

Peter Holz, qui avait de la fortune, ne désirait que voir du pays, et s'il avait choisi la lointaine Australie pour les

débuts de ses voyages, c'est qu'il l'avait tirée à la courte paille entre la Chine et le Mexique.

Ils auraient dû s'embarquer à Brème sur un superbe quatre-mâts, le « Tasmania », mais en lieu et place ils trouvèrent à quai un méchant trois-mâts, barque de 500 tonneaux, le « Flora Bushmann ».

C'était là jeu ordinaire de la part des compagnies d'émigration, qui n'en faisaient jamais autrement et s'entendaient parfaitement à tromper les pauvres gens promis aux lointaines terres de labeur et d'aventures.

Trois jours durant, qu'ils purent consacrer d'ailleurs à leur lamentable installation à bord, les matelots remplirent d'énormes tonneaux, posés à fond de cale,

de l’eau trouble et vaseuse du Weser, boisson douteuse et de peu de goût, que la compagnie destinait aux émigrants au cours de l’interminable voyage.

Enfin, un toueur poussif les remorqua jusqu’aux bouches du Weseret ; une fois les premières vagues de la mer du Nord venues à leur rencontre, il abandonna la « Flora » à son sort marin.

Ah ! le lugubre voyage…

Trois cent soixante passagers se trouvèrent encaqués dans un entrepont où il n’y avait certes pas place convenable pour deux cents. La nourriture, assez convenable pendant la première semaine, ne tarda pas à devenir aussi détestable qu’insuffisante.

Un bout de biscuit de mer dur comme pierre, un petit morceau de lard rance, un

litron de soupe et un pot de lavasse baptisée thé ou café, au caprice du cuisinier, étaient distribués comme ration quotidienne. Deux fois par semaine, une écuelle de pois chiches, de riz éventé, ou de lentilles rouges parsemées de cadavres de cancrelats, corsait cet horrible menu.

Heureusement pour le Dr Isemgrim et Berry Klapperstorch, le bon Peter Holz fit agir ses beaux thalers trébuchants auprès du quartier-maître. Les trois amis purent quitter l'enfer de l'entrepont pour un réduit à trois couchettes à hublots carrés, pompeusement nommé « cabine de première », et leur ordinaire s'amplifia de viande salée, de volaille au gros sel, de légumes secs, de beignets à l'huile, de rhum frais et même de vin rouge, un peu épais mais néanmoins buvable.

La traversée du Biscaye fut terrible ; on dut clouer les écoutilles de l'entrepont pour éviter de voir celui-ci envahi par les rudes paquets de mer. Quinze émigrants, dont deux femmes et six enfants, y moururent, littéralement asphyxiés ; un gabier fut enlevé de la hune par un mauvais coup de vent ; et un maître-voilier eut les hanches brisées par la chute d'une vergue basse.

L'eau, dite potable, grouillant de cirropodes et de gros vers rouges, on promit une escale à Rio de Janeiro pour refaire provision d'eau.

Mais, presque en vue des côtes du Brésil, de fortes pluies permirent à l'équipage de recueillir une quantité d'eau de pluie suffisante pour remplir une partie des réservoirs, et l'escale promise fut

supprimée.

Cette eau, passable au début, ne tarda pas à devenir lourde, saumâtre et presque imbuvable.

Le navire avançait lentement sous un ciel torride et une soif affreuse tortura les infortunés voyageurs, dont trente moururent de fièvre et de maladies foireuses.

Berry, Isemgrim et le bon Peter Holz furent les moins à plaindre, car le quartier-maître les pourvoyait amplement de vin et même de bière et si, d'aventure, une grosse daurade se laissait capturer au bout d'une ligne, ils en avaient une large part.

Au mépris des craintes traditionnelles et des menaçantes prophéties, le Cap fut doublé dans d'excellentes conditions et

l'Océan Indien, loin d'accueillir le navire avec un souffle de fournaise, se montra miséricordieux à la grande pitié du bord.

Un mois plus tard, la Terre de Van Diemen émergea des flots, triste et rougeâtre et, le sinistre rocher de King laissé à tribord, on vit les feux de Cap Otway faire signe de bienvenue.

L'Australie était là… Terre promise, faisant oublier les affres d'un infernal voyage.

Après cent trente jours de peines et de souffrances, les maisons blanches de Sydney, ses sept clochers et ses trois douzaines de hautes cheminées parurent, aux passagers du « Flora Bushmann », de merveilleux et paradisiaque accueil.

N'insistons pas pourtant… Je ne puis allonger mon récit par celui des déboires

sans nombre qui attendaient mes compatriotes sur cette terre trop jeune.

La plupart d'entre eux furent dirigés sur les Montagnes Bleues, d'autres s'engagèrent pour défricher le « bush », la pouilleuse forêt australienne, et quelques-uns, attirés par les fallacieuses promesses des nouveaux placers de l'hinterland, se perdirent définitivement.

Peter Holz, sur la foi de quelques prospectus, traîna ses deux amis à sa remorque jusqu'à Port Macquarie, y loua un cottage et décida de prendre quelques semaines de repos.

C'est là qu'ils firent la connaissance de Rod Perkins.

*

* *

Berry Klapperstorch eut un mot

heureux à propos de Rod Perkins, en disant qu'il entrait tout vivant dans la monotone mélancolie du paysage australien.

Perkins, posé dans le décor d'argile rouge de O'Connel Plains, ou dans celui, hâve et grêle, d'une forêt d'eucalyptus, ou dans la méandreuse grisaille du Macquarie, ne parvenait ni à l'animer ni à l'égayer quelque peu. Partout où il allait, Rod Perkins épousait de plein droit la mélancolie, la solitude et l'abandon.

Par la loi des contrastes, il s'attacha à Peter Holz dès leur première rencontre.

Celle-ci eut lieu au bout de la minuscule jetée de Port Macquarie, où Perkins péchait la langouste.

Il entreprit sur l'heure d'intéresser le brave Allemand à ce sport facile, et il lui

vanta la finesse d'un curry aux queues de langoustes grillées et frottées de lombok.

Peter Holz donna la réplique en lui racontant les us et coutumes des bonnes gens de Neu-Strelitz et, pour la première fois de sa vie, Rod Perkins fit une affreuse grimace, qui avait pour lui la valeur merveilleuse d'un rire.

Ils se retrouvèrent le même soir, et ceux qui suivirent, devant le comptoir de l'unique auberge portuaire de la minuscule cité maritime ; Isemgrim et Berry Klapperstorch, étant de la partie, reçurent ample part de l'excellent vin d'Australie offert tour à tour par Perkins et par Holz.

Une quadruple confidence, que Rod Perkins résuma en peu de paroles, décida de la grande équipée.

— Moi, dit-il, tant qu'il y aura des langoustes qui se laisseront prendre à Port Macquarie, je serai un homme comblé par le sort.

» Vous, Meister Klapperstorch, vous ne demandez qu'à retourner en Allemagne avec un pécule honorable, produit d'un travail plus ou moins long, ou d'une heureuse trouvaille dans les champs d'or des Plains ou d'ailleurs.

» Un adage latin enclôt toutes les aspirations du docteur Isemgrim : *Urbi bene patria.*

» Mon ami Peter Holz, que j'estime particulièrement, désire voir du pays certes, mais il aimerait voir des choses qu'il n'est pas donné à tout le monde de voir.

» J'estime qu'en se ralliant aux vœux

de Peter Holz, le docteur Isemgrim ne mettra pas en péril sa part de bonheur, et que Meister Klapperstorch courra la chance de réaliser le sien.

Perkins fuma quelques instants en silence et vida par trois fois son verre, avant de continuer :

— J'étais un tout jeune garçon quand Matthew Flinders arriva en Australie et se mit à en explorer les contrées les plus sauvages. Il limita ses audacieuses recherches au sud-est de la grande île, et ce fut par hasard qu'il atteignit plus tard le Carpantarie et l'estuaire de ce fleuve bizarre, le Guru-Gura, qui depuis reçut son nom.

» Flinders n'en vit pas grand-chose ou, plutôt, ce qu'il en vit suffit pour lui donner l'envie de rentrer en Angleterre.

» Guru-Gura signifie, dans le langage des derniers insulaires du nord, le Sorcier et la Sorcière. Ces indigènes étaient de pauvres sauvages d'industrie nulle et fort arriérés, vivant dans les cavernes marines et ignorant l'usage du feu. Plutôt géophages que mangeurs de poisson, ils vivaient de la façon la plus misérable. Ils furent exterminés jusqu'au dernier par une brusque inondation due aux caprices du fleuve Flinders.

— C'est vraiment regrettable, dit Peter Holz. J'aurais bien voulu les connaître.

— Vous le regretterez davantage, affirma Rod Perkins, quand vous saurez que ces tristes marmousets étaient détenteurs de secrets prodigieux.

— Bien regrettable, en effet, répéta

pensivement Peter Holz.

— Les sauvages ne sont plus, dit brusquement Perkins, mais le fleuve Flinders existe toujours.

— Et… et les secrets ?

— Tous ne meurent pas avec les hommes qui les détiennent.

Et, de nouveau, un silence régna autour de la table chargée de flacons et des pipes chevelues de gros tabac de Tasmanie.

— Le fleuve Flinders… murmura Peter Holz à plusieurs reprises.

Puis il se versa du vin en quantité bien plus grande qu'il n'avait coutume de le faire. Ce ne fut cependant que quelques jours plus tard, dans le même décor, qu'il devait donner une forme plus précise à ses pensées.

— Je suis venu aux antipodes, quant à l'espace terrestre, dit-il, mais je voudrais également pouvoir atteindre les antipodes de ma vie première. C'est ainsi que je me représente les jours de plénière quiétude que j'ai vécus à Neu-Strelitz, parmi les personnages de mon cher Fritz Reuter, et ceux que je pourrais vivre parmi les mystères du fleuve Flinders.

Rod Perkins le considéra avec une attention grave.

— Nous attendons, à Port Macquarie, le skipper Snubbins et son schooner, le « Silver Blaze » ; un nom stupide, mais Snubbins ne manque pas de fantaisie. C'est un bon homme, qui n'a pas oublié que, dans le temps, je lui ai rendu service. Je ne pense pas qu'il vous demande bien cher pour vous conduire au Carpentarie et

même jusqu'aux bouches du Flinders. Pour moi, je possède une pinasse démontable, pouvant porter quelque toile. Je m'en déferai sans remords à votre profit, Holz, et à celui de vos compagnons.

Ainsi, sans demander l'avis d'Isemgrim, ni celui de Berry, le voyage fut décidé. Pour être franc, il ne leur vint pas à l'idée de formuler la moindre objection : ils auraient trop souffert du départ solitaire de Peter Holz.

Restait l'adhésion du skipper Snubbins à ce projet.

Aha ! elle ne vint pas toute seule !

Pat Snubbins était un géant roux comme un feu, aux muscles de gorille, et avenant comme un boa constrictor.

À peine avait-on parlé du fleuve

Flinders qu'une tempête de jurons fit trembler les murs de la taverne où Perkins et les trois Allemands traitaient le marin.

— Pourquoi ne pas vous pendre tout de suite au premier eucalyptus venu ? hurla-t-il. C'est le moyen le plus rapide et le plus direct pour descendre aux enfers et faire la connaissance de Satan et de ses cent mille démons.

Une heure plus tard, il murmurait d'une voix contrite qu'il n'avait rien à refuser à Rod Perkins, pas même un voyage sans retour au séjour des damnés.

La pinasse démontable fut embarquée, et quinze jours après, par bon vent, beau temps et marée propice, le « Silver Blaze » se détachait du quai de Port Macquarie, marchait sur Brisbane, Rockhampton et Cooktown, doublait sans

peine le Somerset dans le détroit de Torrès, pour être accueilli sans mauvaise humeur par le Carpentarie et trouver un excellent mouillage dans une baie de la Grote Eilandt.

Alors, Pat Snubbins fit un discours à ses passagers.

— Gentlemen, le vent vient de l'Arafoura, ce qui est propice à vos discutables projets. D'ici deux jours, nous aurons atteint l'embouchure du Flinders. Pourtant, en courant des bordées un peu dures, il est encore temps de tourner rapidement le dos à l'inconnu qui vous attend. Le Ciel me garde toutefois de vouloir peser sur vos décisions. Si vous débarquez sur les rives de ce damné fleuve, je prierai tous les soirs pour vous et je demanderai à Dieu et à ses saints de

ne pas vous faire payer trop cher votre curiosité. Dans cette espérance, je reviendrai croiser dans ces parages dans six semaines, le temps qu'il me faudra pour faire un tour dans les îles au large de la Nouvelle Guinée.

Peter Holz remercia chaleureusement le brave marin et voulut lui donner une forte récompense, mais Snubbins refusa d'accepter un farthing de plus que le prix convenu.

Le fleuve Flinders parut à tribord sous le vent, comme une eau bien innocente ; de maigres palétuviers poussaient, des berges, une pointe dans les flots tranquilles parsemés de macreuses et de foulques.

La pinasse fut montée en quelques heures, pourvue d'une livarde carrée, de

deux paires d'avirons et de gaffes.

Snubbins présida lui-même à l'arrimage des caisses de vivres, particulièrement abondants et choisis, et il fit des adieux presque émus aux trois voyageurs. Peu après une brume de terre se leva, passa sur la mer et effaça le schooner glissant vers l'horizon.

On campa à terre, sur une petite plage de sable rouge bien abritée. La nuit était douce et, dans un massif de figuiers sauvages, un de ces mystérieux rossignols d'Australie chanta.

À l'aube, le vent continuant à souffler vers la terre, la pinasse remonta sans effort le courant paresseux du fleuve. Les berges verdoyaient, des collines piquées de micas étincelants barraient l'horizon, des canards bleus et de gros plongeons

noirs faisaient grand bruit dans les roseaux des rives. Au loin parut une forêt de fougères arborescentes.

*

* *

Le troisième jour, le vent sauta et la navigation devint très lente ; Berry Klapperstorch et le Dr Isemgrim se mirent aux avirons et Peter Holz se chargea de la barre. On avait laissé tomber la livarde, car les trois amis, mauvais marins s'il en fût, ne s'entendaient guère à louvoyer par vent contraire.

Les rames d'une pinasse sont lourdes et longues, dures à manœuvrer, et elles ne permettent pas de faciles avances vers l'amont.

Mais les voyageurs ne s'en souciaient mie : ils n'avaient pas à compter avec le

temps.

Et le fleuve Flinders ne se montra pas longtemps jaloux de ses mystères : le premier se manifesta au moment où le Dr Isemgrim réglait la montre du bord sur quatre heures piquées.

— Écoutez ! Écoutez ! cria-t-il tout à coup.

Au loin, dans les brumes légères qui ouataient les flots en amont, montait un appel d'une étrange douceur : « Gura ! Gura ! ». Peu après, un autre y répondait, plus grave, sur un ton de basse profonde : « Guru ! Guru ! ». Il se rapprochait avec vélocité et, soudain, retentit à proximité du bateau.

L'eau bouillonna et, à trois longueurs d'aviron, une monstruosité parut.

*

* *

C’était une tête énorme, effroyablement chevelue, ou plutôt hérissée de longs piquants de porc-épic, d’un noir terne ; deux yeux pâles, au regard dur et fixe, trouaient cette masse rebutante.

Isemgrim déposa sa montre et s’empara d’une gaffe, mais Peter Holz retint son bras.

— Pourquoi ouvrir les hostilités ? demanda-t-il doucement. Pour être fort laide, cette créature n’est peut-être pas méchante.

Le monstre regarda fixement les hommes et le bateau, plongea et réapparut presque aussitôt, tout près de la rive, où il se hissa péniblement.

— Ah ! par exemple ! s’écria le

docteur, on l'aurait cru diantrement plus grand que cela !

Une boule de poils d'où sortaient deux bras musclés, aux mains énormes et palmées, et deux jambes ridiculement atrophiées, rampait à présent entre les brèves végétations du bord.

— Que vous ai-je dit ! s'exclama Peter Holz. Il nous invite à le suivre !

En effet, le singulier animal faisait, du bras, des gestes d'invite parfaitement compréhensibles, poussant de temps à autre son sempiternel « Guru ! Guru ! », mais sur un mode infiniment plus doux et plus bas que le premier appel.

D'un preste coup de barre, Peter Holz poussa la pinasse contre la berge, prit pied et se mit à suivre ce qu'il nomma aussitôt le « singe d'eau ».

Isemgrim et Klapperstorch hésitèrent bien un peu, mais ils ne songeaient pas à laisser Peter Holz seul à la merci de la bête inconnue.

Ils attachèrent la pinasse à un tronc de troène, se pourvurent d'armes à feu et emboîtèrent le pas à l'étrange guide.

Celui-ci, répétant à tout moment ses gestes, contourna une colline conique de sable rouge, traversa un bosquet d'azalées et déboucha dans une clairière circulaire entourée de petits arbres feuillus.

Les trois Allemands poussèrent un même cri de stupeur : une belle maison de pierres blanches et roses se dressait devant eux.

Le simiesque guide traversa en quelques bonds la plaine herbue, gravit le perron, poussa une porte et se tourna vers

les hommes.

D’un geste habile, il lissa ses poils luisants d’eau, considéra quelques moments, en silence, les trois amis qui ne faisaient plus mine d’avancer, et dit lentement, comme en cherchant ses mots :

— Veuillez entrer, et soyez les bienvenus.

— Par le Seigneur ! cria Isemgrim. Il a parlé en allemand.

— Vous êtes chez vous, continua le monstre. Je vous souhaite du bon repos.

Et, brusquement, il bondit vers les arbres et disparut.

… La maison était pourvue d’un confort frisant le luxe ; sur une des tables, un repas était servi avec beaucoup de recherche ; les vins de France et d’Allemagne étaient du meilleur cru.

— Non, non, je vous assure que l'on ne rêve pas, grommela Isemgrim en se servant largement de spickgans et en remplissant pour la troisième fois son verre d'un Hocheimer jaune comme de l'or liquide.

Ils dormirent dans des lits de prince et, au matin, ils furent réveillés par l'appétissante odeur du café et du pain chaud.

Isemgrim avala six petits pains mollets aux saucisses et Peter Holz tailla une brèche monstrueuse dans un gros fromage de Munster, pendant que Berry Klapperstorch se confectionnait d'énormes tartines au miel.

Le « singe d'eau » ne réapparut pas.

*

* *

— Souvenons-nous des délices de Capoue, dit Peter Holz quand, au bout d'une huitaine, ils eurent digéré leur trente ou quarantième repas magique. Voici plusieurs jours que je prélève des heures sur mon sommeil pour apprendre comment notre table est servie, et j'en suis toujours aux premières stupeurs. Il me semble qu'une pareille Cocagne a d'autres choses à nous apprendre.

Ainsi fut décidé le retour vers le fleuve Flinders et la continuation de l'inexplicable aventure.

Quand ils eurent atteint le bord de la clairière, Berry se retourna. La mystérieuse et hospitalière maison avait disparu.

*

* *

— Certes, déclara le Dr Isemgrim, il arrive que marins et voyageurs soient atteints, sous les cieux étrangers, de dangereuse calenture, mais jamais fièvre du Capricorne n'a nourri ses victimes de saucisses chaudes, de lapin de garenne et d'oie fumée, ni ne les a abreuvées, de vin de riche treille.

— Gura ! fit une voix très douce.

Deux bras d'un blanc de nacre jaillirent hors des eaux, et la plus belle créature de Dieu se hissa avec une rare souplesse dans le bateau et prit place sur le banc d'avant.

— Vous êtes chez moi, dit-elle en allemand.

Vêtue d'une courte tunique soyeuse collant, toute humide encore, sur un corps de statue grecque, elle riait d'un beau rire

clair.

Berry a dit depuis qu'il n'aurait pu décrire son visage qu'en se servant des plus poétiques comparaisons.

— Regardez ! dit-elle en levant la main.

— Un mirage ! s'écria Peter Holz.

Les voyageurs virent dans le ciel, d'où fuyaient les nuages, des rues et des maisons et, comme la vision s'approchait, des gens vaquant à leurs quotidiennes besognes.

— Neu-Strelitz ! s'écria encore Holz ; et soudain des larmes lui jaillirent des yeux.

La fée – on n'aurait pu lui donner d'autre nom – fit un rapide mouvement des bras et les trois hommes eurent une sensation de vertige, se terminant par un

léger heurt.

Ils étaient assis dans une taverne au plafond bas, fraîche et un peu sombre. Devant eux, un gros homme hilare, en manches de chemise, posait de grands cruchons de bière mousseuse.

— Kunz ! s'écria Peter Holz.

— Ah ! Monsieur Holz, répondit le tavernier, je suis bien content de vous revoir parmi nous et bien honoré de la compagnie que vous amenez avec vous. J'espère bien que vous resterez jusqu'au soir ; nous donnons un punch, et le correcteur Aepinus, le conseiller Altmann, le joyeux docteur Hempel, Rand et le boulanger Schultz seront des nôtres, ainsi que l'avocat Kägebein qui nous a promis la lecture de ses derniers poèmes.

— Les… personnages… de Fritz

Reuter ! balbutia Holz.

Ils restèrent, et jamais soirée de fête ne fut mieux passée à Neu-Strelitz.

— Mes amis, dit Peter Holz, comme les trois compagnons d'aventure se dirigeaient au petit jour vers l'« Hostellerie Rouge », où de bons lits les attendaient, mes amis, je crois qu'il me serait dur de quitter encore Neu-Strelitz. Pensez donc, le conseiller Altmann m'a promis de me présenter à Son Altesse Adolphe-Frédéric, quatrième de ce nom, et à sa charmante sœur la princesse Christine.

» Pour être franc, j'ai toujours été amoureux d'elle et si Son Altesse me confère des titres de noblesse, comme Altmann me le fit entrevoir, bien des espoirs me sont permis…

Quelque chose siffla dans les airs, comme une fronde qui se détend.

Isemgrim et Berry se trouvaient à bord de la pinasse, et la fée mystérieuse les aspergeait en riant aux éclats.

Peter Holz n'était plus parmi eux.

*

* *

Le jour suivant, l'ondine resta à bord jusque vers le soir.

Tout à coup, elle se leva, ses traits charmants se durcirent ; elle eut un geste d'effroi et sauta dans le fleuve.

Un appel rauque monta : « Guru ! Guru ! » – et le monstre hirsute parut sur la berge.

Comme la première fois, il invita les voyageurs à le suivre sur la terre ferme.

Mais un sentiment nouveau venait de

naître dans le cœur de Berry Klapperstorch ; il tenait les yeux rivés sur l'endroit où la fée venait de plonger dans le fleuve, et un étrange tourment l'envahit. Il laissa Isemgrim partir seul, à la suite du « singe d'eau ».

Il se passa alors un drame aussi rapide qu'étrange.

Soudain Isemgrim réapparut, portant un objet très lourd qu'il jeta dans le fond du bateau.

— Vite, dit-il, passez-moi le fusil !

À ce moment, des cris de fureur s'élevèrent sur la rive.

Isemgrim fila comme une flèche et, peu d'instants plus tard, une détonation déchirait l'air.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis une longue plainte d'agonie monta du

lointain, se tut et fit place à un silence énorme, plein d'angoisse et de mystère.

Berry s'apprêtait à gagner la rive, quand la fée émergea brusquement du fleuve et bondit dans l'embarcation.

— Regardez, dit-elle en montrant le ciel assombri.

Un mirage magnifique envahissait la voûte céleste.

— Mannheim ! s'écria Berry Klapperstorch.

Il ressentit le bizarre vertige, suivi d'une brève sensation de chute, et se trouva dans la Weserstrasse, tenant dans les bras un paquet dont le poids lui brisait les membres.

Quand il reprit tous ses esprits, il se trouvait dans un coin discret de la Hofbrau, derrière une haie de palmiers.

Sur la banquette de velours, à ses côtés, se tenait une jeune dame simplement mais élégamment mise, qui lui souriait.

— N'oubliez pas le paquet, dit-elle.

Il contenait un fort vilain objet : une grosse tête humaine aux yeux caves et d'une hallucinante laideur, mais elle était en or pur.

Berry en tira une véritable fortune auprès des joailliers juifs.

*

* *

Ici, Monsieur Kupfergrun garda un assez long silence.

— Mon grand-père est devenu un des hommes les plus riches de Mannheim, et peut-être des plus heureux.

» Ma grand-mère était une femme d'une beauté éblouissante, qui lui donna

de beaux enfants et qui lui fit une vie très heureuse.

» Malheureusement, au cours d'une excursion en bateau sur le Weser, elle passa par-dessus bord et ne reparut plus à la surface.

» Et, bien que mon grand-père eût promis des sommes énormes à ceux qui repêcheraient son corps, on ne le retrouva pas.

Le gros homme raconte

À ce moment, les chandelles arrivant à fond de course et leur lumière se faisant sautillante et trop incertaine, le gros homme, qui semblait avoir la garde du bouge des ombres, les remplaça par une verrine pansue à flamme paisible et jaune.

— Eh, Falstaff ! cria une voix méchante.

Le gros homme secoua la tête d'un air mécontent.

— J'espérais passer inaperçu, grommelait-il. Depuis des siècles que l'on me malmène au mépris de mon ancienne gloire militaire, je méritais un

peu d'oubli de votre part.

» Falstaff, dites-vous ? Voilà encore une faute dont on est redevable au grand Will, un chenapan de scribe et d'histrion, qui vola impunément la réputation des morts.

» Mon vrai nom est Fastolf, car c'est ainsi qu'il fut couché sur les registres de Caister Castle en l'année heureuse 1378, celle de mon auguste naissance.

— Parlez-nous de la Journée des Harengs, gros sire, railla la voix, sans égards à cette juste plainte.

— Je n'en ferai rien, bien qu'elle fût glorieuse, pour ma personne comme pour nos armes, au siège d'Orléans. Pourquoi me poursuivre au-delà de ma tombe oubliée ? J'espérais avoir acquis du mérite après ma mort, car jamais

mémoire ne fut plus lourdement accablée d'injures et de moqueries que la mienne… Pourquoi ma douce contemporaine, la très noble Christine de Pisan, qui écrivit le « Livre des faits et des bonnes mœurs du roy Charles V », n'a-t-elle laissé aucun écrit de nature à sauvegarder ma mémoire ? On raconte pourtant qu'elle gardait, à mon endroit, quelque obscure tendresse… Il a fallu bien des années à ce misérable Will et à son plus misérable interprète, Garrick, pour m'accuser de goinfrerie sans bornes et de déplorables mœurs… Moi qui, tant de fois, me suis contenté au souper de l'exécrable chair d'un harle et d'une fade grillade de gravelet ! Moi qui me contentais de gras-cuit et qui acceptais sans colère un gigot piqué

encore de grateron ! Moi qui avais droit à un furlong de belle haute laine pour garnir ma tente ; moi, dynaste royal, j'usais sans murmures de méchante drapade mal décatie. Ah ! Seigneurs, plaignez-moi et laissez la paix à ma personne restée encore grossette, il est vrai, en dépit de ma subtile essence d'outre-tombe.

— Qui ne vous empêche pas, lardon, de vous goberger, dans les coins, de bonne bière et d'honorable mangeaille non fantôme !

— Il est vrai, concéda Falstaff, que les fantômes jouissent en cette nuit de quelques privilèges bien agréables.

— Jadis, Seigneur de la haute graisse, vous étiez grand amateur et même conteur d'histoires affriolantes,

piquantes, sinapisées et à souhait faisandées et truffées.

— Je les ai quelque peu oubliées et si, d'aventure, elles réapparaissent à ma mémoire, je n'y prends plus que faible plaisir ; pourtant, si vous voulez en écouter une qui m'est de douce souvenance, je veux bien prendre place parmi vous, pour la raconter.

FALSTAFF SE SOUVIENT

La cité de Denham est si menue qu'elle ressemble à une exquise miniature de ville. Par privilège royal, elle est entourée de puissants remparts de solide pierre nantis d'engins et d'apparaux propres à en assurer la défense et la sécurité.

Les maisons n'y sont pas très grandes, mais solides et confortables, et leurs façades, dont les pierres semblent sortir de fournette, ont l'appétissante couleur des croquignoles de France, dont je fus friand au temps de ma gloire. En l'une de ces demeures, je fus convié par le très honorable Sir Wollesby, qui tenait grande table. Il lui fallut douze jours, sans

compter les nuits, trois secrétaires et autant de conseils de cuisine, pour dresser le menu qui devait magnifier la journée de fête et de liesse…

Ah ! si je m'en souviens !… Mais l'éternité entière ne suffirait pas pour que l'éponge de l'oubli passe sur sa splendeur !

Bien que la norme anglaise ignorât, ou méprisât, en ces temps, le potage, il y en avait sept pour ouvrir l'appétit aux convives, et trois cuisiniers venus de France les confectionnèrent et les servirent eux-mêmes à l'aide de happes-soupes en or massif : potage aux poissons du Midi, aux bec-figues, au poivre rouge, à la crème de laitances fraîches, à la purée de noisettes, à la chair fondante de tortue, aux petites écrevisses au vin du

Portugal.

Une table longue d'un quart de furlong était couverte de petits plats : beurre de l'Hertford, pris dans la glace de Norvège, olives farcies d'anchois, thon à l'huile et aux piments, achars en boulettes, foies de canards, navets au sucre, œufs de vanneaux en bouquet, andouillettes, galantines, beignets de flétan, truffes farcies, sardines confites, œufs d'esturgeon, pigeons frits, hures de sanglier, homards, pieds de cochons farcis, têtes de veaux, daubes et poivrades.

On mangea de tout et je me sentais en assez grand appétit, toutes ces menues choses avalées, pour affronter les rôts multiples et les grands plats dus au génie du fameux Ruby venu en personne de

Carlisle. Il y eut foison de carpes grillées, de selles de mouton et de gigots parfumés d'ail sauvage, de lièvres en marinade, de faisans rôtis, de brochettes d'ortolans, de paons en sauce, de gigues de cerf et de chevreuil, de pâtés de turbot, de marcassin, de grouses d'Écosse.

À côté de ces excellentes nourritures, on servit des perdrix à l'étouffée, des lapereaux sautés, des chapons au vin d'Espagne, des dindes à l'eau-de-vie, des pintades à la flambée, des godivaux et des salmis.

Et combien fastueux fut le dessert composé de vingt-deux sortes de fromages, de darioles au beurre, à l'anis, à la menthe, à la marjolaine et montées en pyramides, de rayons de miel, de gelées, d'omelettes au sucre rouge, de petits fours

aux amandines, de riz à la crème, de fruits à l'eau-de-vie, de macarons chauds, et de trente différentes compotes ! Je ne puis passer en revue les vins qui apparurent sur table en flacons, cruchons, amphores et tonnelets et, à ma grande consternation, j'ai oublié les noms des treize liqueurs qu'on versa dans des tasses de vermeil.

Les convives étaient tous gens de bonne condition, d'aucuns très bien nés et de gai commerce. Pour ne faire tort à la vérité, j'avoue qu'avant la fin du festin, qui dura vingt-six heures dont aucune ne fut consacrée au repos ni au sommeil, quelques-uns des invités avaient été emportés par les valets, tandis que d'autres dormaient sous les tables.

Sir Wollesby me tendit une coupe remplie d'où s'envolait une odeur forte

d’épices et d’alambic en disant :

— À votre excellente santé, capitaine !

Je m’aperçus alors que ce n’était pas mon hôte qui me portait ce toast charmant, mais un maigriot à longue figure qui grimaçait de toutes ses dents, et dont j’ignorais la présence à cette table fastueuse.

— Holà ! dis-je en acceptant toutefois son offre. Holà ! il me semble que nous n’avons pas été présentés l’un à l’autre.

— Je suis arrivé un peu en retard, dit-il, en façon d’excuse. Au vrai, il n’y avait plus que vous, capitaine, à faire encore honneur au dessert, au moment où je me suis faufilé dans cette salle, dont l’entrée n’était d’ailleurs plus gardée.

Je m’aperçus alors du grand silence

qui avait envahi la salle, tout à l'heure remplie de cris, de chansons et de rudes hoquets, et je vis que j'étais seul, en effet, à lever ma coupe vers le lustre aux mourantes lumières.

Je ne suis pas fier, et bien que les habits de l'inconnu me parussent sans recherche ni éclat, je lui souhaitai la bienvenue.

— Je déteste boire seul, affirmai-je en trinquant délibérément. Où se cache ce bon Wollesby ?

— En tournant à droite dans le corridor au sortir de cette salle, répondit le maigrichon, vous le trouverez étendu sur un coffre de chêne, la figure violette et les mains serrées au ventre, qu'il avait douloureux avant de mourir.

— Par le diable ! m'écriai-je.

Wollesby est mort ?

— Par la faute de la timbale de tripes aux pistaches.

— Je n'y touchai point, ne pouvant souffrir ce mets si peu délicat, dis-je.

— Je vous crois, capitaine, sinon vous seriez couché à côté de lui sur le coffre ; la timbale contenait un poison fort subtil et très agissant venu d'Italie.

— Il faudra faire courir la nouvelle. Où donc se sont retirés, Hillough, Morton, Cresbury, Banhope, Littlebrock, Beverhurst, Barnage et Sundringham ?

— Sous la table ou ailleurs, capitaine ; c'est le pâté de soles à l'eau d'Armagnac qui les y a mis, par la faute de la même poudre italienne.

— Je ne prise guère ce pâté et n'y ai point goûté.

— C’est pour cela que vous êtes ici, frais et dispos, comme une carpe Manchette dans son bassin.

— Si vous vouliez tirer la cloche pour avertir la valetaille ? demandai-je.

— C’est inutile : ces marauds, servantes et souillons, cuisiniers, rôtisseurs, tournebroches, marmitons, gâte-sauces, valets de pied, garde-manteaux, hallebardiers, laquais, garçons d’écurie, cochers et palefreniers, sans oublier les quatre petits négrillons porteurs de traînes, tous se sont régalés à pleines fiasques de vin de Sicile…

— Pouah ! je ne puis le souffrir !

— Rendu fatal par une drogue vénitienne.

— Hm ! dis-je, je ne sais vraiment comment prendre cette nouvelle, dont la

portée m'échappe encore, mais qui aura quelque retentissement en dehors de cette cité bénie. À mon avis on en parlera jusqu'à Londres.

Je repris de la liqueur aux épices, qui était vraiment excellente.

— Noble Seigneur, dis-je alors, j'aime toujours savoir avec qui je bois et je trinque.

— Je suis Ruby, dit-il, le maître cuisinier de Carlisle. Sir Wollesby a fait tort et injure à mon savoir et à mon labeur, en me payant mes honoraires de quinze écus du Roi, dont sept étaient faux et huit rognés.

— Ruby, dis-je, bien que n'étant seigneur ni capitaine, je salue en vous l'homme de décision et d'action. Je vous dois bien des éloges, car tout ce que j'ai

mangé ici, était, ma foi, apprêté avec art et connaissance. Pourtant, si la nouvelle se répand par la ville, je crains qu'on ne vous cherche noise et vilaine querelle.

Il se mit à rire de bon cœur.

— Qu'à cela ne tienne, capitaine, répondit-il ; depuis le début du festin la peste noire règne dans la cité de Denham, et les gens y meurent comme les mouches. Or, les habitants ne sont pas nombreux dans la ville, comme vous le savez… et ceux qui, à cette heure, sont encore parmi les vivants, ont déjà le ventre tendu en peau de tambour et tirent une langue d'un pied et noire comme cirage.

— Je m'en irais volontiers d'ici, dis-je, d'autant plus qu'il n'y reste plus rien à boire ni à manger.

— J'ai deux bons chevaux et une

calèche à hautes roues…

Nous sortîmes de la ville en passant sur le corps inanimé du gardien de la porte sud.

Dans la campagne, Ruby qui me semblait très bon cocher pourtant, fit verser la voiture dans le fossé.

Le cheval de gauche fut tué, mais je sortis de voiture sans bosse ni égratignure.

Je cassai la tête de Ruby de deux coups de fourgon, dételai le dextre et rentrai seul, mais de belle humeur, à Londres.

Au tour du chat Murr

L'aube court aux trousses de la nuit, comme un chat à celles d'une souris, dit tout à coup le chat Murr.

D'un bond, il quitta mes genoux et prit place dans le rond de lumière que la verrine dessinait sur la table.

— Aux premières grisailles du petit jour, continua le chat magique, un grand trouble vient habiter mes yeux, et mes regards, qu'ils soient posés sur les choses d'alentour ou sur celles mêlées aux pensées, sont moins nets.

« Si, cette nuit, je suis parmi vous, c'est qu'une juste curiosité me mit sur la piste d'une œuvre inachevée, qui

attendait une suite, avec fièvre et grand désir.

« Mon cher maître, le prodigieux Hoffmann, me consacra sa plus belle œuvre, et elle aussi fut arrêtée par la mort au fil de ses pages. La loi des similitudes m'appela en ces lieux.

« À l'aube, au moment où tant d'entre vous s'en iront en fumées et vaines vapeurs, j'irai rejoindre les grands morts qui conversent inlassablement au Royaume des Ombres éternelles, et je ferai rapport fidèle à mon cher maître. Ce sera là tâche légère, car le génie d'Hoffmann fit de moi un scribe dévoué et attentif, nanti de quelques pouvoirs occultes. Je crains pourtant d'être obligé de le décevoir.

« L'œuvre de Chaucer, qui fut,

comme Hoffmann, un conteur divin, ne trouva pas en cette nuit, l'achèvement promis aux plus douces espérances de cet auteur.

« Aussi m'opposerai-je de toutes mes forces, griffes et dents comprises, à l'éventuelle tentative d'un autre Tobias Weep, essayant de reprendre à son compte l'œuvre laissée sans point final par le grand Hoffmann.

« Il ne faut pas que les hommes morts continuent, de l'autre côté de la tombe, à tendre des bras désespérés à leur œuvre laissée sans apothéose. Il ne faut pas que leurs mains fantômes aillent encore supplier les plumes immobiles, ou que leurs prunelles éteintes laissent tomber de posthumes larmes sur les pages restées vierges.

« Il ne faut pas qu'ils usent leurs dernières parcelles de puissance à essayer d'émouvoir les vivants pour qu'ils reprennent la tâche inachevée, car ce que la Mort a fait est bien fait. Telle est la leçon de cette nuit. Et ceux qui ne l'accepteront pas feront œuvre impie, agréable au Grand Ennemi, prince de la géhenne et de l'infinie ténèbre.

« Mais je ne veux pas me montrer mauvais hôte et, comme en d'autres lieux on paie en chansons, je paierai à mon tour, par une histoire.

« N'attendez pas de moi une suite à la belle aventure du magicien Kreisler, de Maître Abraham, de la Benzon…

« Chat, c'est une histoire de chat que je raconte…

LE CHAT ASSASSINÉ

Il n'y a, dans toute l'Allemagne, ville plus délicieuse que Hildesheim, dans le Hanovre, se laissant doucettement arroser par l'Innerste, tranquille et grise, alimentant de mystérieuses et fraîches sources, dont celle qui fournit d'eau claire et glacée la fontaine de la Brunnen-Platz.

Les maisons y ont des visages graves et pourtant avenants ; on les sent accueillantes de cuisine et de cave.

Les gens d'Hildesheim pratiquent une charité large et souriante. Le voyageur qui ne peut faire sonner deux Groschen au fond de ses poches, y trouvera néanmoins bon gîte et excellente table, mains tendues

et propos charmants.

Mais la loi des exceptions n'épargna pas la cité merveilleuse, au vif regret des bonnes gens qui désapprouvaient avec amertume l'avarice des quatre dames Puss, habitant une maison à haut perron et étroites fenêtres, dans la Deichstrasse.

Bien qu'elles serrassent dans leurs coffres de lourds sacs de Thalers et que leurs armoires penchassent sous le poids de l'argenterie et de la fine toile, elles faisaient maigre chère, buvaient de l'eau claire et du petit lait, et elles lésinaient sur la bûche et le charbon de terre.

À l'appel des pieux mendiants venus de Thuringe et du pays des forêts, leur porte de chêne cloutée de fer noir restait close, et même le bon pasteur Käge, qui partageait son pain bis et le vin de sa

vigne avec les pauvres et les suppliants, n'obtenait jamais d'elles la valeur d'une chandelle bénite.

Mais les portes et les volets de bois plein ne résistent pas à tous les errants, et l'un d'eux parvint un jour à s'introduire dans la maison sans miséricorde de la Deichstrasse, en sautant le mur du jardin et en se faufilant par le soupirail de la cave.

C'était un pauvre chat gris, mangeant rarement à sa faim ; car, depuis que le sorcier de Hameln passa, il n'y a plus guère de rats ni de souris en Allemagne et surtout à Hildesheim.

Le pauvre chat fouilla en vain les recoins les plus obscurs des souterrains, resta patiemment à l'affût des trous suspects ; aucun gibier ne se présenta et,

le ventre tordu par la faim, il miaula avec désespoir.

Les dames Puss l'entendirent, et une joie sans bornes alluma des flammes obscures dans leurs âmes noires.

— Deux Groschen pour la peau, calcula l'aînée.

— Trois Pfennigs pour les griffes, à l'usage des superstitieux qui y voient un remède contre la migraine, jubila la puînée.

— Gibelotte ! triomphèrent les deux autres.

Portant lumignons et bâtons, elles descendirent les marches usées de la cave, découvrirent le pauvre chat et l'assommèrent sans pitié.

— Quelle douce et belle peau ! s'écria l'aînée quand elle eut écorché leur

victime.

— Je vais monter ces griffes en collier et l'offrir en vente au droguiste du coin, décida la seconde.

— Ah miam ! miam ! comme cela sent bon, annoncèrent les autres en se penchant sur la casserole où mijotaient les lamentables restes de la bête, agrémentés de minces tranches d'oignon et de quelques bribes de thym et de laurier.

Le soir, tout en rongeant les os et léchant leurs assiettes, les dames Puss comptaient et recomptaient les Groschen et les Pfennigs dont elles venaient d'accroître leur fortune.

Et, pendant ce temps-là, l'âme du chat assassiné monta vers le Grand Chat, qui préside à la destinée de la petite gent féline, et elle porta plainte contre ses

tortionnaires.

Le Grand Chat la reçut parmi les justes assis à sa droite, lui promit des souris éternelles et décida d'infliger le châtiment aux coupables.

*

* *

— Eh, eh, murmura l'aînée des dames Puss en se retournant dans son lit, comme j'ai chaud ! Jamais je n'ai eu si chaud… Pourtant je n'ai prélevé aucune couverture supplémentaire dans les armoires, de peur de les user trop vite, et pas une de mes sœurs n'aurait osé remettre du charbon sur le feu. Comme j'ai chaud !… Qu'est cela ?…

Elle poussa un cri de frayeur car, en passant la main sur son corps moite de sueur, elle se sentit la peau douce et

velue.

— Aïe ! cria en même temps la seconde.

Elle venait de sentir une puce lui mordre l'épaule et, en voulant gratter la démangeante ampoule levée à même sa chair, elle s'était griffée jusqu'au sang.

Oublieuses du coût de la chandelle, elles firent toutes les deux de la lumière, et poussèrent des clameurs horribles.

À la place de l'aînée, un énorme chat noir se tordait dans les draps, et la puînée vit que des ongles de bête venaient de pousser à ses mains et à ses pieds.

Ce fut à la même heure que les deux autres sœurs Puss, mues par une force invincible, s'enfuirent à travers les rues et gagnèrent les champs. Elles couraient au clair de lune, le long d'un bois, quand

Grun le braconnier les vit.

— Ah, les beaux lapins ! s'écria-t-il le cœur en joie.

— Nous ne sommes pas des lapins, mais les dames Puss ! s'écrièrent-elles.

— Quels singuliers cris ils viennent de pousser ! s'exclama Grun. Mais qu'à cela ne tienne ! Ils n'en feront pas moins bonne figure dans la marmite…

Il leva son fusil qui avait deux coups et qui fit Pan ! Pan !

— Ils sont un peu maigres, dit Frau Grun en couvrant d'oignon, de thym et de laurier, râbles et cuisses sautant au lard dans la casserole.

— Mais ils sentent très, bon ! protesta Grun. Miam ! Miam !

*

* *

— Un tigre !

— Non, une tigresse !

— C’est une panthère noire… Je m’y connais !

Des coups de feu éclatèrent de toutes parts, puis de lourds bâtons ôtèrent ce qui restait de vie dans la vilaine bête qui s’était effondrée, pantelante et sanglante, sur la berge de l’Innerste.

La seconde des dames Puss fut découverte au petit jour par le montreur d’ours Zigra, dont la roulotte stationnait au bord de la route.

— Un phénomène ! s’écria-t-il. Une femme-lion avec des griffes !

Et il la roua de coups pour la rendre douce et docile.

Puis, comme il n’avait pas d’autre place, il l’enferma avec l’ours dans une

petite roulotte-cage.

— Martin est une bonne bête, se dit-il. Et puis, les animaux sauvages font toujours bon ménage.

En quoi il se trompait, car Martin, estimant qu'il se trouvait déjà bien à l'étroit dans son cageot, poussa la dame griffue dans un coin et l'y étouffa.

LA FIN DE LA NUIT

Tobias Weep, mon ami, voici le matin…

Le feu était mort et, dans la verrine, la flamme agonisait au ras de la mèche noircie.

Qui, dans cette nuit vaincue par les premières clartés, m'appelait son ami ? Murr était toujours assis sur mes genoux, mais ne pesait plus guère que quelques onces.

Les ténèbres du coin, aux innombrables présences nocturnes, étaient devenues grisailles. Une clarté, s'apparentant à la lumière cendrée de la lune, s'installait dans la chambre, et faisait la chasse aux mystères.

Elle buvait les dernières formes comme une rosée.

— Tobias Weep, mon ami…

Je marchais maintenant d'un raide pas de faucheux le long de Marrow Street qui se réveillait à la basse vibrante de Big-Ben.

Un matou noir hésitait devant le soupirail rougeoyant d'une boulangerie ; ce n'était pas Murr.

Mais la rencontre magnifique venait de prendre forme réelle dans la lumière triomphante de l'aube : Chaucer, son manteau déployé au vent du matin lui faisant des ailes, marchait à mes côtés et m'appelait son ami.

— Qui donc a répondu à l'invite de cette nuit, Weep ? Au fond, j'ai cru au retour de mes bons pèlerins de

Southwark, et sont venus des fantômes, des esprits bavards de l'Heptaméron, quelques mortels voués aux hasards de la nuit. Un moment, j'ai tremblé de crainte en voyant les contours redoutables d'une salamandre parmi les braises du foyer, et j'ai cru entendre dans le lointain la rumeur chagrine d'une ronde d'élémentals… Ah ! Weep, il vous faut savoir que dans ma solitaire retraite de Woodstock, j'ai bien plus écrit des contes pour des ombres que pour des hommes. Elles m'entouraient invisibles, pourtant tangibles, et je les craignais… Je leur disais : « Que me demandez-vous ? Des prières ? » Elles faisaient un bruit de ruche en fureur et je sus que, plus proches de l'humanité que de Dieu, elles n'attendaient rien du

mérite des saintes paroles. Elles étaient comme des enfants avides, féroces ou naïfs, furieux ou doux. Je leur ai raconté des histoires et suis devenu leur ami, à condition de ne pas leur mesurer la joie des belles aventures… Je n'ai jamais vu leurs visages, si jamais elles en eurent, mais je les devinais anxieuses, les yeux fixes, les cœurs battant d'angoisse et de bonheur… À ce prix elles m'ont laissé vivre et mourir sans trop de terreur.

— Tobias Weep, mon ami…

— Une tasse de thé chaud, un petit verre de gin, Gov'nor ?…

Une triste créature en peignoir rose et en sandales me tenait par le bras et essayait de m'entraîner vers une taverne dont les volets s'entrebâillaient.

Je la suivis, et elle m'apprit qu'elle

avait vingt ans depuis la Sainte Valentine et se nommait Grace Pigott.

Telle fut la fin de la nuit.

REID UNTHANK

J’étais content de moi. Ma plume éclata du bec comme je signai mon manuscrit d’un large paraphe, ce qui est généralement d’excellent augure.

— Il plaira ! aurait dit mon vieux maître d’école qui avait foi dans les signes bons et mauvais, appogiatures des prophéties.

J’empruntai à ma logeuse, dont le mari était maître corroyeur aux tanneries de Putney Communs, le cachet de la corporation, portant la drayoire et, de cire rouge, scellai mon envoi au Club Littéraire d’Upper-Thames.

Ma modestie m’empêcha d’inscrire en

tête de mon œuvre une devise, où discrètement mes espérances se trouvaient encloses : « Honneur et Profit ».

J'attendis le samedi suivant avec fièvre.

Souvent, en mes copieuses heures de loisir, mes pas me portaient vers une de ces larges eaux mortes de Isle of Dogs, où l'on prend encore un peu de poisson. Un vieux Chinois, du nom de Su, y avait établi une sorte de bourdingue à claies, dont le coutel s'ouvrait près de l'une des berges de Limehouse Reach, et qui retenait captifs merlans, turbotins, carrelets et émissoles en rupture d'eau salée.

Je m'étais pris d'amitié pour le « Chinck », dont la conversation n'était pas sans charme et contenait pas mal

d’enseignements.

Je lui racontai mon aventure dans les grandes lignes.

Su hocha pensivement la tête, suça sa petite pipe noire et dit :

— Mister Weep, le plus grand conteur d’histoires, c’est le diable. Ainsi, méfiez-vous. Je crains que vous n’ayez pas fait œuvre pie en usant encre, plumes et papier à raconter des choses nées de la nuit et de la peur.

— Bah ! répondis-je, le Club Littéraire en décidera.

*

* *

À la taverne de la « Pie Savante », tous les membres étaient présents quand je fis mon entrée, bien que je fusse légèrement en avance sur l’heure fixée

pour la réunion.

Le président Milton Shield avait posé mon manuscrit devant lui et fumait gravement sa longue pipe de Gouda.

— Monsieur Weep, dit-il, voudriez-vous me dire ce que vous entendez par la fondation Dan Creswell ?

J'ouvris des yeux ronds de stupeur, quand Mr. Herbert J. Pains, prenant la parole à l'encontre des règlements, se mit à vociférer :

— C'est une injure… à en croire Tobias Weep. Nous buvons ici de l'ale, mangeons du saumon mariné et du mouton froid, fumons du tabac de Hollande aux frais d'un vieux fou qui n'a jamais existé que dans sa coupable imagination. Non, Monsieur Weep, il n'y a que vous pour vous goberger ici sans bourse délier, et

cela parce que nous avons commis la bêtise de vous choisir comme secrétaire.

— Bon, grommelai-je, il est devenu fou… fou de jalousie.

Et, du regard, je cherchai Reid Unthank, de qui j'attendais un appui immédiat ; mais, à mon regret, il n'était pas là.

— C'est une injure, continua Pains sur un mode plus rageur encore, que de nommer notre club le « Club Littéraire d'Upper-Thames »… Qu'a-t-il donc de commun avec la coûteuse et inutile sottise qui s'appelle « littérature » ? Nous sommes ici, tous gens honorables et sérieux, ennemis des billevesées, à l'exception de M. Tobias Weep, cela s'entend !

Pour le coup, je me fâchai.

— Vous oubliez donc… m’écriai-je.

Et d’une haleine, en résumant quelque peu, je leur rappelai ma mission.

— Que le Cric me croque, ricana fort incivilement Samuel Jobson, si jamais j’entendis débiter pareilles loufoqueries ! … Mais je demande ici la parole pour un fait personnel, auquel je compte bien donner une suite devant les tribunaux. Qui donc, jeune Weep, vous a permis de me traiter de traducteur d’un ouvrage allemand ou chinois ? Et je voudrais bien vous voir prouver que j’en fis tirer deux cents exemplaires à mes frais.

Une tempête de cris et de protestations accueillit ces vilaines paroles, mais leur colère était tournée contre moi, et contre moi seul.

— Il m’accuse d’avoir écrit des vers,

d’avoir célébré en une chanson la mort de Caligula ! rugit Littleton. Je lui demanderai raison de cette calomnie !

— Et moi donc !… Laissez-moi me plaindre de l’insolence de ce morveux, reprit Pains. Qu’ai-je à faire avec la naissance d’un certain Chaucer ? Je ne le connais pas… Il est vrai que je traite quelquefois avec la maison Chaucer et Bell, graines et semences en gros…

» Weep a-t-il voulu me faire tort dans mes affaires en insinuant que je m’occupe de choses qui ne me regardent pas au sujet de mes correspondants ? Vous me payerez cela, mon petit Weep, je vous le promets.

Le président parvint enfin à faire taire ces énergumènes et prit la parole ; il avait l’air las et triste.

— Monsieur Weep, dit-il, vous avez

bien voulu dire que je ne suis pas un méchant homme ; c'est là en effet la seule vérité enfermée dans les étranges écrits que vous m'avez fait parvenir.

» Je ne me sens pas, personnellement, froissé de m'y voir traité d'ancien professeur de beau langage. Allons, Monsieur Weep, vous ne devriez pas ignorer que je suis à la tête d'un honorable commerce de chapeaux et de casquettes dans Lambeth Walk, et que je n'ai jamais écrit que des factures et des lettres d'affaires ; encore mon comptable se charge-t-il généralement de cet ouvrage. Je prends ces Messieurs à témoin que jamais il ne fut question ici d'une taverne dans Southwark, la « Cotte d'Armes », que jamais vous ne fûtes chargé par moi de composer un ouvrage…

hm… littéraire, sur un gentleman nommé Chaucer… Un bon mouvement, Weep, mettez votre folie sur le compte de l'ivresse, si vous le voulez, et j'essayerai de vous absoudre aux yeux de mes amis ici présents, qui, je l'espère, accepteront vos excuses… Vous avez manqué beaucoup à l'honneur de notre club, une estimable société de joueurs de dames, représentée aux championnats les plus difficiles d'Angleterre, en la traitant de club littéraire ! Comme vous me faites de la peine, Monsieur Weep, et comme mon cœur s'est serré à la lecture de vos écrits certainement inspirés par le Malin !

— J'aurais voulu connaître l'avis de notre membre Reid Unthank, dis-je d'une voix défaillante ; malheureusement, il est absent.

Mr. Milton Shield sourit plus tristement encore.

— Et il le restera sans doute, Tobias Weep, car jamais un Reid Unthank n'a fait partie de notre club, comme jamais des étrangers du nom de Kupfergrun et de Canivet n'ont été admis à nos séances.

Pour le coup, je m'effondrai, anéanti par tout ce que je venais d'apprendre.

— Messieurs, dis-je, je regrette de vous avoir fait de la peine, je fais mes excuses à ceux qui se sont crus blessés par mes écrits, et je prie Monsieur Shield de vouloir accepter ma démission.

Comme je me dirigeais vers la porte, Mr. John Sapsoon, qui n'avait pas soufflé mot, me prit par le bras et me dit doucement :

— Mon pauvre Weep, vous savez que

je suis médecin. Venez donc me voir à mon cabinet de consultation. Je pourrai faire quelque chose pour vous… Non, ne me remerciez pas encore ; j'espère bien pouvoir vous guérir.

Et, de nuit, errant lamentablement aux confins de Southwark et de Borough, je ne retrouvai pas la « Cotte d'Armes ».

*

* *

C'est dans une des rues traversières de Lower Kennington. Lane, qui mènent vers Drill Hall, que je retrouvai Reid Unthank.

Vous connaissez ces rues étroites et bourgeoises, aux boutiques profondes, mal éclairées, mais fournies avec abondance, cette sorte de Cocagne désordonnée à l'abri de façades suiffeuses et suintantes.

Dans un étalage aux vitres en losange, se tenaient, assises en grave cénacle, une douzaine de poupées noires coiffées de huppes écarlates et brandissant un trident doré. Une pancarte les désignait à l'attention des acheteurs comme la dernière nouveauté de la maison enfantine : « Achetez le Old Nick ».

— Oh ! Daddy, achète-moi le diable ! … Vois comme il est beau !

Un ouvrier proprement mis considérait la bizarre pacotille d'un œil penaud.

— C'est bien trop cher, petite fille ! finit-il par dire.

La chère petite fille avait de grands yeux noirs et une magnifique chevelure bouclée.

— Trop cher un si beau diable ! pleurnicha-t-elle.

— Votre fillette a raison, mon ami, le diable est beau et on ne pourrait le payer assez cher, aussi je vais me permettre de le lui offrir.

Un passant glissa un billet de dix shellings dans la main de l'enfant et s'éclipsa en riant.

— Voilà un beau geste qui va droit au cœur du monde, me dis-je. Au regard de Dieu, ces dix shellings sont d'un très bon placement.

Pressant le pas, je rejoignis l'homme généreux et je répétai, cette fois à haute voix :

— Au regard de Dieu, vos dix shellings sont d'un très bon placement, sir !

— Ah ! répondit-il avec tristesse, si c'était vrai !

— Unthank ! m'écriai-je.

— Weep, dit-il sans s'étonner, je vous remercie pour cette bonne parole ; il est vraiment dommage qu'elle soit venue de vous, sinon je me serais repris à espérer un peu. Mais, sur les lèvres des poètes et des sots ne poussent que des paroles vaines, que Celui qui est évoqué par vous n'accepte plus depuis longtemps.

— Donc, vous voici, grondai-je, toute ma rancœur revenue. Il me semble que vous me devez une explication.

— Mon vieux Weep, vous me retrouvez en une journée assez exceptionnelle en ce qui me concerne ; je me sens un peu triste, c'est-à-dire qu'un reflet de bonheur est en moi.

— Le temps est passé où je croyais vous comprendre, Reid Unthank !

— J’ai vu trois choses aujourd’hui, continua-t-il sans paraître m’écouter. Deux amoureux qui se séparaient sur le perron d’une gare et qui pleuraient ; une vieille maman qui bavardait, appuyée sur le bras de son fils, un splendide garçon allez ; et ce papa avec sa petite fille s’amusant comme des fous avec le « Old Nick ».

— Je vois cela tous les jours, dis-je d’un air revêche.

— C’est possible, mais il n’en est pas de même pour moi.

— Pourquoi ?

— Parce que… le mot est terrible, Weep, et il s’écoule parfois des millénaires avant qu’il me soit permis de le concevoir et de le prononcer… parce que ces trois choses sont… *divines*.

Entendez-vous ?

— J'entends, mais…

— … Ne comprends pas. C'est juste ! S'il en était autrement, votre connaissance ferait frémir les étoiles de terreur.

Il parlait si bas que ses paroles étaient à peine perceptibles ; elles me semblaient venir du fond d'un gouffre ouaté de brumes noires.

— En de pareils moments, je pense que l'Autre a oublié… Des amoureux qui laissent couler des larmes parce qu'un temps et un espace infimes vont les séparer quelque peu ; une maman qui vit dans l'orgueil de son fils ; un papa qui fait d'une joie de sa fillette un bonheur sans bornes… Eh bien ! Weep, j'ai senti l'immense valeur de ces larmes, de cet orgueil, de ce bonheur, et j'ai ressenti une

des plus profondes félicités humaines : la tristesse.

— Unthank, je renonce à vous suivre, dis-je fort mécontent du tour de l'entretien. Vous n'êtes décidément pas fait comme les autres et…

— … Et cela est la première des vérités, parce que…

— Parce que ?

— Je suis le diable.

Je poussai un éclat de rire insultant.

— Nous y sommes, Unthank. Il fut un temps où je l'ai cru, mais cela m'ennuyait fort, et me mettait en désaccord avec moi-même. Je ne crois pas au diable.

— Il sera dit, ricana Unthank, que je devrai, une fois encore, recourir à des moyens éternels.

Je me mis à hurler d'épouvante.

Mon compagnon venait de se muer en une monstruosité : un mufle de ténèbres crachait des flammes bleues à un pied de mon visage, une immense queue de dragon déchirait l'air, des griffes menaçantes étaient brandies et un masque biscornu s'auréolait de soufre et de phosphore.

— C'est cela que vous vouliez ?… Monsieur Weep fut-il servi selon ses désirs ? demanda Reid Unthank ayant repris ses formes premières.

Je sanglotais d'horreur, mais Reid me tapota amicalement l'épaule.

— N'en parlons plus, Tobias, ou plutôt oublions cette très mesquine prouesse de thaumaturge, dont je suis le premier à reconnaître l'insanité. Rappelez-vous, Weep, qu'aux premiers âges du film, on représenta sur l'écran une

fantaisie comique « Satan s'amuse ». Le Malin, venant sur la terre, s'y complaisait à faire fonctionner les siphons à rebours, à enflammer les boissons dans les verres et à escamoter une noce tout entière. Comme si l'Intelligence de la Nuit pouvait trouver quelque joie à des espiègleries de potache ! Pourtant, le titre de cette pantalonnade ne fut pas mal choisi… Quelquefois Satan s'amuse, en effet. Et je vous avoue, Weep…

— Qu'il le fit un jour à mes dépens ?

— Bien dit, camarade !

— Satan me fit perdre une place de secrétaire qui n'était pas si mauvaise après tout.

— Mais vous fit présent d'un livre, sans même vous demander votre âme en échange. Weep, la jolie petite fille brune

me fit plaisir en affirmant que le diable était beau ; ne vous montrez pas inférieur à cet enfant, en reconnaissant que la vieille expression « un bon diable » n'est pas toujours mensongère…

Un large porche béait, ombreux et solitaire à nos côtés ; Reid Unthank s'y engouffra brusquement et disparut.

Je restai un moment tout pantois puis, reprenant courage, je criai :

— Unthank, vous n'êtes pas le diable !

J'attendais de pied ferme la réapparition du monstre ardent, mais le porche resta vide et noir ; seule une bonne et solide odeur de pommes de terre rôties vint au-devant de moi, et quelques bribes lointaines d'une chanson écolière :

Aujourd'hui, jour des prix,
Le maître d'école a mis

Sur ma tête une couronne
De feuillage et d'iris…

AU PROFIT DES CONJECTURES

À quelque distance de la bourdingue de Su, là où les pelletats déchargent la morue d'Islande, se trouve un jardin oublié, avec de vieux beaux arbres et un banc de pierre. Parfois, au caprice d'un peu de soleil, Su venait m'y rejoindre.

Un jour, ma place s'y trouva occupée par un vieux gentleman et un chat noir.

En traversant l'allée, je les vis lever leurs regards vers moi.

Ceux de l'homme étaient graves et souriants, et pourtant lourds de détresse ; ceux du chat avaient la verte profondeur d'un lac des montagnes.

Je m’approchai à les toucher et ils disparurent.

La silhouette courbée de Su contourna un massif de fusains.

Je lui fis part de ma rencontre, en exprimant des doutes au sujet de la réalité de la vision.

— Il est dit, dans le Livre de la Sagesse, qu’il ne faut pas rechercher le commerce des fantômes, déclara-t-il.

Désormais, je détournai mes pas du petit parc public, tout en observant de loin l’allée et le banc de pierre. Le vieux gentleman ni le chat n’y sont revenus.

*

* *

J’habitais alors une chambre, dans une maison vide de Needlestreet.

Un soir, j’entendis rire et parler dans

les corridors déserts.

Je pris ma lampe et m’avançai bravement dans l’escalier.

Un grand chat noir descendait posément les marches, tournant vers moi, tout en s’enfonçant dans l’ombre, une double flamme verte.

*

* *

— Connaissez-vous l’homme à barbe grise et vêtu d’un gros manteau de drap sombre qui me suit ? demandai-je à l’agent en faction dans la solitaire Rider Lane.

Le cop me regarda sévèrement.

— Rentrez chez vous, sir, et ne perdez pas votre temps à dire des bêtises ; personne ne vous suit et, sauf vous et moi, il n’y a personne dans la rue.

*

* *

La nuit, j'entends un bruit de feuillets qu'on tourne ; le lendemain, je constate que mes papiers ont été déplacés sur ma table et que ma plume est encore humide d'encre.

Des invisibles écrivent-ils dans les ténèbres des choses invisibles ?

*

* *

Su m'a rendu visite ; il apportait une coupe de verre, dans laquelle il vida un gros flacon d'encre de Chine.

Trois formes apparurent dans la ténèbre luisante du vase.

— Un mort, un chat magique et le diable, dit Su.

Sans en dire davantage, il vida la

coupe dans l'évier.

*

* *

Oui, je sens que, du fond d'une triple nuit, celle de la Mort, de la Création et du Mal, trois appels continuent à monter vers moi.

Qui m'appelle ? Qui m'appelle ?

Chaucer, mort dans le désespoir d'une œuvre inachevée ?

Le chat Murr, monstre né du désespoir final d'un génie ?

L'Esprit du Gouffre, symbole noir de la désespérance sans fin ?

Dans une poignée de sable de la route, j'ai mis un rayon de soleil qui brille, un murmure du vent qui se lève, une goutte du ruisseau qui passe et un frisson de mon âme, pour pétrir les

choses dont on fait les histoires.